NAZIONALE
FONDO
DORIA
VIII 2
6
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

HISTOIRE
De la Conquête du
MEXIQUE,
Ou de la Nouvelle
ESPAGNE.

Par FERNAND CORTEZ.

Traduite de l'Espagnol de Don ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

TOME II.

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prés la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DC. XCII.

F. Dom. VIII G 2.

396093

TABLE

Des Chapitres contenus en ce Volume.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *ON permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples, & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entrevirent en ce tems là, d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.* 1

CHAP. II. *On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahison.* 12

CHAP. III. *Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat; en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obeissance, & qu'on*

luipaye un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant. 21

CHAP. IV. *Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur, & des Nobles. Motezuma lui dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.* 30

CHAP. V. *On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez, pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne, & son premier effort pour reduire les Espagnols de Vera-Cruz.* 38

CHAP. VI. *Les précautions que Cortez prend, pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traitté de paix que Narvaez ne veut pas recevoir: au contraire, il publie la guerre & fait arrêter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.* 47

CHAP. VII. *Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement,*

gement, que quelques Auteurs attribuent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'execute, aprés avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats. 57

CHAP. VIII. *Cortez marche vers Zempaola; & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusques à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais ayant reçû une nouvelle injure, il se resout à la guerre.* 67

CHAP. IX. *Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée: Le mauvais tems l'oblige à se retirer; & sur cette nouvelle Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.* 75

CHAP. X. *Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la resistance. Il remporte la victoire, & prend Narvaez; reduisant son armée à servir sous son commandement.* 83

CHAP. XI. *Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.* 91

CHAP. XII. *Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade; & Cortez se détermine à la guerre.* 101

CHAP. XIII. *Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussés. Cortez fait deux sorties contre eux: & quoiqu'il les eût batus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.* 110

CHAP. XIV. *Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire.* 118

CHAP. XV. *Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoie son corps dans la Ville. Les Mexicains célébrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualités de ce Prince.* 127

CHAP. XVI. *Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de dégât qu'il peut dans la Ville; à dessein*

deſſein de les étonner, & de ſe retirer plus aiſément. 136

CHAP. XVII. *Les Mexicains propoſent un traité de paix, à deſſein de faire perir les Eſpagnols par la famine. On pénétre leur intention; & Cortez aſſemble ſes Capitaines. Ils prennent la reſolution de ſortir de Mexique cette nuit même.* 144

CHAP. XVIII. *L'armée marche en bon ordre; & à l'entrée de la digue les Indiens ſe découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems; & enfin elle prend terre auprés de Tacuba avec une difficulté & une perte conſiderable.* 151

CHAP. XIX. *Cortez marche vers Tlaſcala Quelques troupes des Villes voiſines le ſuivent de loin, juſques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Eſpagnols, & les obligent à ſe retirer dans un Temple.* 158

CHAP. XX. *Les Eſpagnols continuent leur retraite avec une furieuſe fatigue & de grands obſtacles, juſques à ce qu'étant arrivés à la vallée d'Otumba, toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.* 168

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *L'Armée entre dans la Province de Tlaſcala, & va loger à Gualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent viſiter Cortez. On celebre l'entrée des Eſpagnols par des fêtes publiques; & on eſt aſſuré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.* 179

CHAP. II. *On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit ſoûlevée. Des Ambaſſadeurs de Mexique viennent à Tlaſcala; & on découvre une conſpiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Eſpagnols.* 187

CHAP. III. *On entre dans la Province de Tepeaca; & aprés avoir vaincu les rebelles, qui étant aſſiſtez des Mexicains, avoient preſenté la bataille aux Eſpagnols. On prend leur Ville, que l'on fortifie ſous le nom de* Segura de la Frontera. 195

CHAP. IV. *Cortez envoye pluſieurs Capitaines pour reduire ou châtier les Villes revoltées; & marche en perſonne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-la.* 203

CHAP. V. *Cortez avance les preparatifs dont*

dont il avoit besoin pour l'entrepriſe de Mexique Il reçoit par hazard un ſecours de Soldats Eſpagnols. Il vient à Tlaſcala, où il trouve que Magiſcatzin étoit mort. 213

CHAP. VI. *De nouveaux ſecours de ſoldats Eſpagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez, qui avoient demandé leur congè, retournent à l'Iſle de Cuba. Cortez dreſſe une ſeconde Relation de ſon expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.* 222

CHAP. VII. *Les Envoyez de Cortez arrivent en Eſpagne, & paſſent à Medellin, où ils demeurent juſques à ce que les troubles de l'Etat étant ceſſez, ils puiſſent ſe rendre à la Cour, où ils obtiennent la recuſation de l'Evêque de Burgos.* 230

CHAP. VIII. *Ce qui ſe paſſa en toute cette affaire juſques à ſa concluſion.* 238

CHAP. IX. *Cortez reçoit un nouveau ſecours de Soldats & de munitions: Il fait la revûë de ſon armée. Les Alliez en font autant à ſon imitation. On publie des ordonnances, & on commence la marche à deſſein de s'emparer de Tezeuco.* 246

CHAP. X. *L'armée marche, & ſurmonte pluſieurs obſtacles. Le Roy de Tezeuco envoye une Ambaſſade, pour tromper le General. On luy répond*

en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans resistance, 254

CHAP. XI. *L'armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume à celui qui en étoit le legitime heritier ; laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.* 262

CHAP. XII. *Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son armée, pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prevoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens luy avoient dressée.* 268

CHAP. XIII. *Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.* 274

CHAP. XIV. *Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez sort avec une partie de son armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.* 280

CHAP. XV. *Cortez va à Ialtocan, où il trou-*

trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba; & aprés avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite. 287

CHAP. XVI. *Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezenco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque & de Capistlan.* 295

CHAP. XVII. *Cortez fait une nouvelle sortie pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.* 303

CHAP. XVIII. *L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extreme danger de Cortez.* 311

CHAP. XIX. *On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le suplice d'un Soldat; & un mouvement seditieux de quelques Tlascalteques par la mort de Xicotencal.* 320

CHAP. XX. *On met à l'eau les brigantins; & aprés avoir partagé l'armée pour attaquer en même tems par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan,*

Cor-

Cortez s'avance sur le lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains, 3 8

CHAP. XXI. *Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit necessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado; & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.* 336

CHAP. XXII. *Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est batu dans une occasion considerable, & poussé jusques a Cuyoacan.* 344

CHAP. XXIII. *Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont plusieurs desertent de l'armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre, & on prend la resolution de se poster dans la Ville même.* 353

CHAP. XXIV. *On fait les trois attaques en même tems; & les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours, dans la Place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné; & les Mexicains font plusieurs efforts, & usent de diverses ruses pour traverser le dessein des Espagnols.* 361

CHAP. XXV. *Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.* 370

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE
De la Conquête du
MEXIQUE,
Ou de la Nouvelle
ESPAGNE.
LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.

MOtezuma se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols ; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses Domestiques mêmes ne le recõnoissoient plus à ce caractere de douceur & de

moderation, qu'il ſembloit avoir tiré de ſa frequentation avec les Etrangers, & qui étoit ſi éloigné de ſon temperament. Il autoriſoit par tous ſes diſcours & par toutes ſes actions, la ſincerité de ſon cœur : & lorſqu'il crut avoir acquis & merité la confiance du General, il reſolut de la mettre à l'épreuve, en luy demandant la permiſſion d'aller quelque-fois viſiter ſes Temples. Ce Prince donna ſa parole de revenir éxactement à ſa priſon ; car c'eſt ainſi qu'il l'appelloit, hors de la preſence de ſes Domeſtiques. Il dît à Cortez : *Que pour ſon honneur propre, & pour l'interêt des Eſpagnols mêmes, il deſiroit ſe montrer à ſon Peuple ; parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence, maintenant que le ſujet de ſa détention ne ſubſiſtoit plus, aprés le ſuplice de Qualpopoca. Qu'ainſi il y avoit lieu d'apprehender quelque ſoulevement, dont le Peuple ſeul ne ſeroit pas coupable, ſi l'on n'y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ſes raiſons, & ſouhaittant auſſi donner quelque ſatisfaction aux Mexicains, répondit tres-civilement à ce diſcours : *Qu'il avoit une entiere liberté de ſortir quand il luy plairoit ; & que la permiſſion qu'il en demandoit venoit d'un excez de bonté, puiſque tous les Eſpagnols, & le General même, n'étoient là que pour luy obeir.* Neanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, ſous pretexte que les Eſpagnols eſtimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver ſi tôt.

Le ſujet de la ſortie de Motezuma pour aller à ſes Temples, donna quelques ſcrupules au General : ſur quoy, afin d'en tirer le parti le plus raiſonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dés ce jour-là il aboliroit les ſacrifices du ſang humain. On ſe contenta de remedier ainſi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere gueriſon : &

& lorſqu'on ne peut aſpirer tout d'un coup à ce qui eſt de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en ſurmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut, & en effet il fit défendre par tous ſes Temples, l'uſage de ces ſacrifices : & quoy qu'on doute s'il obſerva luy-même ſa défenſe, au moins il eſt conſtant qu'ils ceſſerent d'être publics ; & ſi l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on ſe cachoit.

La premiere viſite de l'Empereur fut renduë au principal Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la ſuite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec ſoi quelques Eſpagnols, qu'il nomma & choiſit luy-même prudemment, avant qu'on les luy eût donnez pour luy ſervir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de ſon Prince, par de grandes réjoüiſſances : chacun en témoigna ſa joie, par ces démonſtrations qui compoſoient leurs applaudiſſemens. Ce n'eſt pas qu'ils l'aimaſſent, ou qu'ils euſſent perdu le ſouvenir de l'oppreſſion dont il les chargeoit : mais le devoir faiſoit en cette rencontre l'office de la volonté ; & l'éclat d'une Couronne ſe fait reſpecter juſques ſur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majeſtueux, & avec quelque marque de reconnoiſſance. Ce jour-là, il parut liberal juſques à l'excez, par pluſieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des diſtributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuïé ſur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins ſcandaleux du culte qu'il rendoit à ſes Idoles ; aprés quoy il revint au logement des Eſpagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faiſant comprendre que le dégagement de ſa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaiſir de vivre avec ſes amis.

Depuis ce tems là, Motezuma ſortit librement; quelque-fois pour aller au Palais où ſes femmes avoient leur logement; d'autres pour viſiter ſes Temples, ou ſes Maiſons de plaiſir: il rendoit neanmoins au General cette eſpece de déference, de luy demander ſa permiſſion, ou de le mener avec ſoi, lorſque la viſite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne paſſa jamais une nuit hors du quartier des Eſpagnols, & il ne parla point de changer: au contraire, les Mexicains s'accoûtumerent enfin à conſiderer cette perſeverance, comme une faveur qu'il faiſoit aux Etrangers; en ſorte que tous les Miniſtres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General, & rechercher ſon credit, afin d'obtenir des graces du Prince: & tous les Eſpagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des preſens & des reſpects de tout le monde; avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les ſollicitations érigent toûjours en Idoles les Favoris.

Dans l'intervale de cette eſpece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir ſa ſûreté, & avancer ces vaſtes & ſublimes deſſeins qu'il ſentoit naître dans ſon cœur, ſans qu'il ſe propoſât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler juſqu'où il étoit appellé par la flateuſe obſcurité d'une ſi belle apparence. Auſſi-tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Eſcalante, & que le ſuplice de Qualpopoca eut rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzale de Sandoval: mais afin de n'éloigner pas de ſa perſonne en cette conjoncture, un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoïa à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonſe de Grado, en qualité de

Lieu-

Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marquez dans les mutineries passées. On crut que le General l'emploïoit afin de luy donner quelque satisfaction, & de l'éloigner, neanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conserver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La presence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoïez afin de soûtenir & de pousser ses anciennes pretentions, fussent arrivez un peu plûtôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne ; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voisins de la Ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoïer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voïages, pour faire amener de Vera-Cruz, la mâture, les voiles, la ferrure, & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac ; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques luy avoient rapporté, touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement, à faire souhaiter à l'Empereur, de voir ces vastes embarcations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement : ce fut là le pretexte specieux de cette nouveauté. On disoit à Motezuma, *Qu'ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les rameurs* & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans démonstration ; parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles ; & l'Empereur croïoit qu'il

y alloit de ſa grandeur, que ſes Matelots ſe rendiſſent habiles en cet art. On eut bientôt tout ce que l'on ſouhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique, par le moïen de quelques Charpentiers de navires qui avoient paſſé avec Cortez, en qualité de Soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein neceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtimens, ſuivant les ordres de Motezuma. Ainſi les brigantins furent achevez en peu de tems: & l'Empereur voulut en faire luy même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Eſpagnols; afin de s'inſtruire plus éxactement de tous les ſecrets de cette navigation.

Pour ce ſujet il fit preparer une celebre chaſſe, en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres; afin de ſe donner tout le tems neceſſaire à ſes obſervations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le ſuivoient ordinairement, parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers, & des Chaſſeurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'eſperance de donner une grande reputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroiſſoient peſans, & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur: les brigantins, qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plûtôt déploïé les voiles, & mis les rames en l'eau, qu'ils laiſſerent bien loin derriere eux cette flotte de canots, avec une ſurpriſe extréme de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Eſpagnols, qui outre les divertiſſemens de la chaſſe, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaiſir, furent encore regalez d'un ſuperbe feſtin par l'Empereur. Il ſe plut tellement à railler ſes Canoteurs, ſur les vains efforts qu'ils avoient fait en yoguant aprés les brigantins, qu'il ſembloit qu'il

qu'il tirât de la gloire de la victoire des Espagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maisons flotantes. La nouveauté fit son effet ordinaire dans les esprits: ils admiroient sur tout, le manîment du timon & des voiles, qui selon leur pensée, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention, comme un secret de quelque art qui excedoit la portée de leur esprit: & le vulgaire la considera comme l'effet d'une science surnaturelle, ou d'un empire sur les Elemens. Ce qui en resulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudissement general ces brigantins, dont la construction avoit bien d'autres vûës: & cette précaution du General eut sa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choses, puisqu'il éxecuta ce qui luy étoit avantageux, & qu'il acquit aux Espagnols un nouveau degré d'estime.

Au même-tems, le General suivant sa vigilance & son activité ordinaires, prenoit d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles qui luy faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoïé. Il loüoit la clemence de ce Monarque; il vantoit son pouvoir: & ces discours coulez avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif, que celuy d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique; des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considerables; de la distance qu'il y avoit

d'une mer à l'autre; la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus aſſûrez: ſi éloigné, en apparence, du moindre deſſein en ces obſervations que le ſimple hazard luy faiſoit tomber dans l'eſprit, que Motezuma, afin de l'inſtruire plus parfaitement, fit déſſiner par ſes Peintres, aſſiſtez de quelques ſçavans en cette connoiſſance, une eſpece de Carte Geographique, qui repreſentoit l'étenduë de ſon Domaine; ſur quoy il fit remarquer à Cortez toutes les ſingularitez dignes de quelque attention: même il permit que quelques Eſpagnols allaſſent reconnoître les mines les plus fameuſes, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaiſſeaux. Cortez luy propoſa cette reconnoiſſance, ſous pretexte de porter à ſon Prince une Relation éxacte de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable en cet Empire: & Motezuma n'agréa pas ſeulement la choſe; il nomma des Soldats qui devoient accompagner les Eſpagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les paſſages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient ſçavoir: ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude, & que ſon intention s'accordoit parfaitement avec ſes paroles.

Quoyque les nouveautez fuſſent extrémement à craindre en cette ſaiſon, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité; neanmoins nos Hiſtoriens rapportent ici, une reſolution des Eſpagnols, ſi imprudente & ſi mal concertée, que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'aïons point de raiſons pour la ſupprimer. Bernard Diaz aſſûre donc, qu'on ſe détermina en ce tems-là, à mettre en pieces toutes les Idoles de Mexique, & à convertir en une Egliſe, le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelque-fois avec ce premier Auteur, ſur ce qui paroît le moins vrai-ſemblable;

avoit

avoit déja avancé la même choſe. Ils aſſûrent que les Eſpagnols ſortirent, dans la reſolution d'éxecuter ce projet, malgré les prieres & la reſiſtance de Motezuma: que les Sacrificateurs prirent les armes; & que toute la Ville ſe ſoûleva pour défendre ſes Dieux. On ajoûte que cette émotion dura quelque tems, ſans aller juſques aux voies de fait: & qu'enfin la conſideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laiſſer les Idoles en repos; en ſe contentant de preparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de JESUS-CHRIST, & une Image de ſa tres-ſainte Mere, & où on celebra la Meſſe, qui fut chantée ſolemnellement: Que cet Autel y demeura long-tems ſur pied, par les ſoins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette Relation, & la pouſſe encore plus loin, par quelques circonſtances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la Narration, ſi tant eſt que la Rhetorique de l'Hiſtoire ſe mêle d'en emploïer quelques-uns. Il nous repreſente une proceſſion fort devote, quoyque faite avec les armes à la main, exprés afin d'accompagner les ſaintes Images juſques au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compoſe une Oraiſon que Cortez fit devant le Crucifix; & il étale une eſpece de miracle, produit en faveur de la devotion du General. Il ſemble que cet homme anime ſon zele, pour nous perſuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'eſt que les Mexicains s'émûrent enſuite, ſur ce que le Ciel leur refuſoit le ſecours ordinaire de la pluie; & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuoſité qui tenoit un peu de la ſedition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur aſſiſtance, depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez

étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de ſon Dieu, une pluie abondante en peu d'heures : & le Ciel prit ſoin de dégager à point nommé la parole du General ; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration, l'Empereur & tous ſes Sujets.

On ne fera point de reflexion ſur l'embarras où Cortez ſe jetta, en ſe rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de ſa Religion : cela pouvoit naître de l'ardeur de ſon zele ; & le merveilleux du ſuccez ne doit point nous ſurprendre, puiſqu'il ſe peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte ſi fort la droite raiſon, qu'on luy accordera difficilement ſa croïance, ſi l'on conſidere les lumieres du General, & le genie & la ſcience du Pere Olmedo. On ſuppoſe neanmoins, que l'entrepriſe d'abatre les Idoles des Mexicains, en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le ſuccez qu'ils luy attribuent : cependant elle nous fournit diverſes conſiderations, qui nous obligent, au moins, à douter ſi elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puiſqu'il eſt permis à un Hiſtorien de hazarder quelque fois ſon ſentiment ſur les actions qu'il rapporte ; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été ſi difficile à Cozumel, devoit être impoſſible dans une Ville ſi peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma ; & la tranquillité dont on joüiſſoit alors, rouloit ſur la bienveillance qu'il témoignoit aux Eſpagnols : cependant il n'avoit donné aucune eſperance de recevoir les veritez de l'Evangile ; au contraire, il avoit toûjours la même obſtination en ſon attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celuy des Mexicains étoit encore plus ferme, à défendre leur culte impie, avec une du-

dureté invincible : & ils avoient alors une grande disposition à se soûlever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems, contre la volonté de Motezuma ? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide, ni raisonnable : Faut-il commencer par le débris des Idoles, à détromper les Idolatres ; & traiter une ceremonie exterieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable ; on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolatres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges : & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe, au milieu des infames simulacres du Demon. Voila les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable : c'est au Lecteur à décider sur cette qualité. Pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme, ne nous fournissent aucunes raisons qui puissent sauver ces inconveniens : & sans rien prononcer sur la verité de cet evenement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celuy qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire, à des veritez qui paroissent incroiables.

CHAPITRE II.

On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celuy qui étoit l'auteur de la trahison.

L'Entrepriſe des Eſpagnols roula dés ſes commencemens, ſur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude ſe ſuccedoient tour à tour: l'eſperance l'emportoit quelque fois ſur les obſtacles qui ſe preſentoient; & d'autre-fois la confiance faiſoit renaître les perils: parce que tous les deſſeins des hommes, & leurs ſuccez ſont naturellement ſujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaiſon ſi étroite, qu'ils ſe ſuivent de bien prés; & nous devons croire que cette inſtabilité étoit neceſſaire, pour corriger le deſordre de nos paſſions.

L'aveuglement des Païens attachoit cette viciſſitude à la revolution d'une roüe imaginaire, formée de l'enchaînement des ſuccez heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme indiſcret & volage, qu'ils appelloient Fortune; abandonnant ainſi à la diſpoſition du hazard, leurs deſirs & leurs craintes: quoy qu'en effet ce ſoit en vertu des ſages décrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & conſtant en cette vie; afin qu'on poſſede l'un, & qu'on ſouffre l'autre, avec moderation; & que nôtre entendement s'éleve juſqu'au ſejour des Bienheu-

heureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assûré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma; & de l'estime de ses Sujets: cependant, au même tems qu'ils joüissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin, neveu de Motezuma, Roi de Tezcuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince, en la fleur de son âge, avoit beaucoup d'ambition, & peu de jugement: & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols, sous pretexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité, & la noblesse de son rang, luy paroissoient des titres assez avantageux, pour luy faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere élection; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort prés. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse, & faute de courage, que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. De là, il passa à des accusations contre les Espagnols: il representoit, *l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable*; & il n'oublioit aucunes des raisons qui pouvoient les rendre odieux & mépriſables. Il répandit depuis, cette semence de revolte entre ces petits Souverains qui regnoient sur le grand lac de Mexique: & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits, le confirma dans la resolution d'éxecuter son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens

en ſon Palais, où ſe trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voiſinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation ; & qui outre le grand nombre des gens de guerre dont ils étoient ſuivis, ſe piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un diſcours ſoutenu de pluſieurs raiſons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele deſintereſſé, à ſon ambition. Il exagera *l'état miſerable où l'Empereur ſe trouvoit, paroiſſant avoir perdu juſques au ſouvenir de ſa propre liberté ; & l'obligation qu'ils avoient tous, comme dé fideles Sujets, de conſpirer à le tirer de cette indigne ſervitude.* Il prouva la ſincerité de ſon zele, par *les liens du ſang, qui l'obligeoient à prendre part aux diſgraces de ſon Oncle.* Aprés cela, Cacumazin ſe détachant contre les Eſpagnols : *Qu'attendons-nous*, dit-il, *mes parens & mes chers amis ? & quand ouvrirons nous les yeux ſur la honte de nôtre Nation, & ſur la baſſeſſe de nôtre patience ? Nous qui ſommes nez pour les armes, & qui établiſſons toute nôtre felicité en la terreur que nous portons dans l'ame de nos ennemis, nous baiſſons la tête ſous le joug honteux d'une Nation étrangere. Leur inſolence eſt un reproche à nôtre lâcheté, & ne croit que ſur le mépris qu'ils font de nôtre tolerance. Conſiderons le progrez qu'ils ont fait en ſi peu de tems, & nous reconnoîtrons bien-tôt nôtre mauvaiſe conduite, & ce que nôtre devoir nous demande. Nous les avons vû ſe jetter dans la Ville Capitale fiers de quatre victoires, où le peu de reſiſtance leur a laiſſé prendre le titre de Vaillans. Ils y ont fait une entrée triomphante, en dépit de l'Empereur, contre la volonté de ſa Nobleſſe & de ſes Miniſtres ; & ils ont introduit avec eux, des eſclaves revoltez contre nous, qui paroiſſent devant nos yeux les armes à la main, à l'abri de leur protection, foulant aux pieds la gloire des Mexiquains, afin d'élever un trophée à la vanité des Tlaſcalteques. Ils ont ôté la vie à un*

Ge-

General de l'Empire, par un ſupplice public & ſcandaleux, en uſurpant ſur les terres d'autrui le droit des Magiſtrats, & l'autorité de faire des Loix. Enfin, pour comble d'inſolence ils ont arrêté dans ſon logis même le grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de ſon Palais: & non contens de lui donner des gardes à nôtre vûë, ils ſe ſont déchaînez juſques à cette indignité, d'outrager ſa perſonne & ſa Majeſté, en le chargeant des mêmes fers qu'ils font porter à d'infames voleurs. Cela s'eſt fait, nous le ſçavons: mais qui pourra le croire? & le témoignage des yeux même n'eſt-il pas recuſable en cette occaſion? quoy qu'enfin ce ſoit une verité pleine d'infamie pour nous, qu'on doit enveloper dans le ſilence, ou plûtôt dans un éternel oubli. Qu'eſt-ce donc, braves Mexicains, qui peut maintenant vous retenir? Votre Empereur eſt en priſon, & vous n'avez pas encore les armes à la main? Cette image de liberté dont vous l'avez vû jouïr ces jours paſſez, n'eſt qu'un paſſage trompeur, par où ils l'ont conduit à un eſclavage encore plus honteux; puiſqu'ils régnent en Tyrans ſur ſon eſprit, & qu'ils ſe ſont emparez de ſa volonté; ce qui eſt une eſpece de priſon, la plus indigne d'un Souverain. C'eſt par là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous commandent abſolument; puis que celuy qui eſt en droit de nous commander, leur obeït. Vous voyez qu'il abandonne le ſoin de ſon Etat: qu'il n'eſt plus appliqué à la conſervation des Loix; & que ſon cœur, autrefois tout Royal, n'a plus que la baſſeſſe d'un eſclave. Nous autres, ſur qui l'Empire fonde ſon appuy, nous devons prêter nos épaules en un beſoin, afin d'empêcher ſa chute. Nôtre devoir eſt de joindre nos forces, d'exterminer ces nouveaux venus, & de mettre nôtre Empereur en liberté. Si nous lui déplaiſons, en deſſerrant un peu les liens de nôtre obeïſſance pour ſon avantage, il connoîtra la bonté du remede, quand il ſe verra délivré du mal. S'il ne le connoit pas, Mexique ne manque pas d'hommes dont la tête puiſſe remplir dignement la Couronne; & il n'eſt pas le premier de nos Rois, qui pour ne ſçavoir pas régner, ou pour régner

avec

avec negligence, a laiſſé tomber le Sceptre de ſes mains. Cacumazin leur fit ce diſcours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Eſpagnols, & s'offrirent de ſervir en perſonne à cette faction, à la reſerve du Prince de Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au même degré que le Roy de Tezeuco avoit auſſi ſes pretentions à la Couronne. Il pénétra le motif d'interêt qui faiſoit agir ſon corival, & reſolut de faire échoüer ſon deſſein, en remontrant qu'il étoit neceſſaire & conforme à leur devoir, d'en informer Motezuma; puis qu'il n'étoit pas raiſonnable de ſe jetter, les armes à la main, dans une maiſon où il reſidoit, avant que d'avoir mis ſa perſonne en ſureté: tant à cauſe du peril auquel ils expoſoient ſa vie, que pour éviter la fâcheuſe neceſſité d'aller aſſommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette propoſition, comme étant impratiquable: & Cacumazin ne put s'empêcher de bruſquer Matalcingo, qui ſouffrit cette injure, afin de l'entretenir toûjours dans ſes eſperances. L'aſſemblée ſe ſepara de cette maniere, aprés avoir marqué le jour & la forme de l'execution, & recommandé le ſecret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration preſque en même tems: le premier en fut informé par un avis ſecret, attribué au Seigneur de Matalcingo; & Cortez par le moyen de ſes eſpions & de ſes confidens. Ils ſe chercherent auſſi-tôt, afin de ſe communiquer un ſecret de cette importance: & l'Empereur fut aſſez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva ſa ſincerité. Il rendit un compte exact à Cortez, de tout ce qui s'étoit paſſé. Il témoigna une extréme colére contre ſon neveu, & contre les autres Conjurez; & il propoſa de les châ-

tier

tier avec toute la rigueur qu'ils meritoient : mais le General aprés lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout, par de certaines circonstances essentielles : répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soûlevement de ses Sujets ; & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit necessaire d'y apporter. Qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols ; afin de prendre le mal à sa source, & de lui amener Cacumazin, pieds & poings liez, avant qu'il se fut joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la necessité d'employer des remedes plus violens.* Motezuma n'approuva point ce projet : au contraire, il le rejetta absolument, connoissant bien le prejudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considerables dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin, il lui dit pour derniere resolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette démarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se separer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible. Qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil, afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que, s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de mediateurs en cette affaire.*

Aprés quelques reflexions, l'Empereur crut qu'il faloit essayer premierement les voyes de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit pour lui, pourroit appaiser son inquietude, & le reduire à la raison, lors qu'il lui representeroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance, pour lui signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur ; & lui dire, de celle du General :

ral : *Qu'il ſouhaitoit ſon amitié, & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin, qui avoit déja rejetté les conſeils de l'obeïſſance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma, avec toute l'inſolence d'un homme abîmé; & à Cortez, avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autrefois à l'Empereur la permiſſion d'attaquer Tezeuco. Mais Motezuma rejetta encore cette propoſition, & dit à Cortez, que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains; & qu'il le laiſſât ſe conduire ſuivant ſon experience, & la connoiſſance qu'il avoit de l'humeur de ſon neveu, & des motifs de ſon extravagance.

Dés ce moment il ne parla de cette action avec ſes Miniſtres, qu'avec une extréme reſerve; paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein d'endormir le criminel. Il diſoit: *Que cette audace de ſon neveu n'étoit qu'un emportement de jeuneſſe; un mouvement d'un étourdi ſans aucune experience.* Cependant il dreſſoit une conjuration ſecrete contre le Conſpirateur, par le moyen de ſes propres Domeſtiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le ſouvenir, à la vûë des preſens & des promeſſes qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voye, qu'ils ſe ſaiſiſſent durant la nuit, de la perſonne de ſon neveu, dans ſon propre logis; & qu'ils l'embarquaſſent ſur un canot qui étoit prêt. Il fut ainſi amené à Mexique, ſans qu'il pût ſe défendre: & l'Empereur laiſſa paroître alors toute ſa colere, qu'il avoit tenuë cachée. Ainſi, ſans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ſes excuſes, il le fit mettre, ſuivant l'avis de Cortez, dans la priſon deſtinée à la garde des Nobles, en le traitant comme

comme coupable d'un crime irremiſſible, & digne du dernier ſuplice.

Un frere de Cacumazin ſe trouvoit alors à Mexique : il étoit heureuſement échapé peu de jours auparavant, des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire aſſaſſiner en trahiſon, ſur quelques differens aſſez legers. Motezuma l'avoit reçû dans ſon Palais, & au nombre de ſes Officiers, afin de le mettre à couvert contre les reſſentimens de ſon frere. Ce Prince étoit vaillant & ſage, fort eſtimé à la Cour de Mexique, & extrémement conſideré des Vaſſaux de ſon frere. Les circonſtances de ſa diſgrace redoubloient encore l'eſtime & l'affection. Cortez jetta les yeux ſur lui : & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à ſon parti, il propoſa à l'Empereur de lui donner l'inveſtiture de la Seigneurie de Tezeuco, puis que ſon frere s'étoit rendu incapable de régner, aprés avoir conſpiré contre ſon Souverain. Il repreſenta, *Qu'il n'y avoit point de ſeureté à punir du dernier ſupplice, un criminel d'une ſi haute conſideration, en un tems où les eſprits des Nobles étoient en mouvement : Qu'en le privant de ſa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui ſeroit moins de bruit, & ſeroit neanmoins aſſez rigoureux, pour imprimer de la terreur à tous ſes partiſans. Que le jeune homme qu'il lui propoſoit avoit de meilleures inclinations. Qu'il lui devoit déja la vie, & qu'il lui ſeroit encore redevable d'une Couronne ; & d'autant plus engagé à reconnoître ce bien-fait, qu'il avoit à le ſoûtenir contre ſon frere. Qu'enfin, par cette diſpoſition, l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit hériter, & conſervoit à ſon ſang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un ſi grand prix dans l'Empire.*

Cette penſée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua auſſi-tôt à ſon Conſeil, où on donna des grands éloges à la juſtice & à la clemence de l'Empereur : ſur quoy les Mi-

Miniſtres dreſſerent un Decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépoſſedé de toutes ſes Dignitez, ſuivant l'uſage qui ſe pratiquoit en ce Païs-là, & ſon frere nommé pour lui ſucceder au Royaume & à l'Electorat. Aprés quoi Motezuma fit venir le nouveau Roi : & durant l'acte de l'inveſtiture, qui ſe faiſoit avec pompe & quelques céremonies, il lui fit un diſcours, où il paroiſſoit de la Majeſté ; reduiſant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement ſa fidelité : à quoi il ajoûta en preſence de toute l'aſſemblée, *Qu'il avoit pris cette reſolution par le conſeil de Cortez* ; afin de faire comprendre à ce Prince, qu'il étoit redevable de ſa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation : la conjoncture des affaires ne ſouffroit pas qu'on enterrât un bien-fait de cette nature ; mais il eſt bon de remarquer les ſoins que Motezuma ſe donnoit pour inſpirer à ſes Peuples des ſentimens favorables aux Eſpagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre poſſeſſion du Trône à Tezeuco, où il fut reçû & couronné avec de grandes acclamations, & une extréme joie. Chacun s'empreſſoit à célébrer ſon exaltation : les uns par amour pour ſa perſonne ; & par la compaſſion qu'ils avoient ſentie de ſes diſgraces : les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin ; & tous enſemble, afin de témoigner que ſon crime leur faiſoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui puniſſoit les coupables ſans répandre du ſang : & on l'attribua à l'élevation du genie des Eſpagnols, parce qu'on n'attendoit pas une ſemblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une ſi grande conſequence pour ébranler les autres Conjurez, qu'ils rompirent auſſi-tôt les troupes qu'ils avoient aſſemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Em-

l'Empereur. Pour cet effet ils eurent recours à Cortez ; & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement, qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat ; en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes lui furent favorables : puisque Motezuma crut lui être redevable du repos de son Etat : que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité ; & qu'il trouva moyen de s'acquerir ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roy d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat ; en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obeïssance, & qu'on lui paye un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

LOrsque le calme eut succedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de frayeur que la memoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même, sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui parut que les Espagnols faisoient un long sejour à sa Cour ; & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit : sur quoi il prit la reso-

reſolution de ſe familiariſer moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit ſervi pour ſe ſoulever, tournoit à ſa confuſion; puis qu'on attribuoit ſa bonté à une baſſeſſe d'eſprit: & il y avoit des momens où il s'accuſoit d'avoir donné occaſion à ces murmures. Ce Prince ſentoit la diminution de ſon autorité dont la jalouſie tient toujours un poſte fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les paſſions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ſes Sujets ne retombaſſent en de nouvelles inquietudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez, qu'il hâtât le terme de ſon retour: mais il ne trouvoit pas les ouverrures propres à lui faire cette propoſition avec bien-ſeance; parce qu'on n'oſe faire un libre aveu de ces ſoupçons qui paroiſſent une eſpece de crainte. Morezuma fut durant quelques jours en ces irreſolutions; & conclut enfin qu'il devoit, préferablement à tout, renvoyer les Eſpagnols, & ſe délivrer de cet obſtacle, qui feroit toûjours chanceler la fidelité de ſes Sujets.

Il prepara cette matiere avec beaucoup d'adreſſe, ayant prévenu toutes les réponſes de Cortez, avant que de lui déclarer ſes intentions, & détruit toutes les raiſons ſur leſquelles il pouvoit fonder ſon retardement. Ce Prince attendit donc que le General vint le viſiter; & le reçût ſans marquer aucun changement en ſes actions, ni en ſes diſcours. Il fit tomber la converſation ſur le ſujet du Roi d'Eſpagne, dont ils parloient ſouvent, appuyant ſur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque; & tournant adroitement le même ſujet à ſon but, il dit: *Qu'il avoit reſolu de lui rendre l'hommage qu'il luy devoit, en qualité de ſucceſſeur de Quexalcoal, & de Seigneur proprietaire de l'Empire*

pire de Mexique. C'étoit en effet la resolution de Motezuma, & la seule qu'il dit comme il la pensoit : quoi qu'il ne pretendit pas alors en restituer le Domaine au Roi ; mais seulement éloigner Cortez, & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajoûta donc : *Qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur presence ; afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution ; dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple ; ayant déja préparé des joyaux, & d autres presens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation. Qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne, par tout ce qu'elle possedoit de plus precieux : & qu'il ne desesperoit pas qu'on n'en mit ensemble une quantité si considerable, que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire de Mexique.*

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition, & même leur avarice. Elle visoit aussi à leur retrancher tous les pretextes d'un plus long sejour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçû détourner cette vûë avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité, sans la rejetter, & aussi sans l'encherir ; puis qu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince, ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs tres-satisfait, d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander, en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit parmi ses Officiers & ses Soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il representoit les richesses immenses

menſes qui pourroient accompagner cette nouvelle ; afin que la Relation n'en parut point toute nuë, & qu'elle ne courut point le riſque de paſſer pour incroyable. La verité eſt qu'il ne penſoit pas alors à s'écarter un moment de ſon entrepriſe ; & il ne lui paroiſſoit pas qu'il fut difficile de ſe maintenir, juſques à ce qu'on en eut appris l'état & le progrez en Eſpagne, & qu'on luy eut envoyé les ordres qu'il devoit ſuivre. Sa confiance étoit fondée ſur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit ; ſur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour ; enfin, ſur ces heureux ſuccez qui venoient, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, ſe placer ſous ſa main ; ou par quelque cauſe ſuperieure, qui l'animoit à ne point borner ſes eſperances à la vûë de tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à ſon but, & qui ſçavoit l'art de déliberer à loiſir ſur ce qu'il vouloit executer ſans remiſe, depêcha promtement ſes ordres pour aſſembler tous les Caciques de ſon Empire, ſuivant ſa coûtume, lorſqu'il ſe preſentoit quelque affaire importante où la Nobleſſe devoit aſſiſter ; ſans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plûtôt à ce qu'il pretendoit obtenir par cette diligence. Ils ſe rendirent tous à Mexique, en peu de tems, avec la ſuite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en ſi grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques ſoupçons, ſi on en avoit ignoré le motif & l'uſage. Motezuma les aſſembla dans l'appartement où il demeuroit: & là, en preſence de Cortez, qui fut appellé à cette conference, avec ſes Truchemens & quelques-uns de ſes Capitaines, il leur fit un raiſonnement qui leur apprenoit les raiſons de la reſolution qu'il avoit priſe, & qui ſauvoit adroitement la dureté de cette propoſition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux

deux assemblées, & que le General n'assista point à la premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur; puisque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde Relation de son expedition; outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de luy donner de la confiance: ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des Conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité; parce que les Nobles & les Ministres qui residoient à la Cour y furent aussi presens: & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée, d'un air agreable & plein de majesté, commença son discours. Il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur representant, *A quel point il les aimoit, & combien ils luy étoient obligez.* Il les fit souvenir, *Qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possedoient*: & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, aprés l'avoir digeré par une mûre déliberation; aprés en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interesser la Divinité en ses resolutions: & on le crut alors sur sa bonne-foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Aprés avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, *l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expedition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Païs Orientaux; predisant, par une inspiration du Ciel, que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces.* Aprés cela, il posa comme un fait incontestable: *Que*

le Roi des Espagnols, Souverain de ces Regions Orientales, étoit legitime successeur de Quezalcoal: ajoûtant, Que ce Monarque étant celuy qui devoit donner la naissance à ce Prince tant souhaité parmi les Mexicains, promis tant de fois par leurs Oracles & par les Propheties, pour lesquelles on avoit tant de respect, ils devoient tous reconnoître ce droit hereditaire en sa personne, entendant à son sang les hommages qu'en son absence on avoit déferez au droit d'élection. Que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoié ses Ambassadeurs, luy même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raison & pour ses Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, seroit d'être le premier à se dépoüiller de la dignité qu'il possedoit; en remettant à ses pieds la Couronne, pour luy en laisser la disposition absoluë, ou pour la recevoir de sa main. Cependant, comme il se sentoit redevable à la bonté de ses Dieux, de luy avoir accordé le bonheur de voir arriver de son tems une connoissance si desirée, il vouloit être le premier à déclarer sa joie, qui ne pouvoit être trop empressée en cette occasion. Qu'il avoit donc resolu d'offrir dés ce moment son obeïssance à ce Monarque, & de luy faire quelque service considerable; aiant destiné pour ce sujet, les plus riches joiaux de son tresor. Qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son exemple, non seulement en s'acquittant de la même reconnoissance; mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens: afin que le service étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.

Motezuma finit ainsi son discours, qu'il ne prononça pas neanmoins tout d'une suite; puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action, quand il vint à se déclarer Vassal d'un autre Prince, la déclaration luy parut si outrée, qu'il demeura quelque-tems sans trouver des termes propres à cette expression: & en la formant, il s'attendrit si ouvertement, qu'on vid quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par

for-

force de ſes yeux. Les Mexicains, qui connurent ſon agitation, & la cauſe d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince, par des ſanglots pouſſez avec moins de retenuë; voulant, comme il ſembloit, avec un peu de flaterie, que leur fidelité fît du bruit. C'eſt ce qui engagea Cortez à demander permiſſion de parler, afin de raſſûrer Motezuma, en diſant; *Que l'intention de ſon Roi étoit fort éloignée de le dépoſſeder de ſa dignité, & qu'il n'avoit aucun deſſein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en ſon Empire; puiſqu'il ne demandoit preſentement que l'éclairciſſement de ſon droit, en faveur de ſes deſcendans: à cauſe qu'il étoit ſi éloigné des Rezions qui compoſoient ce vaſte Empire, & ſi occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut être arriver de tres long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.* Cette proteſtation raſſûra l'eſprit de Motezuma: il reprit un air tranquille, & acheva ſon diſcours, ainſi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confuſion s'emparerent de l'eſprit des Mexicains, lorſqu'ils entendirent la reſolution de l'Empereur. Elle leur parut diſproportionnée, & indigne de la Majeſté d'un Monarque ſi puiſſant, & ſi jaloux de ſon autorité. Ils le regardoient, ſans qu'aucun eût la hardieſſe d'y répondre, ou d'en convenir; ne ſçachant de quelle maniere ils devoient ajuſter leur réponſe ſur les ſentimens du Souverain. Ce ſilence reſpectueux dura juſques à ce que le premier Magiſtrat, mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit: *Que tous les Nobles qui aſſiſtoient au Conſeil, reſpectoient Motezuma comme leur Roi, & comme leur Seigneur naturel & legitime; & qu'ils étoient diſpoſez d'obeïr avec empreſſement; à ce qu'il leur propoſoit par ſa bonté, & qu'il leur ordonnoit par ſon exemple, puiſqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & conſulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'inſtrument plus ſacré que celuy de ſa voix,*

pour arprendre la volonté des Dieux, Tous se rangerent à cet avis : & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer la reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours, qui n'étoit pas moins adroit que le premier : *Il remercia Motezuma, & toute l'assistance, de ce témoignage de leur bonne volonté ; acceptant au nom de son Roi, le service qu'ils luy offroient* : & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne faloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui luy est dû, se contente d'agréer l'éxactitude de son debiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince ; & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoïer. Sur quoy il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit, parce qu'aïant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal, établie entre les Mexicains, comme une verité tres-constante ; & une ferme persuasion que le Roi d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans ; l'hommage qu'ils luy rendoient ne paroissoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté ; ou plein d'artifice. Sur cette supposition, il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit à se déclarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extréme distance qui est entre la Souveraineté & la Sujetion : ce qui est, à la verité, une de ces rencontres où l'esprit peut être abatu, sans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire, qu'encore que Motezuma regardât le Roi d'Espagne comme le legitime successeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit.

Sa

Sa vûë étoit, de se débarrasser des Espagnols, & de gagner du tems; afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition, sans faire beaucoup d'attention à sa parole: & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été neanmoins consacré, comme un art necessaire pour regner, par d'autres, barbares en politique.

Quoyqu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour là, reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples: & effectivement destiné par le Ciel, à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette déclaration, avec toutes les solemnitez qui parurent necessaires, suivant le stile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, luy donnoit quelque chose de plus que le nom de Roi, & fut comme une mysterieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite: circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire; outre les autres considerations generales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la reduit aux termes d'un moïen necessaire pour introduire l'Evangile.

CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles, Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même-tems qu'il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

MOtezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoïer plûtôt les Espagnols; & sentoit un état violent en cette espece de sujetion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joïaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins precieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors folement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: present d'un cœur Roïal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les

Les presens des Nobles Mexicains suivirent de prés celuy de leur Prince, sous le titre de contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoy ils essaïerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obeïssance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit: & on assembla en peu de jours; une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joïaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloi; dont on tira le quint pour le Roi, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques, & necessaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis en l'Isle de Cuba: le reste fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque difference entre les simples Factionnaires; parce qu'on donna une plus grande récompense à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient passez: équité dangereuse, où la récompense est offensante, & la comparaison odieuse. Elle attira aussi de grands murmures, & même des paroles insolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la vûë de tant de richesses, ceux qui avoient le moins de merite pretendoient une récompense égale aux autres.

Cependant on ne pouvoit pas ſatisfaire leur avarice : & il n'étoit pas à propos de publier les raiſons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cette article avec peu de diſcretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peſer & à groſſir ce que les pauvres Soldats ſouffrirent en ce partage ; juſques à rapporter comme de bons mots, ce que celuy-ci, ou celuy-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, ſent plus le pauvre Soldat que l'Hiſtorien : neanmoins Herrera l'a ſuivi avec beaucoup de confiance, & peu d'attention ; puiſque ce n'eſt pas une moindre prévarication dans l'Hiſtoire, de ne toucher qu'en paſſant les choſes ſur leſquelles on doit appuïer, que de s'arrêter long tems ſur celles qu'on pourroit ſupprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats ceſſa, par la liberalité que Cortez fit de ſon propre fond, à ceux qui ſe plaignoient : ſur quoy ils donnent de grands éloges à la generoſité & au deſintereſſement du General, en ſe contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur Narration.

Auſſi-tôt que Motezuma, & les Nobles de ſon Empire, eurent rendu l'aveu de leur obeïſſance, que ce Prince avoit promis dans l'aſſemblée, il fit appeller Cortez ; & prenant un air ſevere, contre ſa coûtume, il luy dit. *Qu'il étoit à propos qu'il ſongeât à s'en aller, puiſqu'il avoit reçû toutes ſes dépêches. Que tous les motifs ou les pretextes de ſon ſejour aïant ceſſé, aprés avoir reçû une réponſe ſi favorable à ſon Roi, les Mexicains ne pourroient ſe perſuader que Cortez n'eût des vûës dangereuſes, s'ils le voïoient inſiſter ſans ſujet à demeurer à la Cour ; ni luy ne pourroit plus ſoûtenir ſon parti, du moment qu'il abandonneroit celuy de la raiſon.* Cette maniere d'inſinuer ſes volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un deſſein prémidité, ſur-

surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere assemblée: ce qui fit naître quelques mouvemens en son cœur, pour repliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuïant de cette superiorité de genie qui luy donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûë, ou que voïant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonnât qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve, Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines, qu'il fît prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tînt prêts à recevoir ses ordres: mais une reflexion plus moderée étant venuë à son secours, il se détermina tout d'un coup, à témoigner de la soûmission aux volontez de l'Empereur; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarrassé, *lorsqu'il l'avoit vû plus émû qu'à l'ordinaire, quoyque ce qu'il luy ordonnoit fut si conforme à la raison.* Cortez ajoûta: *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déja preparé pour ce sujet, toutes les choses dont il avoit besoin: & que desirant executer ce dessein, sans differer davantage, il avoit resolu de luy demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation; puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il marquoit ainsi son obeïssance, lorsqu'il en suspendoit l'effet; & il gagnoit du tems, en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soûtenir sa resolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obeïr par la force même, s'il étoit necessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la replique du General, & qu'il ne vouloit pas rompre avec luy, qu'à toute extré-

mité ; car il l'embraſſa avec beaucoup de ſatisfaction, & loüa ſa réponſe d'une maniere qui fit voir qu'il n'en eſperoit pas une pareille. Il ſe ſentoit obligé à Cortez, de ce qu'il luy épargnoit une occaſion de ſe broüiller avec luy ; parce qu'il avoit pour ſa perſonne une eſtime où il entroit de l'inclination, & même quelque ſorte de reſpect. Ainſi ce Prince, tres-content de ſe voir déchargé d'un grand ſujet de chagrin, dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Eſpagnols, ſans leur fournir les choſes neceſſaires à ce voiage. Qu'il donneroit ordre au plutôt, à la conſtruction des vaiſſeaux. Cependant, que Cortez ne devoit changer rien à ſa conduite, ni s'éloigner de ſa perſonne ; puiſqu'il ſuffiſoit pour la ſatisfaction de ſes Dieux, & pour le repos de ſes Sujets, qu'il eut marqué avec quelle promtitude il ſouhaitoit obeïr aux premiers, & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en ſe ſervant de l'organe de ſes Idoles, pour l'irriter contre les Eſpagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la ſoûmiſſion qu'il avoit faite en ſe déclarant Tributaire d'un autre Prince : & il conſideroit ce dechet de ſon autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour ſur les épaules de ſes Vaſſaux. Ainſi ce Prince ſe trouvoit combatu, d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion : & il ne ſe fit pas un effort mediocre, en accordant cette permiſſion au General ; puiſqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ſes Dieux, que de ſuperſtition pour l'Idole de ſon ambition.

On donna promtement les ordres neceſſaires à la conſtruction des vaiſſeaux. On publia le départ : & Motezuma fit commander à tous les Charpentiers qui ſe trouvoient ſur la côte, de ſe rendre à Ulüa ; marquant les endroits où on cou-

pe-

peroit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisît sans remise aux hâteliers. Cortez de son côté, affectoit de se tenir dans les termes de l'obeïssance. Il dépêcha les Ouvriers, & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux, du port & de la qualité des vaisseaux; ordonnant qu'ils y emploïassent le fer, le cordage, & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez: & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voïage qu'on avoit resolu; ce qui assoupit les inquietudes dont les esprits étoient émûs, & rassûra au General la confiance de Motezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez, né en Biscaie, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile, qu'il étoit brave Soldat; il luy recommanda de ne presser pas la construction des vaisseaux; & de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems, sans faire paroître de la negligence. Le but du General étoit, de se maintenir en cette Cour sous ce pretexte; & de se ménager du tems jusques au retour de ses Envoïez, Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils luy ameneroient quelques secours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entrepriſe; n'aïant jamais abandonné la resolution de la pousser à bout: & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique, à la derniere extrémité, il avoit resolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz; afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuïer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexicains: admirable confiance, qui ne se fortifioit pas

ſeulement entre les difficultez preſentes; mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces meſures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix huit navires étrangers paroiſſoient à la côte d'Ulüa; & ſes Officiers en ce quartier-là, luy envoïerent le portrait de ces vaiſſeaux, ſur les toiles qui leur tenoient lieu de miſſives, avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer, & certains caracteres qui exprimoient les conjectures que ces Officiers avoient faites ſur les deſſeins de ces hommes, qui paroiſſoient Eſpagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoïer ceux qui étoient à la Cour. On ne ſçait pas l'effet que ce tableau fit ſur l'eſprit de Motezuma. Quoyqu'il en ſoit, il fit d'abord appeller le General; & aprés luy avoir montré la peinture, il luy dit: *Que les préparatifs qu'on faiſoit pour ſon voïage n'étoient plus neceſſaires, puiſque des vaiſſeaux de ſa Nation étoient arrivez à la côte, où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau, avec plus d'attention que de ſurpriſe: & quoyqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit aſſez par les habits des Soldats, & par le port & la fabrique des vaiſſeaux, pour ne douter pas qu'ils ne fuſſent Eſpagnols. Son premier mouvement le porta à ſe réjoüir du retour de ſes Envoïez, qu'il crut fort certain, & du ſecours qu'il eſperoit d'un ſi grand nombre de vaiſſeaux. L'imagination s'attache aiſément aux choſes qu'on ſouhaite: & Cortez ne put ſe perſuader qu'une ſi puiſſante flotte vînt traverſer ſes deſſeins; parce que ſa maniere d'agir, noble & ſincere, ne luy permettoit pas d'avoir d'autres penſées; & qu'un eſprit droit & bien intentionné, ſent de la peine à tourner ſes vûës ſur ce qui choque la juſtice & la raiſon. Sa réponſe fut: *Qu'il partiroit ſans ré-*

rémiſe, ſi ces navires retournoient bientôt en Eſpagne: & ſans paroître étonné que Motezuma eût reçû les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoiſſoit l'extréme diligence de ſes Couriers, il ajoûta: *Que les Eſpagnols qui demeuroient à Zempoala ne tarderoient pas à luy apprendre cette nouvelle; & qu'alors on ſçauroit préciſement la route & les deſſeins de cette flotte: & on verroit s'il étoit neceſſaire de continuer la fabrique des vaiſſeaux, ou ſi l'on pourroit s'en paſſer pour faire le voïage.* L'Empereur approuva cet expedient, ſe rendant à la raiſon, & ſçachant bon gré au General de ſon obeïſſance

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien tôt aprés. Sandoval mandoit: *Que ces navires appartenoient à Velaſquez; & qu'ils portoient huit cens Soldats Eſpagnols, à deſſein de combatre Cortez, & de s'oppoſer à ſa conquête.* Le General reçut cette attaque imprevûë en preſence de Motezuma; & il eut beſoin de toute la force de ſon eſprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voïoit naître le danger, d'où il attendoit le ſecours: la conjoncture étoit terrible, & le mal preſſant de toutes parts; peu ou point d'aſſûrance du côté des Mexicains, & les ennemis ſur la côte. Neanmoins il fit ce qu'il put pour raſſûrer ſon viſage; il cacha ſes chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats: aprés quoy il ſe retira, afin de raiſonner ſans paſſion ſur cet embarras, & avoir plus de liberté d'eſprit pour courir promtement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles meſures priſes par Velaſquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velaſquez envoie contre ce General, ſous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Eſpagne; & ſon premier effort pour reduire les Eſpagnols de Vera-Cruz.

NOus avons laiſſé Diego Velaſquez aſſiegé de ſoupçon & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, ſous le nom de trahiſon, le parti que celuy-ci avoit pris, de s'échaper aux violences dont on le menaçoit. Velaſquez cherchoit ſous ce titre, à donner un honnête pretexte à ſa vengeance, lorſqu'il reçut les lettres du Licentié Benoît Martin ſon Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non-ſeulement en l'Iſle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui ſe découvriroient, ou dont on feroit la conquête ſous ſa conduite. Son Chapelain luy apprenoit encore, la bienveillance, ou la reconnoiſſance dont l'Evêque de Burgos Preſident des Indes, embraſſoit & défendoit ſes interêts, contre les Envoïez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs: mais il luy donnoit avis en même tems, de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoïez, en leur donnant audience à Tordeſillas; du bruit que les richeſſes qu'ils apportoient, avoit fait en Eſpagne; & des hautes idées que l'on avoit concûës de cette conquête, que l'on mettoit fort au deſſus de toutes les autres.

La

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées ; les faveurs qu'il avoit reçûës du President, augmenterent sa presomption : & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles se voïent soûtenuës par plus d'autorité ; le Gouverneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croïoit avoir reçûë, qu'il se regardoit alors avec un air de superiorité, qui luy persuadoit que ce sentiment qui naissoit d'une pure jalousie, ne regardoit que sa propre justification. Les applaudissemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velasques, & outroient sa patience ; & quoyqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est dûë au service de son Roi ; neanmoins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que luy en enlevât le merite, qu'il regardoit comme son propre bien : mettant à si haut prix la part qu'il avoit euë au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, sans autre fondement ; & se croïant Maître si absolu de toute l'entrepriſe, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jusques au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits luy-même.

Le Gouverneur, sur ces principes & ces visions, resolut de lever une armée, & de preparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des vaisseaux, il enrôla des Soldats, & courut luy-même par toute l'Isle de Cuba, visitant les Habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur representoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on luy avoit fait : il leur partageoit par avance, *les grands tresors qu'ils devoient tirer des Païs conquis, & qui étoient alors usurpez* (à ce qu'il disoit

soit) *par des rebelles subornez, qui étoient sortis en fuïant de l'Isle de Cuba; afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, luy firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient; elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid, homme de merite & fort consideré; mais attaché à ses opinions, qu'il soûtenoit avec quelque dureté. Il luy donna la qualité de son Lieutenant, en prenant luy même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrette du Gouverneur, qui luy ordonnoit *de songer particulierement à se saisir de Cortez, & à le luy envoier avec une bonne escorte; afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il meritoit. Qu'il traitât de la même maniere les principaux Officiers qui suivoient ce rebelle, à moins qu'ils ne se reduisissent à l'abandonner: & qu'il prît possession en son nom, de tout ce qu'on avoit conquis, en l'adjugeant à l'étenduë de son Gouvernement*: Velasquez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûë des grandes forces qu'il avoit assemblées, luy faisoit paroître facile tout ce qu'il se proposoit: & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lorsqu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de saint Jerôme, qui presidoient à l'Audience Roïale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des préparatifs de Ve-

Velaſquez. Comme ils avoient une Juriſdiction ſuperieure ſur les autres Iſles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pouvoient reſulter d'une ſi dangereuſe concurrence ; ils envoïerent le Licentié Lucas Vaſquez d'Aillon Juge de l'Audience Roïale, pour eſſaïer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raiſon : & en cas que les voies de la douceur ne reüſſiſſent pas, le Licentié devoit luy ſignifier les ordres dont il étoit porteur ; & luy commander, ſous de groſſes peines, de deſarmer ſes Soldats & ſa flotte, & de n'apporter ni trouble, ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, ſous couleur qu'elle luy appartenoit, ou par quelque autre raiſon ou pretexte que ce fût : & ſuppoſé que Velaſquez eût quelque querelle particuliere contre la perſonne de Cortez, ou quelque droit ſur les Païs qu'il ſoûmettoit à ſa Majeſté, il l'expoſât devant les Tribunaux de ſa Juſtice, où il devoit être aſſûré qu'on la luy rendroit dans toutes les regles.

Ce Miniſtre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, compoſée de onze navires de haut bord, & de ſept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état ; & Velaſquez fort empreſſé à faire embarquer les troupes. Le Licentié s'efforça de le reduire, en luy expoſant en ami toutes les raiſons qui ſe preſentoient à ſon eſprit, pour calmer celuy du Gouverneur, & luy donner de la confiance. Il luy remontra, *Ce qu'il hazardoit ; ſi Cortez prenoit la reſolution de ſe défendre, avec des Soldats engagez par leur propre interêt, à ſoûtenir ceux de leur Commandant : le mal que cette démarche alloit faire entre les Indiens, Peuples belliqueux, & ſoûmis depuis peu de tems, lorſqu'ils verroient naître une guerre entre les Eſpagnols mêmes. Que ſi cette diviſion cauſoit la perte d'une conquête qui avoit déja fait un ſi grand éclat en Eſpagne, ſa reputation couroit riſque de recevoir une tache, dont ceux qui le*

le favorisoient le plus ne pourroient le laver. Après cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Royale de Saint Domingue, voulut lui persuader: *Qu'il demandât justice aux Juges de ce Tribunal, qui examineroient son droit avec des impressions bien differentes de celles qu'ils prendroient, s'ils en venoient jusques à le décrier par cette violence.* Enfin, comme cet Officier vid que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruïner Cortez lui paroissoit impratiquable, il produisit ses ordres, & les lui fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations. Mais tout cela n'eut pas la force de lui faire changer de resolution: le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit dans son imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de Superieur en son Gouvernement, & que sa desobeïssance devint une espece de revolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le précipice: & quand il le vid resolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Païs si renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curiosité. Velasquez lui en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si-tôt à Saint Domingue l'insolence de ses réponses: & le Licentié s'embarqua avec l'estime & l'approbation de toute l'Armée. Sa resolution, soit qu'elle vint de son propre mouvement, ou de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement, qu'il lui seroit plus aisé d'obtenir la soûmission dûë aux ordres de l'Audience Royale, lors qu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez; & que sa mediation auroit plus d'autorité sur l'esprit de

Nar-

Narvaez : & quoi que sa presence, comme on le verra, fut cause d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuser à son zele & à la droiture de son intention les loüanges qu'ils meritent ; puis qu'encore que les évenemens s'écartent souvent des moyens que l'on employe pour les faire réüssir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages aux déliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secretaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voyage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il lui avoit rendu. Les autres soûtiennent que le dessein du Secretaire étoit de se rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher, autant qu'il le pourroit, la ruine de Cortez : & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte se mit à la voile ; & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours à la vûë de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le port d'Ulüa ; & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Païs. Ils rencontrerent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartez au bord de la Mer, & que ces Soldats amenerent au vaisseau de Narvaez. Ces gens, soit par épouvante, ou par legereté d'esprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flatterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere resolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur ; pour la garder au

au nom de Velaſquez, ou la raſer, en ſe joignant à ſon Armée avec les Soldats de ſa garniſon. Narvaez commit cette negociation à un Eccleſiaſtique qui le ſuivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'eſprit, bruſque, & plus emporté qu'il ne convenoit à ſa profeſſion. Il le fit accompagner par trois Soldats, qui devoient ſervir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût neceſſaire d'en venir aux formalitez d'une ſignification.

Sandoval avoit diſpoſé des ſentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte, en faiſant paſſer la parole des unes aux autres. Ainſi il ſçût l'arrivée de ces Envoyez, avant qu'ils fuſſent prés de la Ville: & ſur l'aſſurance qu'il eut qu'ils n'étoient point ſuivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à ſon logis. Ils vinrent avec quelque preſomption d'un favorable accueil: & le Prêtre, aprés les premieres civilitez, remit entre les mains du Gouverneur la lettre de creance, & lui expoſa *le détail des forces que Narvaez conduiſoit, à deſſein de tirer ſatisfaction au nom de Velaſquez de l'injure, que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obeïſſance qu'il lui devoit; cette conquête appartenant abſolument à Velaſquez, puis qu'on l'avoit entrepriſe par ſes ordres, & à ſes dépens.*

Il avança cette propoſition comme un article qui ne ſouffroit point de difficultez, abondant en droit & en raiſon; enfin, comme un homme qui s'attendoit qu'on lui ſçauroit bon gré, de venir preſenter un parti ſi avantageux en une affaire que la force ne ſoûtenoit pas moins que la juſtice. Sandoval, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, lui répondit: *Que Narvaez étoit ſon ami, & ſi fidele Sujet du Roi, que tous ſes deſirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du ſervice de Sa Majeſté. Que la ſituation des affaires, & l'état où on avoit pouſſé la con-*

conquête de Mexique, demandoient que Narvaez unît ſes forces à celles de Cortez, & qu'il lui aidât à donner la derniere main à cette entrepriſe, qui étoit ſi fort avancée. Qu'il faloit ſonger principalement à ce devoir, le premier & le plus important de tous ; puiſque les querelles entre des particuliers ne devoient pas être decidées par une guerre civile. Neanmoins, que ſi Narvaez pouſſé par ſon interêt, ou par un motif de vengeance, entreprenoit temerairement quelque choſe par violence, contre Hernan Cortez, il devoit s'aſſeurer dés ce moment, que lui qui parloit, & tous les Soldats qui gardoient cette Place, étoient reſolus de perdre la vie, avant que de commettre une action auſſi infame que celle qu'on leur propoſoit.

Guevarra ſe ſentit frapé de ce refus, comme d'un coup de trait : & ayant plus de diſpoſition à ſuivre l'impetuoſité de ſon temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître ; ajoûtant encore mal à propos, que Sandoval & ceux qui lui obeïſſoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres eſſayerent d'adoucir ſon reſſentiment, en lui repreſentant la dignité de ſon caractere ; afin qu'il comprit au moins la raiſon qui les obligeoit à ſouffrir ſon inſolence : mais cet homme élevant ſa voix, ſans changer de ſtile, commanda au Notaire de ſignifier les ordres dont il étoit porteur ; afin que tous les Eſpagnols ſçuſſent qu'ils étoient obligez ſur peine de la vie d'obeïr à Narvaez. Il fut aſſez mal obeï : parce que Sandoval dit nettement au Notaire : *Qu'il le feroit pendre, s'il étoit aſſez hardi pour lui ſignifier des ordres qui ne vinſſent point du Roi même.* Enfin la conteſtation s'échaufa juſqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyez : Aprés quoi, faiſant reflexion ſur le mal qu'ils pourroient cauſer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur reſſentiment, il ſe reſolut de les envoyer à Mexique ; afin que Cortez

tez pûts'en aſſurer, ou les ramener à la raiſon: ce qu'il executa ſur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent ſur leurs épaules, en cette eſpece de litieres qu'ils appellent *Andas*. Un Eſpagnol de confiance, appellé Pierre de Solis, alla avec les priſonniers pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez par un Courier exprés de tout ce qu'il avoit fait. Aprés cela il s'aſſura de la fidelité de ſes Soldats; il appella à ſon ſecours les Indiens alliez; & diſpoſa tout ce qui étoit neceſſaire à ſa défenſe, en ſage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sondoval pouſſa trop loin la licence militaire, en faiſant arrêter un Eccleſiaſtique; & qu'il donna trop à l'emportement de ſa colere, ſi la politique n'eut point de part à ſa reſolution. Elle pouvoit lui repreſenter qu'un homme auſſi violent qu'étourdi, feroit un méchant perſonnage auprés de Narvaez ſur le ſujet de la paix, qui étoit ſi neceſſaire. On peut croire que ſon reſſentiment concourut avec cette importante conſideration au deſſein qu'il forma: & s'il le fit dans cette vûë, comme on peut le preſumer de la patience dont il endura les premiers boüillons de la colére, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas ſçû garder par tout une parfaite moderation; puis que la bruſquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modeſtie; & que la colére ſert à donner de la chaleur à la prudence.

CHA-

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.

COrtez étoit souvent informé de toutes ces particularitez, par des avis qui lui donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner: il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre avec son Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison lui fit alors passer quelques mauvaises heures, en lui donnant des vûës trés-fines & fort étenduës, sur tous les inconveniens; & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait: c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il faloit laisser une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuër ces humeurs seditieuses, qui commençoient à se reveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un pretexte d'armer pour leur conservation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le parti le plus raisonnable étoit, de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cor-

Cortez ; mais c'étoit auſſi le plus difficile. La connoiſſance qu'on avoit de l'eſprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'eſperer qu'il ſe rendit traitable, quand même Cortez ſe reduiroit à lui demander cette grace, au nom de leur ancienne amitié : ce qu'il ne vouloit pas faire ; parce que la voie des prieres reüſſit mal avec les inſolens ; & qu'elle eſt toûjours de mauvaiſe grace, lors qu'il s'agit de faire des propoſitions de paix. Enfin le General ſe repreſentoit la perte entiere de la conquête ; la malheureuſe concluſion d'une entrepriſe ſi grande & ſi avancée : la cauſe de la Religion abandonnée, & le ſervice du Roi ruiné : mais ſon chagrin le plus mortel étoit, de ſe voir obligé à témoigner une feinte aſſurence, en portant le calme ſur ſon viſage, & la tempête dans le cœur.

Il diſoit à Motezuma : *Que ces Eſpagnols étoient des Sujets de ſon Roi, qui venoient ſans doute en qualité d'Ambaſſadeurs appuyer les premieres propoſitions qu'il lui avoit faites. Qu'ils formoient une eſpece d'Armée ſuivant la coûtume de leur Nation Mais qu'il les diſpoſeroit à retourner en Eſpagne, & même qu'il s'en iroit avec eux ; puiſqu'il avoit pris ſon audience de congé, ſans que ſa Grandeur eût laiſſé rien á ſouhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à lui faire de la part de leur Prince.* D'ailleurs, Cortez animoit ſes Soldats par diverſes conſiderations, dont neanmoins il connoiſſoit aſſez la foibleſſe. Il leur diſoit : *Que Narvaez étoit ſon ami, ſi honnête homme, & ſi ſage, qu'il ſe rendroit à la raiſon, en preferant le ſervice de Dieu, & celui du Roi, aux interêts d'un particulier. Que Velaſquez avoit dépeuplé l'Iſle de Cuba, afin d'exercer ſa vengeance : mais qu'à ſon avis c'étoit plutôt un ſecours qu'il leur envoyoit, pour achever la conquête de cet Empire ; puis qu'il ne deſeſperoit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinſſent bien-tôt leurs compagnons.* C'eſt ainſi que le General

neral entretenoit l'esprit de ses Soldats : mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquietudes. Il les prévenoit sur la consideration des accidens qui pouvoient arriver ; faisant diverses reflexions sur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient, sur l'injustice de la cause qu'ils soûtenoient ; & sur d'autres motifs de confiance, où la dissimulation avoit aussi sa part, puis qu'il leur donnoit bien plus d'esperances qu'il n'en avoit lui-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il avoit accoûtumé en des occasions de cette importance : & aprés avoir preparé leurs esprits à lui proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils resolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même tems il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité : il avertit ses amis de Tlascàla, de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours : il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols, qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes ; & à se preparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinantèques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette Nation, brave & guerriere, parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes : & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres ; il donna ordre qu'on

luy en envoïât promtement trois cens, qu'il diſtribua à ſes Soldats, aprés qu'on les eut armées d'un cuivre de bonne trempe, qui ſuppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres; parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ſes Soldats au maniment de cette ſorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva, avec les priſonniers que Sandoval envoïoit à Cortez. Solis luy en donna l'avis, & attendit ſes ordres au bord du lac. Le General, qui étoit déja informé de leur voïage par la voie des Couriers, ſortit au-devant d'eux, accompagné de pluſieurs Officiers; & commanda d'abord, qu'on les mît hors des fers. Il les embraſſa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licentié Guevara, qu'il careſſa fort, en luy diſant: *Qu'il châtîroit Sandoval du peu de conſideration qu'il avoit eu, en ne reſpectant pas comme il le devoit, ſa perſonne & ſa dignité.* Cortez le conduiſit à ſon quartier: il luy donna ſa table; & luy témoigna pluſieurs fois, d'un air libre & aſſûré: *Qu'il s'eſtimoit fort heureux, de voir Narvaez en ce Païs-là; parce qu'il ſe promettoit toutes choſes de ſon amitié, & des liaiſons qui avoient toujours été entre eux.* Il prît ſoin que les Eſpagnols parûſſent gais & pleins de confiance en preſence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains luy rendoient. Enfin, le General fit preſent à cet homme, de quelques joïaux de grand prix, qui l'adoucirent extrémement. Il prit la même conduite avec les Compagnons de Guevara, ſans leur marquer, en aucune maniere, qu'il avoit beſoin de leurs bons offices pour humaniſer Narvaez: & il les renvoïa tous, au bout de quatre jours, perſuadez de ſes raiſons, & engagez par ſes bien-faits.

Aprés

Aprés avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez resolut d'envoïer à Narvaez, quelque personne de confiance; afin de luy proposer tous les moïens raisonnables, pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs, & au service du Roi. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse, connuës de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne, que son caractere. Il luy donna promtement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licentié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec plusieurs joïaux, que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet general de toutes ces lettres; & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de son heureuse arrivée, par des termes pleins d'estime, & aprés l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confidence reciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit *de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en luy faisant un détail des Provinces qu'il avoit soumises; de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient; de la puissance & de la grandeur de Motezuma.* Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce recit; mais de faire comprendre à Narvaez, combien il leur importoit de s'unir, & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entrepriſe. Il luy representoit, *ce qu'ils devoient craindre, si les Mexicains, Peuples intelligens & aguerris, remarquoient de la division entre les Espagnols; puisqu'ils sçauroient bien profiter de cette occasion, & detruire l'un & l'autre parti, pour secoüer le joug des Etrangers.* La conclusion de cette lettre étoit: *Que pour éviter les disputes & les contestations, il étoit à propos que Narvaez luy communiquât les ordres qu'il portoit; puisque s'ils venoient de la part du Roi, Cortez étoit prêt à leur rendre une parfaite*

obeïssance, en remettant entre ses mains le bâton de General, & les troupes qu'il commandoit : mais que si ces ordres venoient de Velasquez, ils devoient tous deux faire reflexion sur ce qu'ils hazardoient, puisque une affaire qui regardoit l'interêt de leur Prince, les pretentions d'un Sujet n'étoient pas d'un grand poids ; d'autant moins, que son dessein étoit de satisfaire Velasquez de toute la depense qu'il avoit faite au premier voïage ; & de partager avec luy, non seulement les richesses, mais encore la gloire même de cette conquête. A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut être trop appuïé sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en disant: *Que s'il avoit compté sur la force de ses raisons, ce n'etoit pas que celle des mains luy manquât ; & qu'il sçauroit le soûtenir, avec la même vigueur qu'il les proposoit.*

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique emploïoit tous ses soins à recevoir agreablement ces Espagnols, qu'il croïoit venir au secours de son ami ; neanmoins il ne fut pas long-tems à se desabuser, ne trouvant pas en eux le stile que les premiers luy avoient enseigné ; car encore qu'ils n'eussent point de Truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez, l'air mal concerté d'une fierté dominante, qui l'étonna : & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant luy ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissez en sa maison. Les Soldats, qui regloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis ; & ainsi la rapine éxecutoit ce que l'avarice luy ordonnoit.

Le Licentié Guevara vint bien tôt aprés conter ses avantures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne reception que Cortez

tez luy avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il éxageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du respect de ses Sujets: & passant de-là, au point qui luy tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols; il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement, qu'il ne put expliquer; parce que Narvaez trencha brusquement, en luy disant qu'il retournât à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son esprit: & il le chassa hors de sa presence avec indignité. Mais l'Ecclesiastique & ses Compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs, en passant, avec leurs connoissances & leurs presens, aux endroits où les Soldats s'assembloient, & où l'adresse de Cortez fit son effet, en ce qui étoit le plus important; parce que les uns furent touchez de ses raisons; les autres charmez de sa liberalité, & presque tous affectionnez à la paix: en sorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo suivit de prés Guevara, & trouva dans l'esprit de Narvaez plus de fierté, que d'honnêteté. Il luy rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lût avec negligence; & se dipoſa à écouter le Pere, avec toutes les marques d'un homme qui retient son chagrin avec peine, faisant connoître que la seule consideration de l'Ambassadeur luy faisoit souffrir l'Ambassade. Le discours de ce Religieux fut éloquent & fort: il débuta, *par le devoir de sa profession, qui l'obligeoit à s'entremettre dans ces differens, en mediateur desintereſſé. Il s'efforça de prouver la sincerité des intentions de Cortez, comme en étant le fidele témoin, obligé à rendre ce respect à la verité.* Il assûra, de la part de ce General: *Qu'on en obtiendroit aisément tout ce qu'on luy proposeroit de raisonnable, & d'utile au*

ſervice du Roi. Il repreſenta, *ce qu'on hazardoit en diviſant ainſi les Eſpagnols ſes Sujets ; l'avantage qui reviendroit au droit de Velaſquez, s'il contribuoit par ſes armes à la perfection de cette conquête* : Ajoûtant, *Que Narvaez, qui pouvoit diſpoſer de cette armée, devoit en regler l'emploi ſur l'état preſent des affaires, comme un article ſuppoſé avant toutes choſes en ſon inſtruction ; puiſqu'on laiſſoit toûjours à la prudence des Capitaines, le choix des moïens qui devoient conduire à la fin qu'on ſe propoſoit ; & qu'ils étoient obligez d'agir ſuivant les conjonctures du tems, & des accidens qu'il amenoit, pour ne pas ruiner dans l'éxecution des ordres qu'ils avoient reçûs, le fruit que l'on en attendoit.*

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque deſordre : *Qu'il ne convenoit pas à la dignité de Velaſquez, de traiter avec un Sujet rebelle, dont le châtiment étoit le premier emploi de cette armée. Qu'il alloit commander que tous ceux qui ſuivoient Cortez fuſſent déclarez traîtres & perfides. Qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour ôter cette conquête de ſes mains, ſans avoir beſoin de ſes pretendus avertiſſemens, ni du conſeil de gens engagez dans le crime, qui emploïoient pour le perſuader, les raiſons qu'ils avoient de craindre le châtiment.* Le Pere Barthelemi, ſans ſortir des termes de la moderation, luy repliqua : *Qu'il devoit faire beaucoup d'attention ſur le parti qu'il avoit à prendre ; parce qu'avant d'arriver à Mexique, il trouveroit des Provinces entieres d'Indiens guerriers, amis de Cortez, qui prendroient les armes pour ſa défenſe. Qu'il n'étoit pas auſſi aiſé que Narvaez le ſuppoſoit, de défaire ce General ; puiſque les Eſpagnols étoient déterminez à mourir prés de luy, & qu'il avoit de ſon côté Motezuma, Prince ſi puiſſant, qu'il pouvoit mettre ſur pied autant d'armées, qu'il y avoit de Soldats en la ſienne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité n'étoit pas l'objet d'une premiere reflexion : qu'il l'examinât dans une ſeconde : & qu'alors il reviendroit prendre ſa réponſe.* Le Pere prit congé de Narvaez, aprés cette eſpece de bra-

vade, qui lui parut neceſſaire, afin d'abaiſſer un peu la confiance qu'il avoit en ſes forces, ſurquoy il fondoit principalement ſon obſtination.

Olmedo alla, ſans perdre de tems, s'aquitter des autres devoirs de ſon inſtruction, chez le Licentié Vaſquez, & le Secretaire Duero, qui loüerent ſon zele; approuvant les propoſitions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de ſolliciter ſa dépêche par toutes les diligences neceſſaires à luy faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde: aprés quoy le Pere vid les Capitaines & les Solats qu'il connoiſſoit. Il tâcha d'autoriſer auprés d'eux ſes bonnes intentions de Cortez: il leur inſpira le deſir d'un accommodement, & diſtribua avec choix les joïaux & les promeſſes dont il étoit chargé. Il voïoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, ſi Narvaez, qui fut averti de ſes pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en ſa preſence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces: il l'appella mutin, & ſeditieux, qualifiant du nom de trahiſon, le ſoin qu'il prenoit de ſemer entre ſes Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit reſolu de le faire arrêter; & il l'auroit éxecuté, ſi Duero ne l'avoit empêché. Les inſtances du Secretaire luy firent prendre une autre voie, qui fut de luy ordonner de ſortir à l'heure-même de Zempoala.

Le Licentié Vaſquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & ſoûtient, qu'avant que de renvoïer le Pere Olmedo, on devoit aſſembler tous les Officiers de l'armée, afin de deliberer mûrement ſur la réponſe que l'on feroit à Cortez; puiſqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix; & qu'il ne paroiſſoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette propoſition; mais Narvaez la reçût avec une eſpece

d'impatience qui degeneroit en mépris: & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur preſence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à ſang, contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompenſe à celuy qui le prendroit, ou qui le tuëroit; & Narvaez donna ſur le champ, ſes ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vaſquez ne put endurer ce fâcheux contre-tems, & il ne le devoit pas auſſi; ni oublier d'y apporter quelque remede, par ſon autorité. Il commanda au Crieur de ſe taire, & fit ſignifier à Narvaez: *Qu'il ne ſortît point de Zempoala, ſous peine de la vie; & qu'il n'employât point les armes, ſans le conſentement unanime de toute l'armée.* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obeïr à leurs Commandans; & il pouſſa les proteſtations & les requiſitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par ſa colere, & perdant le reſpect qui étoit dû à ſa perſonne, & au caractere de ce Miniſtre, le fit arrêter honteuſement, & traduire en l'Iſle de Cuba, ſur un de ſes navires. Le Pere Olmedo, fort ſcandaliſé de cette action, s'en retourna ainſi ſans aucune réponſe & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent ſi outrez, que les plus penetrans voïant maltraiter un Miniſtre de cette qualité, ſe trouverent obligez à prendre ſecrettement quelques meſures pour maintenir le ſervice de ſa Majeſté; & les autres, moins ſages, eurent ſujet de murmurer, & de ſe dégoûter de leur Capitaine. Ainſi l'inſolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'eſprit des Soldats; & les fautes de ſon ennemi furent avantageuſes à la réputation de ce General.

CHA-

CHAPITRE VII.

Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribüent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'éxecute, aprés avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUelques-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & tres-étroite coresspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala: que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur, *Qu'il venoit avec une Commission du Roi d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendarts, étoient des rebelles, bannis de leur Patrie: & qu'aïant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité: & ces Auteurs ajoutent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez, & luy fit de grands presens; se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison, par ce moïen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses intentions

aux Indiens, & qu'une negociation ſi concertée ne pouvoit pas s'établir ſur le ſeul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ſes Compagnons, que Sandoval y envoïa, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma: & même, quand Cortez auroit eu aſſez d'indolence pour ſouffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer ſans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Hiſtoriens, ſe ſeroit mal accommodée d'une telle confidence? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnûrent, à pluſieurs marques exterieures, l'oppoſition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Eſpagnols; & que les confidens, ou les Miniſtres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis: car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçû avant que Cortez en fût informé; mais auſſi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & ſans préoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques preſens conſiderables à Narvaez; mais cela ne juſtifie pas davantage l'intelligence qu'on pretend prouver, puiſque les Souverains du Mexique avoient accoûtumé de regaler ainſi les Etrangers qui abordoient ſur leurs côtes, ainſi qu'on en uſa lorſque l'armée de Cortez y deſcendit. Motezuma pouvoit, ſans aucun artifice, ne donner point de connoiſſance de cette honnêteté au General; parce que c'étoit un uſage établi & reglé, & qu'il faiſoit ces preſens genereuſement, & ſans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonſtances qui augmenterent fortuitement l'eſtime que l'Empereur avoit pour Cortez, parce qu'à la vûë des preſens, Narvaez marqua plus de joie & d'attachement, que

la

la bien-ſeance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, aprés avoir compté le tout avec une application trop ſcrupuleuſe, & ſans en faire la moindre gratification, même à ſes confidens; & les Soldats, qui ſans faire attention ſur leur propre avarice, blâment toûjours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'eſperance des richeſſes qu'ils ſe propoſoient: & leur interêt ſe mêlant alors de juger des motifs de la diviſion, ils trouvoient que Cortez avoit raiſon, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans ſa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé ſur le ſujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ſes propoſitions, parut moins ſenſible à Cortez, en ce qui touchoit ſa perſonne, qu'en ce qui bleſſoit la juſtice de ſes pretentions: & il connut par l'empriſonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui pouſſoit l'inſolence juſqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des ſentimens que le ſervice du Roi doit inſpirer. Il écouta ſans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit ſa conduite à l'égard de Velaſquez: & les Auteurs l'ont loüé avec juſtice, de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de pluſieurs endroits, les diſcours que Narvaez faiſoit imprudemment contre ſon honneur, en lui donnant à tous propos l'infame nom de traître; il n'y répondit par aucune injure, & ſe contenta, lors qu'il en parloit, de le nommer ſimplement Pamphile de Narvaez: ce qui étoit l'effet d'une rare conſtance, & la marque d'une ame fort élevée au deſſus des paſſions; puis qu'on ne ſçauroit trop eſtimer un cœur qui reçoit les outrages, ſans qu'ils donnent aucune atteinte à ſa moderation.

Ce qui ſervit à conſoler Cortez de ces mépris,

fut la connoiſſance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne diſpoſition qu'il avoit trouvée dans l'eſprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie ſouhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'eſperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il deſiroit, en conſiderant la valeur des Soldats qu'il conduiſoit, & la moleſſe ou le dégoût de ceux de ſon ennemi. Il communiqua cette penſée à ſes Capitaines: & aprés avoir balancé les inconveniens qui ſe preſentoient de tous côtez, ils trouverent que le parti le plus ſûr, ou le moins hazardeux étoit de ſe mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levez à Tlaſcala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala: mais toûjours dans la reſolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renoüer de plus prés un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main; & de ſe trouver auſſi en un poſte, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner ſon parti. Cette déliberation publiée entre les Soldats, fut reçuë avec de grands applaudiſſemens, qui marquerent leur joie. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui ſe trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis; mais ils étoient ſi éloignez de craindre à la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnez diſputoient neanmoins aux autres, la gloire de ſervir en cette expedition: & le General fut obligé d'uſer de prieres, & même d'autorité, lorſqu'il falut nommer ceux qui devoient reſter à Mexique; tant ils avoient de confiance, les uns ſur la prudence, les autres ſur la valeur, & preſque tous ſur le bonheur de leur General. C'eſt ainſi qu'ils appelloient cette repetition con-

continuelle de favorables ſuccez, qui lui faiſoient obtenir tout ce qu'il ſe propoſoit : qualité fort imperieuſe ſur l'eſprit des Soldats, & qui le ſeroit encore davantage, s'ils ſçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprevûs qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cauſe qu'ils ne compremment pas.

Cortez paſſa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit reſolu, & qu'il vouloit colorer de quelque pretexte ſpecieux, ſans lui découvrir ſon inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de ſuivre une autre metode, en commençant ainſi la converſation : *Qu'il avoit remarqué depuis quelques jours beaucoup de chagrin ſur ſon viſage, & qu'il le croyoit cauſé par la conjoncture qui ſe preſentoit ; ayant reçû divers avis que le Capitaine de ſa Nation, qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais deſſeins contre Cortez, & contre ceux qui ſuivoient ſes ordres. Qu'il n'étoit pas ſurpris qu'ils fuſſent broüillez enſemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince, ils commandoient à deux armées qui paroiſſoient ennemies ; puiſqu'il faloit neceſſairement, qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obeïſſance qu'il devoit à ſon Souverain.* Le General, qui ne croyoit pas que Motezuma fut ſi bien inſtruit, auroit pû être embarraſſé de la concluſion de ſon diſcours qui le ſurprit ; & même il en ſentit quelque trouble interieur : mais ſa vivacité, qui le tiroit toujours de pareilles affaires, lui fit répondre ſur le champ : *Que ceux qui avoient averti l'Empereur de la mauvaiſe volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, lui avoient mandé la verité ; & qu'il venoit avec deſſein de lui communiquer cette affaire. Qu'il n'avoit pû luy rendre ce devoir plûtôt ; parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, lui donner avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce Capitaine*

de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne devoit pas le considerer comme un rebelle, mais comme un homme abusé par le pretexte specieux du service de son Prince; parce qu'il étoit envoyé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui residant en une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres resolutions, & s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appartenoient: mais que tout l'appareil de sa pretention imaginaire seroit bien tôt dissipé, sans autre diligence, que celle de signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en vertu desquels il avoit une pleine autorité de commander à tous les Capitaines & Soldats qui aborderoient sur ces côtes: & qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal à propos, il avoit resolu d'aller à Zempoala avec une partie de ses troupes; afin de donner ordre à renvoyer au plûtôt les Espagnols qui y étoient; & leur declarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roi, & du leur: ce qu'il alloit executer promtement, se voyant obligé de precipiter son départ par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus prés de sa Cour; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinez que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entierement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.

Cortez interessoit ainsi l'Empereur dans la resolution qu'il avoit prise: & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procedé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déja declarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut

qu'il

qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prevenu par ces troupes, & d'en être enveloppé : sur quoi il lui offrit d'assembler une Armée pour soûtenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargez de lui obeïr, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia trés-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir ; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres ; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même-tems la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General ayant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ses soins aux préparatifs qui étoient necessaires, toûjours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique quatre-vingt Espagnols, sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui lui parut le plus capable de s'acquiter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma ; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore trés-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez lui recommanda sur tout de conserver à Motezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison ; observant neanmoins autant

qu'il

qu'il ſeroit poſſible, que ce Prince ne ſongeât à quelques ſecretes pratiques avec les Mexicains. Il laiſſa en ſa charge le treſor du Roi, & celui des particuliers. Enfin il lui repreſenta de quelle importance il étoit de conſerver le poſte qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur; ces deux points étant la regle & le but de toutes ſes actions, il ne devoit point les perdre de vûë, puis qu'ils faiſoient tout le fondement de leur commune ſûreté.

Il ordonna aux Soldats d'obeïr à leur Capitaine, & de ſervir Motezuma avec encore plus de reſpect & de ſoumiſſion, qu'ils n'avoient fait juſqu'à ce tems-là; & qu'ils entretinſſent toujours une parfaite correſpondence avec les perſonnes de la Maiſon & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conſerver une grande union entr'eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez depêcha en même tems un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au devant de ſon Armée, ou de l'attendre avec les Eſpagnols qu'il commandoit, en quelque poſte où ils puſſent ſe joindre ſans obſtacle; & de laiſſer la Forteresſe de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez, ce qui étoit preſque la même choſe que de l'abandonner entierement: parce qu'il n'étoit pas tems de ſeparer ſes forces; & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour reſiſter contre des Eſpagnols. Il fit proviſion de vivres en ſuffiſante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorſion ſur les pauvres Païſans. Enfin, aprés avoir aſſemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Meſſe du Saint Eſprit, où il aſſiſta avec tous ſes Soldats; afin de recommander à Dieu le bon

bon ſuccez de cette expedition : Sur quoi il proteſta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûë que ſon ſervice, & celui du Roi, inſeparables en cette occaſion : qu'il n'étoit pouſſé par aucun motif de haine ou d'ambition, & que cette conſideration ſeroit toujours devant ſes yeux, dans la confiance qu'il avoit que la juſtice de ſa cauſe s'expliquoit aſſez d'elle même devant Dieu & devant les hommes.

Aprés cela, le General allant prendre congé de Motezuma, lui fit de trés-humbles prieres, *D'honorer de ſa protection ce petit nombre d'Eſpagnols qu'il laiſſoit en ſa compagnie : Qu'il ne les abandonnât pas, en ſe ſeparant d'avec eux ; parce que le moindre changement, ou la moindre diminution de ſes faveurs en leur endroit, pourroit attirer d'extrémes maux, qui demanderoient d'extrémes remedes, ſi les Sujets de ſa Grandeur reconnoiſſoient quelque alteration en ſon procedé : & que partant d'auprés de luy comblé de ſes bien-faits, il ſeroit au deſeſpoir d'avoir quelque ſujet de s'en plaindre à ſon retour.* Il ajoûta : *Que Pierre d'Alvarado demeuroit, pour repreſenter ſa perſonne ; & qu'ainſi, comme les prérogatives attachées à la qualité d'Ambaſſadeur lui étoient dûes en ſon abſence, il lui laiſſoit auſſi toute l'obligation de rendre à ſa Grandeur le trés-humble ſervice qu'il lui avoit voüé. Qu'il eſperoit revenir bientôt en ſa preſence, libre de tous ces embarras ; afin de recevoir ſes ordres, preparer ſon voyage, & porter à l'Empereur ſon Maître, avec les preſens de ſa Grandeur, l'aſſeurance de ſon amitié & de ſon alliance, qui ſeroit pour ſon Prince, un joyau d'un prix ineſtimable.*

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez ſe mettoit en campagne, avec des forces ſi diſproportionnées à celles de ſon ennemi. Il lui dit : *Que s'il avoit beſoin du ſecours de ſes armes, afin de mieux faire comprendre ſes raiſons, qu'il differât d'en venir à une rupture ouverte, juſqu'à ce qu'on eût aſſemblé un corps de ſes Sujets, qu'il tiendroit prêt à mar-*

marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna ſa parole de ne point abandonner les Eſpagnols qu'on lui laiſſoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant ſon abſence. Herrera ajoûte que l'Empereur ſuivi de toute ſa Cour, accompagna fort loin le General : mais par une malice premeditée, cet Auteur attribuë la civilité extraordinaire de Motezuma au deſir qu'il avoit de ſe voir délivré des Eſpagnols ; ſuppoſant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïſſoit. Ce qui paroît, eſt qu'il garda fidelement ſa parole, en demeurant dans ſon appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Eſpagnols ; quoi qu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiſer en retournant à ſon Palais : & tant en ce qu'il fit pour défendre les Eſpagnols qui étoient auprés de ſa perſonne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainſi deſunies ; il eſt aiſé de reconnoître qu'il fut toûjours conſtant dans la ſincerité de ſes intentions pour eux. Il eſt vrai qu'il ſouhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de ſon Etat le demandoit ainſi ; mais il ne prit jamais la reſolution de rompre avec eux, ni de ceſſer de reſpecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée : & quoi que ces attentions ne ſoient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroiſſent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'eſprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plût à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte reſpectueuſe qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil ſon orgueilleuſe fierté : & ces deux mouvemens, ſi oppoſez à ſon genie, tenoient ſans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala : & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un Traité de paix ; mais ayant reçû une nouvelle injure, il se resout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sureté d'une Armée, & que les Soldats observent aisément, lors qu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoûtumez à obeïr sans raisonner. Ils furent reçûs en cette Ville avec un empressement agréable ; la crainte servile qui avoit enseigné la soûmission à ce Peuple, étant déja convertie en une veneration respectueuse. L'Armée passa de ce lieu à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortége composé de la Noblesse & des Senateurs qui vinrent au devant d'elle à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des demonstrations de joie qui répondoient au nouveau merite qu'ils avoient acquis par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains ; circonstances qui redoublerent les applaudissemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi-tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la République : sur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article ; malheur ordinaire aux Re-

la-

lations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelque-fois à embraſſer le vrai-ſemblable, & d'autres fois à chercher le poſſible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les lui refuſa, ſous pretexte qu'ils n'oſoient prendre les armes contre des Eſpagnols; parce qu'ils ne ſe ſentoient point capables de reſiſter aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera ſoutient qu'ils accorderent au General ſix mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoute que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Eſpagnoles; mais qu'à trois lieuës de Tlaſcala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumez à combattre hors de leur Province. Quoi qu'il en ſoit: car enfin cette diſcution n'eſt pas fort importante; il eſt certain qu'aucuns Tlaſcalteques ne ſervirent en cette expedition. Cortez demanda ce ſecours à deſſein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez plûtôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Eſpagnols. D'ailleurs il eſt conſtant qu'il ſortit de Tlaſcala ſans ſe plaindre, & ſans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Eſpagnols & les Habitans de cette Ville: car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le ſervir, quand il en eut beſoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de reſolution: aiant conſervé leur liberté en dépit des Mexicains, ſi prés de leur Ville capitale, & ſous un Prince qui tiroit ſa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne ſejourna pas à Tlaſcala, & elle paſſa à grandes journées juſqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva preſque en même tems avec ſa troupe, & ſept Soldats de plus, qui étoient

étoient passez de l'Armée de Narvaez à Vera-Cruz, aprés l'empriſonnement de l'Auditeur Vaſquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils ſoutenoient n'étoit pas le plus juſte. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui ſe paſſoit dans le quartier de ſon ennemi; & Sandoval lui en donna encore des lumieres plus aſſurées: parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Eſpagnols, qui ſçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette reſſemblance. Ils ſe dépoüillerent volontairement & avec plaiſir; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits ſur la tête: & s'étant mêlez avec les Païſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de Villageois ſi bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à leur déguiſement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de ſe retirer avec les connoiſſances qu'ils ſouhaitoient: mais comme ils n'en furent pas encore ſatisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faiſoit la garde en cette Armée, ils y retournerent un autre jour chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage, & ils ne reconnurent pas ſeulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, ſans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la priſe plus conſiderable. Ces Eſpions firent ainſi tout ce que l'adreſſe & le cœur pouvoient contribuer

tribuer à leur reputation : neanmoins leurs noms ont été malheureuſement oubliez en cette action, & en une Hiſtoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre conſideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont executez.

Cortez fondoit une partie de ſes eſperances ſur l'ignorance de ſes ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduiſoit ſes troupes, excitoit divers mouvemens en ſon imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faiſoit du petit nombre des Soldats de Cortez : & celui-ci le connoiſſoit aſſez ; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faiſoit naître une fauſſe confiance favorable à ſes deſſeins, & qui ſembloit combattre en ſa faveur : en quoi il raiſonnoit ſur de bons principes, puis qu'il eſt certain que cette eſpece de confiance eſt ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné pluſieurs Capitaines. Ainſi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre ; d'autant qu'il arrive ſouvent, lors qu'on en vient aux mains, qu'on ſe trouve batu par l'ennemi qu'on mépriſoit.

Cependant le General ſongeoit à préparer en diligence tout ce qui lui étoit neceſſaire, & à preſſer Narvaez par des inſtances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de ſa part. Il fit donc une revûë de ſes Soldats, qui ſe trouverent au nombre de deux cens ſoixante-ſix Eſpagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : aprés quoi Cortez envoya pour la ſeconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix : & comme ce Religieux lui eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de ſa negociation, le General deſirant mettre toute la juſtice de ſon côté, ou peut-être gagner du tems, afin que les deux

mille

mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla puſſent ſe joindre à ſes troupes, reſolut d'envoyer le Capitaine Jean Velaſquez de Leon ; dans la creance que la mediation de cet Officier ſeroit mieux reçûë à cauſe de ſa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velaſquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves trés-ſolides de ſa fidelité, par des proteſtations que Velaſquez lui avoit faites, de mourir à ſon côté, en lui mettant entre les mains une lettre que Narvaez lui avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promeſſes, de prendre ſon parti : & le General répondit noblement à cette généroſité, en confiant à la franchiſe & à la probité de ce Capitaine une negociation ſi delicate.

Lors qu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit ſe ranger ſous les étandars de ſon parent : & Narvaez alla au devant de lui avec beaucoup de joie : mais quand Velaſquez lui eut expoſé ſa Commiſſion, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à ſoutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & ſe ſepara de lui incivilement, quoi qu'il lui reſtât encore quelque eſperance de reduire ce Capitaine ; puis qu'avant que de renoüer la converſation, il commanda que l'on fît une revûë générale de toute ſon Armée en preſence de Velaſquez, à deſſein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine oſtentation de ſes forces. Quelques perſonnes conſeillerent à Narvaez de le faire arrêter ; mais il n'oſa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans ſon Armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ſes interêts, afin qu'ils lui aidaſſent à le perſuader. La converſation commença par des complimens & des honnêtetez : & peu de tems aprés on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui ſembloient encore échaper dans la chaleur du repas. Velaſquez ne voulant pas rui-

ruïner ſa negociation, diſſimula d'abord : mais quand il vid que la raillerie devenoit offenſante, & tournoit en invectives, ſa patience échapa tout d'un coup ; & élevant ſa voix il dit: *Qu'on tînt d'autres diſcours, puiſqu'ils ne devoient pas, devant un homme de ſa qualité ; parler mal de ſon General qui étoit abſent ; & que le premier d'entre-eux qui ne tiendroit pas Cortez, & tous ceux qui le ſuivoient, pour bons & fideles Sujets du Roi, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le deſabuſeroit de cette opinion.* Tous ces braves ſe tûrent ; & Narvaez même parut embarraſſé, ſur la maniere dont il devoit répondre, Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, couſin de Diego Velaſquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : *Que celuy qui ſoûtenoit avec tant d'ardeur la cauſe d'un traître, ne tenoit rien du ſang des Velaſquez, ou ne meritoit pas d'en être ſorti.* A quoy Jean Velaſquez répartit par un démenti ; & tira l'épée, avec une reſolution ſi déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir : & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que ſon ſejour pourroit produire ; ce qu'il fit ſur le champ, emmenant avec ſoi le Pere Olmedo. Il dît en partant, quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une promte vengeance, ou au moins, d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal ſatisfaits, de ce qu'on laiſſoit partir ce Capitaine, ſans l'accommoder avec ſon parent ; afin d'écouter ſes propoſitions, & d'y répondre, bien ou mal, ſuivant ce qui conviendroit. Ils diſoient: *Qu'un homme du merite & de la qualité de Velaſquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il faloit ſuppoſer qu'une perſonne de bon eſprit, & d'une probité connuë, ne viendroit pas leur porter des propoſitions extravagantes ou déraiſonnables. Que les formalitez de la guerre n'al-*

n'alloient pas juſqu'à ôter la liberté de ſe faire écouter ; & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voie de ſe rendre redoutable à ſon ennemi, que de luy faire connoître qu'on craignoit ſes raiſons. Ces diſcours paſſerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient ſi librement ſur le peu de ſoin que l'on prenoit de juſtifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint, pour appaiſer ces bruits, de choiſir un Officier, qui allât en ſon nom, & en celuy de tous les Eſpagnols de ſon parti, faire quelques excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé ; & ſçavoir de Cortez même, ce que Velaſquez devoit propoſer. Ils donnerent cette commiſſion au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi ; parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez ; & qu'étant creature de Diego Velaſquez, il ne manqueroit pas de confiance auprés de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant, Cortez aïant entendu le Pere Olmedo & Jean Velaſquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix ; & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher ſon armée, à deſſein de s'approcher de plus prés, & de s'emparer de quelque poſte avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir ſuivant les occaſions qui ſe preſenteroient.

L'armée étoit en marche ; lorſque les Coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir, avec quelque eſperance d'un accord dont il ſe flatoit. Ils ſe ſalüerent & s'embraſſerent pluſieurs fois, en renouvellant les proteſtations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secretaire ; & Cortez, ayant que d'entrer en matiere ſur ſa

negociation, luy fit quelques preſens, & luy en promit encore davantage. Il le retint juſques au jour ſuivant, aprés qu'il l'eut invité à manger; & durant tout ce tems, ils eurent diverſes conferences tête à tête, avec beaucoup de franchiſe. Ils traitoient des moïens de reünir les deux partis; chacun d'eux paroiſſant ſouhaiter avec paſſion, de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obſtacle qui traverſoit l'accommodement. Cortez en vint juſques à offrir de luy ceder la conquête de Mexique, & de marcher avec ſes gens à d'autres entrepriſes: & Duero, qui le voïoit agir ſi noblement avec un ennemi declaré, luy propoſa une entrevûë avec Narvaez, croïant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez ſeroient plus aiſément levées dans une conference, où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs diſent que Duero avoit ordre de propoſer cette conference; & d'autres, que ce fut une penſée de Cortez. Quoyqu'il en ſoit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë auſſi tôt que le Secretaire fut retourné à Zempoala, & qu'on endreſſa par ſes ſoins une capitulation autentique, deſignant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference; chacun des deux Commandans aïant donné ſa parole par écrit, de ſe rendre, accompagné ſeulement de dix Officiers, afin qu'ils fuſſent témoins de ce qui ſeroit dit & arrêté.

Mais au même-tems que Cortez ſe diſpoſoit à éxecuter de ſa part la capitulation, André de Duero l'avertit en ſecret, qu'on luy preparoit une embuſcade, à deſſein de le prendre, ou de le tuer. Cet avis, qui venoit de ſi bon lieu, fut encore confirmé par d'autres perſonnes qui conſervoient quelque coreſpondance avec luy, ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez, que la trahi-

son étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez luy écrivit une lettre, par laquelle il luy déclaroit la rupture du traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de son ennemi; & il eut de la peine à se disculper devant ses Soldats, de cette faute de précaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, aprés avoir eu tant de marques de sa mauvaise volonté. On ne peut neanmoins accuser d'imprudence la fincerité de Cortez en cette occasion; puisque le manquement de parole & de foi dans les traitez, est une infamie dont on a peine à soupçonner un ennemi genereux: d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les stratagêmes; & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne sont point comptées entre les surprises que la guerre autorise.

CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée; le mauvais tems l'oblige à se retirer: & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.

COrtez demeura plus animé qu'irrité, de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, luy parut indigne de son ressentiment; jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa reputation, n'étoit

toit pas trop aſſûré de ſes troupes, ni de ſa perſonne même. Il hâta la marche de ſon armée, n'étant pas neanmoins encore bien déterminé ſur ce qu'il devoit entreprendre; mais aïant le cœur plein d'une certaine confiance qui ſoûtient la reſolution d'un General, & qui ſemble prevenir les heureux ſuccez par l'eſperance, il ſe campa à une lieuë de Zempoala, dans un poſte fortifié en tête du ruiſſeau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & aïant à dos la Ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu, aſſez de maiſons pour ſe mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de ſe délaſſer des fatigues d'une marche précipitée; & le General fit avancer des ſentinelles bien au delà du ruiſſeau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats; ſe reſervant à deliberer avec les Capitaines, de ce qu'il faloit faire, ſuivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croïoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occaſion. Ce fut cette ſuppoſition, & le peu d'experience de Narvaez, qui luy donnerent l'aſſûrance de s'approcher ſi prés de Zempoala, ſans craindre qu'on le taxât d'imprudence, ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement, & du lieu où ſon ennemi étoit poſté. Alors, avec une precipitation plus impetueuſe que diligente, & qui degeneroit en deſordre & en confuſion, il voulut ſe mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme ſi elle n'eût point été déja publique; & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velaſquez à quelque choſe de moins. Ce Commandant ordonnoit pluſieurs choſes en même-tems, avec un air chagrin: ſes ordres étoient mêlez de menaces; & il paroiſſoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de

ſon

ſon ennemi. Enfin ſon armée ſe mit en bataille, ſans qu'il en prît le ſoin ; mais ſes Capitaines ſe rangerent d'eux-mêmes, par hazard, & ſans prendre ſes ordres. Aprés avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta, à deſſein d'attendre Cortez à la campagne ; ſe perſuadant folement que ce General auroit aſſez peu de lumiere pour l'attaquer en un poſte où ſon ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre des Soldats qu'il conduiſoit. Il demeura tout un jour en ce lieu, & en cette vaine creance ; perdant du tems, & flatant ſon imagination de diverſes penſées, dont il tiroit de la joie & de la confiance. Il partageoit déja tout le butin à ſes Soldats, & tous les treſors de Mexique à ſes Capitaines : & ſans ſonger à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil ſe coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit, peu de tems aprés, une ſi grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la ſortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience : & le Commandant, qui n'étoit pas moins ſenſible à l'incommodité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir ; outre qu'ils n'étoient pas accoûtumez à reſiſter aux injures du tems ; & que pluſieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de ſi fâcheuſes ſuites.

On avoit appris que Cortez ſe tenoit ferme en ſon poſte de l'autre côté du ruiſſeau : ainſi les Soldats & les Officiers crurent, avec quelque ſorte d'apparence, qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit ; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raiſons que le deſir inſpire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en deſordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuïent. Neanmoins Narvaez ne

voulut pas ſeparer ſes troupes ; parce qu'il pretendoit retourner en campagne le lendemain, plûtôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoyqu'il affectât de prendre le pretexte du ſoin qu'un General doit avoir, lorſque l'ennemi eſt proche. Il logea donc toute ſon armée dans le principal Temple de la Ville, qui conſiſtoit en trois donjons ou Chapelles, peu éloignées l'une de l'autre, en une ſituation avantageuſe & d'une grande étenduë, où l'on montoit par un eſcalier fort gliſſant & difficile, qui donnoit encore plus de ſûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'eſcalier, qui ſervoit de paillier, ou de veſtibule. Le Commandant choiſit pour ſon logis le donjon du milieu, où il ſe retira avec quelques Capitaines, & environ cent Soldats ; & il partagea le reſte de ſon armée dans les deux autres. Il envoïa quelques Cavaliers batre la campagne, & détacha deux ſentinelles ſur les avenuës. Aprés ces diligences, qui à ſon avis ne laiſſoient rien à ſouhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reſte de la nuit ; ſi éloigné de toute ſorte de danger, au moins en ſon imagination ; qu'il s'abandonna au ſommeil, ſans aucune reſiſtance de la part des ſoucis.

André de Duero dépêcha auſſi-tôt à Cortez un homme de confiance, qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place ; afin de luy faire ſçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit diſpoſé le logement de ſes troupes. Le deſſein du Secretaire étoit d'avertir ſon ami qu'il pouvoit paſſer cette nuit tranquillement, plûtôt que de le provoquer à quelque entrepriſe ; mais ce General ne fut pas long tems à ſe déterminer ſur cet avis, & à ſaiſir l'occaſion favorable qui ſembloit l'inviter. Il avoit medité ſur tous les divers incidens que cette guerre pouvoit produire : & comme il eſt bon quelque-fois de

fer-

fermer les yeux sur les difficultez, que l'éloignement fait paroître plus considerables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'éxecution, Cortez assembla d'abord ses Soldats; & il les mit en ordre de bataille, quoique l'orage ne fût pas encore cessé: mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obeirent aussi tôt, sans se plaindre, ni demander la raison de ce mouvement imprevû; tant ils se reposoient sur la conduite de leur General. Ils passerent le ruisseau, dans l'eau jusqu'à la ceinture: & aprés avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours; où il leur communiqua sa resolution, sans la mettre en doute, & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit luy donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis, que la rigueur du tems avoit obligez à fuir en leur quartier; & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce Temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens, & de leurs Officiers; & la facilité qu'on auroit à les attaquer, avant qu'ils se fussent reünis pour former un bataillon: & voïant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il poursuivit avec une nouvelle ardeur. *Cette nuit*, dit il, *mes amis, le Ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable, que nos desirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance, que j'ai en vôtre valeur; & je vais déclarer jusques à quel point elle éleve mes pensées & mes desseins. Il n'y a qu'un moment que nous attendions nos ennemis, & que nous esperions les vaincre, à la faveur de ce ruisseau qui nous couvroit; & maintenant nous les tenons endormis & separez, sur la foi du mépris qu'ils font de nous, & qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience qui leur a fait abandonner la campagne pour évit er la rigueur de l'orage, qui est un mal necessaire, & d'ailleurs fort peu considerable, doit nous apprendre de quel-*

le maniere le repos eſt goûté par des gens qui le cherchent avec tant de molleſſe, & qui le prennent ſans aucun ſoupçon. Narvaéz ignore l'exactitude que la guerre demande: ſes Soldats tout neufs n'ont jamais vû que cette occaſion, où la nuit ne leur ſera pas favorable pour ſe rallier ſans deſordre, durant l'obſcurité. Pluſieurs encore ſont mal ſatisfaits de leur Commandant: quelques-uns ſont affectionnez à nôtre parti; & il s'en trouve un aſſez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entrepriſe contre nous de gayeté de cœur, & ſans raiſon: & vous ſçavez que les bras deviennent peſans & engourdis, lorſqu'ils agiſſent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns & les autres comme des ennemis, juſques à ce qu'ils ſe déclarent; puiſque c'eſt la victoire qui doit decider qui, d'eux, ou de nous, doit porter le nom de traîtres. Il eſt vrai que la raiſon eſt pour nous; mais à la guerre, la raiſon eſt toûjours contre les negligens, & ſe range ordinairement du côté du vainqueur. Nos ennemis viennent uſurper tout ce que vous avez acquis; & ils n'aſpirent à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de vôtre liberté, de vos biens, & de vos eſperances. Ils s'attribuëront vos victoires, les Pays que vous avez conquis aux dépens de vôtre ſang, & toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, eſt qu'en s'efforçant de mettre le pied ſur nos têtes, ils cherchent encore à ruïner le ſervice du Roi, & les progrez de nôtre Religion, qui ſe perdront avec nous: & quoique ce crime ſoit ſur leur compte, on doutera quels ſeront les coupables. Le ſeul moyen de prevenir ces maux, eſt de combattre en ce moment avec la valeur que vous avez toûjours témoignée: c'eſt ce que vous ſçaurez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis; la victoire s'eſt toûjours declarée pour nous. Animez vôtre cœur par la vûë du ſervice que vous devez à Dieu & au Roi. Ayez l'honneur devant les yeux; & ſongez que vous combatez pour une juſte cauſe. Je vous accompagnerai dans les plus grands dangers; & je cherche moins à vous animer par mes diſcours, qu'à vous perſuader par mon exemple.

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses Soldats, qu'ils le pressèrent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa resolution; & quelques-uns lui protesterent que s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne lui obeïroient pas. Ces paroles de gens déterminez ne déplûrent pas au General; parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma, sans perdre de tems, trois petits bataillons, qui devoient marcher à l'assaut les uns aprés les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & nôtre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la conduite du second, aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille, & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprés de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophle & Martin de Gamboa, Diego Pizarre, & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval avec sa troupe feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie: aprés quoi il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez lui recommanda sur tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit, attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit: & Cortez devoit le suivre, afin d'animer les Soldats, & de porter du secours où il seroit necessaire; faisant alors retentir les tambours, & les autres bruits de guerre, afin que la surprise mît en desordre & en confusion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exortation Chrêtienne, fondée ſur ce principe, qu'ils alloient combatre pour la cauſe de Dieu ; & qu'ainſi ils devoient ſe mettre en la diſpoſition de meriter ſes graces & ſon aſſiſtance. On trouvoit ſur ce chemin une Croix, que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique ; & lorſqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers ſe furent proſternez à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition, qu'ils repeterent fort devotement : & aprés avoir ordonné de reciter la Confeſſion generale, il leur donna la Benediction & l'Abſolution ; laiſſant leurs cœurs animez d'un eſprit plus ſaint, & auſſi genereux que le premier, puiſque le repos de la conſcience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Aprés cette pieuſe précaution, Cortez rangea ſes trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebuſiers les poſtes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans ; & recommandant le ſilence à tout le monde, il donna pour mot *le Saint Eſprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Aprés quoy il fit marcher au même ordre qu'on devoit combatre, & au petit pas ; afin que les Soldats allaſſent au combat ſans être fatiguez de la marche, & auſſi pour laiſſer aux ennemis le tems de s'abandonner au ſommeil : pretendant s'aider de leur negligence & de leur tranquillité, pour les batre avec moins de riſque ; ſans faire aucun ſcrupule d'emploïer en cette occaſion, & contre ſa maniere d'agir ouverte & genereuſe, cette eſpece de ſurpriſe que les Anciens ont appellé malice des grands Capitaines ; puiſque ces ſtratagêmes où la bonne foi n'eſt point bleſſée ſont permis à la guerre, où on diſpute encore de la préference entre l'adreſſe de l'eſprit, & la force du courage.

CHA-

CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la resistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, reduisant son Armée à servir sous son Commandement.

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demi lieuë, lors que les Coureurs revinrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; & rapporterent que l'autre sentinelle moins avancée leur avoit échapé entre les buissons dont ce Païs étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis; & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce Soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le peril: sur quoi on conclut tout d'une voix, de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au moins en même tems que lui; supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toûjours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter: & faisant doubler le pas, ils laisserent auprés d'un ruisseau écarté du chemin les chevaux, le bagage, & tout ce qui embarrassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit rendu fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme, en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à

Narvaez, qui aprés quelques queſtions, mépriſa l'avis, & celui qui le donnoit: tenant pour impoſſible que Cortez vint avec ſi peu de monde l'attaquer en ſon logement; ni que ces gens puſſent marcher durant une nuit ſi obſcure, & un tems ſi rude.

Il étoit prés de minuit lors que Cortez entra dans Zempoala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyez battre l'eſtrade, qui vrai-ſemblablement s'étoient égarez durant l'obſcurité, ou peut-être mis à couvert à cauſe de la pluye. Ainſi Cortez put pénétrer dans la Ville juſques à la vûë du Temple ſans rencontrer un corps de garde, ni même une ſentinelle qui l'arrêtât. La diſpute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui aſſuroit avoir reconnu non-ſeulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on ſe forgeoit encore des pretextes de confiance, & on perdoit à raiſonner ſur les appérances de ce rapport, le tems qu'on auroit dû employer à en prevenir les ſuites: quand même il auroit été faux, les Soldats inquiets & éveillez ſe croiſoient au haut des degrez du Temple; les uns peu reſolus, les autres attendant les ordres du Commandant; mais tous les armes à la main, & preſque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert, & comme il ſe trouvoit dans le ſecond cas qu'on avoit prévû, il ſe reſolut de les attaquer avant qu'ils ſe fuſſent mis en ordre pour le ſoûtenir. Il donna donc le ſignal du combat; & Sandoval avec ſa troupe commença à monter les degrez; quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la ſeconde fois, de courir aux armes, ſans qu'on en pût douter. Le bruit des tambours ſucceda à celui de l'artillerie,

&

& les Soldats de Narvaez qui étoient le plus prés des degrez accoururent pour les défendre Le combat se reduisit bien-tôt aux coups de picque & d'épée ; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soûtenir contre une troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste desavantageux Olid vint à propos le secourir : Cortez ayant laissé son corps de reserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant : en sorte que les ennemis ne pouvant resister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment aprés ils se retirerent en desordre, abandonnant le Vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuïrent à leurs logemens, les autres allerent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, aprés avoir employé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient & même pour les mettre en ordre. Aprés quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez; Farfan qui accompagnoit Sandoval : ce Soldat lui donna dans le visage un si grand coup de picque, qu'il lui creva un œil & le jetta par terre sans sentiment, aprés avoir dit seulement, *je suis mort*. Le bruit en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effrayerent, & leur desordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cesserent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir s'embarasserent les uns les autres, & augmenterent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligez à reculer; & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils décendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent

nerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant ; ce qui fut executé en le faisant passer au milieu du dernier bataillon : & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non-seulement avec la douleur de sa blessure ; mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de resistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons si épouventez qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embaraſſant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roi, & les plus sages au nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joie anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenêtres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs yeux être les mêches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous appellons luisans ; mais beaucoup plus grands & plus brillants en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les acclamations

tions de la Victoire, dont la confiance prise mal-à-propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le desordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication d'interêts à ceux qui s'enrolleroient sous les Etendarts : liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues sauves. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parce qu'il importoit extrémement que cette declaration de la volonté du General fût connuë avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrit aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inspirât la resolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçûës mal-à-propos : puis que la crainte se tourne quelquefois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes vinrent en troupe se rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joie. Cependant il fit desarmer ceux mêmes qui étoient de son intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnassent exemples aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems, qu'il falut les separer, & s'en assurer par une garde suffisante jusques à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire penser la blessure de Narvaez ; & Cortez qui se trouvoit par tout avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulierement à un pri-

priſonnier de cette importance, alla ſe voir, quoi qu'il ne voulût pas ſe faire connoître crainte de redoubler ſon affliction. Neanmoins le reſpect des Soldats découvrit le General; & Narvaez ſe tournant vers lui, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoiſſoit pas encore l'étenduë de ſa diſgrace: *Vous devez, Seigneur, Capitaine, eſtimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre priſonnier*, à quoi Cortez lui répondit: *Mon ami, il faut loüer Dieu de tout; mais je puis vous jurer ſans vanité, que je compte cette victoire, & vôtre priſe entre les moindres Exploits qui ſe ſoient faits en ce pays ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons ſe défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salva Tierra & Diego Velaſquez le jeune s'étoient retranchez, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs perſuaſions, les Soldats qui ſe trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit ſommer de ſe rendre, autrement qu'ils ſeroient traitez à toute rigueur; & voyant qu'ils étoient reſolus à ſe défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battit ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins il avertit un peu aprés les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à deſſein d'épouventer plûtôt que de faire du mal. Cet ordre fut executé; & il n'en fallut pas davantage pour obliger pluſieurs de ces Soldats à venir demander quartier: laiſſant libre l'entrée que Jean Velaſquez de Leon acheva de debaraſſer avec une eſcoüade de ſes Soldats, qui ſe ſaiſirent de Salvatierra, & du jeune Velaſquez, ennemis declarez, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'euſſent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette priſe la victoire ſe déclara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-

uns

uns de bleſſez, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez, avec un Enſeigne & un Capitaine: le nombre des bleſſez étant encore plus grand. Le General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une eſcorte ſuffiſante pour les garder, & le jeune Velaſquez demeura priſonnier de ſon parent, qui ayant un juſte ſujet d'être offenſé contre lui ſur l'avanture de Zempoala, ne laiſſa pas de le faire penſer, & de le regaler même avec un ſoin particulier. La liaiſon d'un même ſang eut bien quelque part à cette generoſité de Jean Velaſquez; mais elle étoit principalement dûë à ſon inclination noble, & bien-faiſante. Tout cela fut executé avant le jour; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un inſtant qui ne marquât la juſteſſe des meſures que Cortez avoit priſes, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour on vid arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandez; & encore qu'ils fuſſent venus aprés la victoire, il les remercia fort de leur aſſiſtance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez viſſent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le beſoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confuſion, l'état auquel ils ſe trouvoient alors, & le jour les ſurprit dans ces triſtes reflexions. Ils virent arriver le ſecours, & reconnurent la foibleſſe de ceux qui les avoient vaincus; ce qui leur faiſoit maudire la confiance de Narvaez, & accuſer leur negligence: & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroient la vigilance & la hardieſſe avec une égale admiration. La valeur à cet avantage, particulierement à la guerre, que ceux-mêmes qui lui portent envie ne peuvent la haïr: les malheureux reſſentent leur diſgrace; mais les exploits du vainqueur ne

per-

perdent rien de leur lustre auprés des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre : chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les Etandarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obeïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se declarer par des acclamations, qui émûrent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras : sur quoi chacun s'empressa de donner son nom, & ils débatoient de la préference sur le rolle. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'entre tous ces Espagnols il ne s'en trouva pas un seul qui voulut retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à soi ; sur quoi il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tournez en sa faveur, puis qu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet ; neanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succez. Les plus considerables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques soutenoient puissamment ses intetêts Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la con-

confiance de leur nouveau General par des nouvelles acclamations ; & il se fit ainsi en peu de tems une armée qui passoit déja le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte d'onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la derniere ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'experience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si perilleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit: puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le succez est, pour ainsi dire, le payement des desseins ; & qu'on attribuë souvent le titre de prudens aux conseils les plus hazardeux.

CHAPITRE XI.

Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combatre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit, où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'or-

l'ordre qu'il faloit observer en une Place d'armes, aïant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là, toutes les regles de la guerre: & lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligences, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril, & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux batteurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en resolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine; & Cortez, avant que de prendre une plus forte resolution, envoïa le Mestre de Camp Christophe d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essaïer de les reduire par les voies de la douceur: ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant *qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons*, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussi-tôt on songea à penser les blessez, & à loger l'armée: ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque interêt, puisqu'ils se tiroient des fatigues, & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de tems à s'assûrer de la flotte; ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir

à

à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez ; & il en envoïa des siens, autant qu'il étoit necessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero ; & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Aprés ces soins, Cortez prit celuy de renvoïer les Chinanteques en leur Province : & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils luy avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir : & durant ce sejour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins ; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvellerent les protestations de leur obeïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assûrance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joie, que ces heureux succez faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire ; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoir que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontez sont absoluës & souveraines ; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soûtenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le Gene-

neral pouvoit alors trouver dans ces maximes de juſtes ſujets de crainte, ſans approuver par ſes ſoupçons cette politique, infidele & lâche; puis qu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les diſpenſe en même tems des devoirs les plus eſſentiels de l'honneur & de la Nobleſſe.

Ainſi, ayant pris la reſolution de retourner à Mexique; & n'oſant pas mener avec ſoi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les eſprits inquiets de ſes courtiſans, le General voulut ſeparer ſon armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choiſit donc Jean Velaſquez de Leon pour aller avec deux cens hommes ſoûmettre la Province de Panuce, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, ſe reſervant environ ſix cens Eſpagnols, nombre qui lui parut ſuffiſant à faire ſon entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une ſuite de vainqueur.

Mais au même tems que Cortez preparoit toutes choſes pour l'execution de ce deſſein, il ſurvint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres meſures. Il reçût une lettre de la part de Alvarado, qui lui donnoit avis: *Que les Mexicains avoient pris les armes; & que malgré Motezuma qui demeuroit toûjours dans ſon logement, ils avoient déja livré pluſieurs aſſauts aux Eſpagnols, avec des forces ſi redoutables par leur nombre, que lui-même & tous ſes Soldats étoient perdus ſans reſſource, s'ils n'étoient bientôt aſſiſtez de quelques ſecours.* Un Soldat Eſpagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambaſſadeur de Motezuma, dont la commiſſion étoit de repreſenter: *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement; de remontrer la dangereuſe atteinte que les mutins donnoient à ſon autorité: de l'aſſurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les*

Eſ-

Espagnols: & enfin de le presser, de se rendre à Mexique, afin d'aporter du remede à ses maux. Surquoi, soit que Motezuma voulût parler du soulevement de ses Sujets, soit qu'il désignât le péril où les Espagnols se trouvoient engagez, l'un & l'un marquent sa confiance & sa sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la resolution qu'il falloit prendre en cette conjoncture; puisque tous les Officiers & les Soldats, s'empresserent à témoigner, qu'on devoit regarder le voïage de Mexique, comme un engagement d'une necessité indispensable: Quelques-uns même alloient jusques à considerer comme un heureux & favorable présage, cet accident qui leur servoit de pretexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit etre le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur l'asûroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliez. Il fit une revûë generale de son armée; & laissant dans la place, la garnison qui luy parut necessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes; & cent Cavaliers. Il leur donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes: marquant le rendez-vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoi qu'il eut envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, neanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchoient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la

faim,

faim, & même par une soif insupportable. Cependant les gens de Narvaez supporterent ces incommoditez sans se décourager, ni se plaindre; quoi que ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli: sans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la reputation & l'estime ont des influences secrettes; mais trés-puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son Armée, afin d'encourager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulevement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas separer.* Le General reglant le tems sur la necessité faisoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos que son activité lui faisoit trouver dans le travail même. Il fit quelque sejour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées; & enfin il arriva le dix-sept de Juin à Tlascala, avec toute son armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuse, & celebrée par de grandes rejoüissances. Magiscatzin reçut le General en son logis, & tous les Espagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de respect. Les Tlascalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, sous le pretexte de l'amour qu'ils avoient pour les Espagnols. Ils exageroient la conspiration, & le peril où Alvarado se trouvoit par des circonstances, où il pa-

paroiſſoit plus d'affectation que de certitude. Ils peſoient l'inſolence & la perfidie du Peuple de Mexique : animant les eſprits des Eſpagnols à la vengeance ; & mêlant avec peu d'adreſſe leurs avis avec leur paſſion. Ainſi les crimes encheris par un zele ſuſpect, peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi ; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne ſont de veritables accuſations.

Le Senat reſolut de faire un grand effort, & d'aſſembler toutes les milices, afin d'aſſiſter Cortez en cette occaſion par une raiſon d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cauſe de leur ami, & ſe ſervir de ſes forces, pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aiſément leur intention ; & aprés leur avoir marqué ſa reconnoiſſance & ſa joye, il rabattit la fierté qui les pouſſoit à faire ce grand apareil, en opoſant aux inſtances du Senat quelques raiſons aparentes, qui en effet n'étoient que des pretextes contre d'autres pretextes. Neanmoins il reçut deux mille hommes choiſis, avec leurs Capitaines, ou Commandans qui ſuivirent ſon armée, & qui rendirent de grands ſervices dans les occaſions. Il mena cette troupe pour rendre ſon entrepriſe plus ſure, & auſſi afin de ſe conſerver la confiance des Tlaſcalteques qui avoient déja acquis aſſez de reputation contre les Mexicains : & il n'en voulut pas un plus grand nombre crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pouſſer les revoltez dans le dernier deſeſpoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voyes de la douceur, ſans conſulter alors ſa colére ſur le châtiment des coupables ; voulant eſſayer d'abord de rétablir la tranquillité, puis

qu'il eſt bien difficile d'appaiſer une ſedition, en alarmant les eſprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de ſaint Jean, ſans avoir trouvé en chemin d'autres embarras, que la diverſité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée paſſa le Lac ſans oppoſition, quoyqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les ſoupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Eſpagnols, étoient briſez, & demi brûlez: on voïoit une grande ſolitude ſur les remparts, & ſur le haut de la porte: les ponts qui ſervoient à la communication étoient rompus ſur les canaux; & un triſte & morne ſilence regnoit par tout ce quartier. Tous ces ſignes obligeoient le General à regler les démarches de ſon armée, en ſorte que l'Infanterie occupoit ſucceſſivement les poſtes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent juſqu'à ce que les Eſpagnols qui étoient auprés de Motezuma, aïant découvert le ſecours qui leur arrivoit, pouſſerent de grands cris, qui raſſurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado ſuivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de ſon logement, où ils celebrerent avec une égale joie, le bonheur dont ils ſe reſſentoient tous. Ils ſe felicitoient ſur leurs victoires, au lieu de ſe ſalüer. Ils parloient tous enſemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs ſentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embraſſemens & certains diſcours confus, ſont, pour ainſi dire, l'éloquence de la joie, où le ſeul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques uns de ſes Officiers, vint juſqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une ſatisfaction qui parut outrée, & emporta la Majeſté. Il eſt conſtant, & perſonne ne le nie, que ce Prince ſouhaitoit l'ar-

l'arrivée de Cortez ; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soûmission; & aussi parce qu'il se voïoit privé de cette espece de liberté que Cortez luy permettoit, en le laissant aller où il luy plaisoit: Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General; les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma luy faisoit: qu'il luy fit mauvais visage; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vîd: qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en presence des Officiers de ce Prince; & enfin, cet Auteur ajoûte de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fierement, parce qu'il se trouvoit soûtenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime: & Herrera décrie encore davantage le procedé de Cortez en son Histoire, puisqu'il emploie l'aveu même de ce General, à prouver son incivilité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien: mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne; parce qu'il se voioit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succez rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement: & Cortez même n'en dit rien, en la seconde Relation de son expedition; quoyqu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'ex-

l'excuſer, ſoit pour en faire approuver les raiſons. La ſincerité des Auteurs eſt la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une mal-honnêteté ſi peu vrai ſemblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même aſſûrent, que Motezuma reſiſta à l'inſolence de ſes Sujets, & qu'il les retint toûjours, autant qu'il put: Qu'ils attaquerent malgré luy, le quartier des Eſpagnols; & que ſans le reſpect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient maſſacré Alvarado & ſes Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez: & la parole que l'Empereur luy tint ſi religieuſement, ne luy laiſſoit pas lieu d'en douter; puiſque la raiſon ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit miſes en mouvement, ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainſi il ſemble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriſer un homme dont il pouvoit avoir beſoin en pluſieurs rencontres: & l'incivilité qu'on attribuë à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à ſon genie. On peut donc croire, ou au moins ſoupçonner, que Herrera avoit donné, ſur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant ſur le Manuſcrit de Bernard Diaz, interprete trop paſſionné des actions de Cortez; & il ſe peut faire qu'il a adopté ce ſentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition ſur la maxime de Tacite: dangereuſe ambition des Hiſtoriens, qui eſtropient la verité, pour l'appliquer ſelon leur ſens, aux remarques qui leur plaiſent; ignorant que c'eſt un ſecret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilitez de propos déliberé, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats precedens : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées ; neanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein premedité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps-de-gardes & les sentinelles, suivant toutes les

précautions requiſes, en un tems où la guerre avoit ceſſé ſans qu'il en parût de ſujet: aprés quoy le General ſe retira à part avec Alvarado, afin de s'inſtruire de l'origine de ce ſoûlevement, & de connoître la ſource du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre ſur ce ſujet les mêmes contradictions qui ont ſi ſouvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs diſent que la conſpiration du Peuple de Mexique ſe forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres ſoûtiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le deſir qu'il avoit de recouvrer la liberté: ſur quoy il n'eſt pas neceſſaire de nous arrêter, puiſqu'on a vû le peu de fondement de ces ſecrettes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de ſon Peuple. D'autres en ont cherché la ſource dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppreſſion où il étoit; & ce ſentiment s'accorde plus avec la raiſon, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, aſſez probablement; puiſqu'ils ſe trouverent mêlez fort avant dans la ſedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inſpirant aux autres cette même fureur qui les diſpoſoit à recevoir les réponſes de ces deteſtables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit; & quoyqu'ils ne fuſſent pas les premiers auteurs du ſoûlevement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les eſprits, & entretenant la ſedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-ſemblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautez atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Eſpagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt qu'ils appuïent la ma-

li-

dignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemi de las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le void encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, preparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voïant la quantité des joïaux dont ils étoient parez, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépoüiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroit pas seulement extravagante, mais encore impossible: sur quoy il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soûlagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautez dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de le trouver si bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de tems aprés le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclaîrer ce qui se passoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet

& miſterieux : qu'on faiſoit des aſſemblées en des maiſons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet & découvroient l'intention. Il anima ſes confidens, & reçut enfin par leur moïen, des lumieres tres-ſûres d'une conſpiration formée contre les Eſpagnols, aïant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en deteſtant la trahiſon, ſans oublier leurs interêts. On approchoit du jour deſtiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebroient par ces danſes publiques, qui confondoient les Nobles indiferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choiſi ce jour-là pour l'éxecution de leur deſſein, ſuppoſant qu'il leur ſeroit fort aiſé de s'aſſembler ainſi à découvert, ſans que cette nouveauté pût donner aucun ſoupçon. Leur deſſein étoit de commencer le bal, afin de ſoûlever le Peuple, en publiant qu'il s'agiſſoit de la liberté de leur Prince, & de la défenſe de leurs Dieux ; remettant à ce moment la déclaration de l'entrepriſe, pour ne hazarder point un ſecret de cette importance, en le confiant mal à propos à la diſcretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement ſoûtenuë de quelque ſorte d'eſprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre viſite à Alvarado, au matin du jour qui precedoit cette Fête ſolemnelle, & ils luy demanderent permiſſion de la celebrer ; tâchant de luy fermer les yeux par cette ſoûmiſſion affectée. Alvarado, dont les ſoupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permiſſion, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de ſang humain dans leurs ſacrifices: cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient

en

en secret cacher leur armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voiant tous ses doutes levez, il prit une resolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pû considerer comme un bon remede à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soûlever le Peuple: ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous pretexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joie qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le tems de fuir, ou de se jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier, & de les separer, ce qu'il obtint sans difficulté; mais non pas sans quelque desordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les blessez & sur les morts pour arracher les joiaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toûjours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut éxecuté avec plus d'ardeur que de prudence; les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prit le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre luy: montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toûjours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse.

Mais Alvrado satisfait de la justice de l'action, & du bonheur de l'execution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajouter les ornemens de la raison ; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voioit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joiaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroiable de seditieux, qui se trouverent soulevez sans que les premiers conjurez y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa témerité, & sur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna son deplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquietudes ; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusques à ce qu'il le vid combattre à son côté dans les occasions qui suivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prévaloir de son autorité ; mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec une si foible garde ; ce qui étoit presque la même chose que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de se défier. Enfin, il blâma le peu de consideration qu'il avoit eu, de ne pas justifier sur l'heure une conduite si violente à l'exterieur auprés du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ses motifs, & en ses circonstances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée ; puisque Cortez n'en feroit pas de-

demeuré aux simples paroles, pour châtier un crime aussi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occasion d'en punir l'auteur; au moins par la prison, afin de faciliter un accommodement par cette espece de satisfaction. Aussi trouvons-nous qu'Alvarado même en fit la proposition au General, comme d'un moyen propre à ramener les esprits de ce peuple: mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les justes raisons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour desabuser le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce soir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint; & le General voyant que le silence des ennemis duroit encore, & qu'il paroissoit infidele, à cause qu'on ne remarquoit pas un seul homme dans les ruës, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & pénétrer le fonds de ce mistere. Ce Capitaine suivi de quatre cens soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bien tôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue; lors qu'il se vid en tête une effroyable multitude de gens bien armez; & un moment aprés une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint lui donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenuë; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troisiéme armée de menu Peuple parût aux fenêtres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats

jusques à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promtement & sans desordre. Il forma son bataillon suivant le terrain, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il lui fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit: & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours; supposant qu'il avoit assez de forces pour executer l'ordre qu'on lui avoit donné. Neanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément; en sorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offensez. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoyé les terrasses: & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combatre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite: sur quoi il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la ruë qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine; & elle lui coûta du sang, lui-même ayant été blessé avec la plus grande partie de ses Compagnons. Il en mourut

huit sur la place; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlaſcalteques, puiſqu'on n'a parlé que d'un Eſpagnol, qui ſe ſignala fort en cette rencontre, & qui mourut en faiſant ſon devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il ſe nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit; & l'on ne ſçait point ſon vrai nom, qui meritoit d'être connu de la poſterité, qui doit neanmoins honorer ſous ce ſurnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce ſuccez, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propoſitions, qui en diminuant la reputation de ſes forces, augmenteroient l'inſolence des revoltez. Il reſolut de leur laiſſer ſouhaiter d'eux-mêmes la paix, avant que de la propoſer; & voulant leur inſpirer le deſir du repos par la rigueur du châtiment, il ſe preparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de ſon armée. Le General n'avoit alors perſonne dont il pût ſe ſervir pour inſinuer un accommodement: Motezuma ſe défioit de ſon autorité, & craignoit une deſobeïſſance de la part de ſes Sujets: & entre ces rebelles il n'y avoit ni commandement, ni obeïſſance. Tous commandoient, & perſonne ne vouloit obeïr: c'étoit un amas confus, ſans gouvernement & ſans diſtinction, compoſé de Nobleſſe & de Peuple. Cortez ſouhaitoit ardemment de prendre les voies de la douceur, & il ne deſeſperoit pas d'y parvenir; mais il croïoit devoir la faire attendre, avant que d'emploïer la perſuaſion: en quoy il ſe gouvernoit comme un Capitaine ſage & adroit; parce qu'il n'eſt ni ſûr, ni avantageux d'oppoſer la raiſon deſarmée, à l'impetuoſité d'un Peuple ſeditieux; puiſqu'elle ne fait, pour ainſi dire, que begaïer, lorſqu'elle n'eſt point ſoûtenuë par les armes; & que le Peuple eſt un monſtre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une infinité de têtes.

CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux; & quoi qu'il les eût battus en ces deux rencontres, il void peu d'esperance de les reduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe: ils traitoient sa retraite de fuïte; & ils pousserent leur victoire pretenduë avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'a ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant qu'il étoit necessaire pour s'éloigner du peril: neanmoins ils firent alte à la vûë des Espagnols; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entrepriſe.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier, & en peu de tems toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment aprés le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en même tems, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassez; ayant une extrême peine à songer en même tems à se défendre, & à repous-

pousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité des fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puis qu'il fut necessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez; mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé: & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusques à se pousser sous le canon, où avec une obitination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abattre les murs avec leurs hâches garnies de pierre à fuzil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous, enfin, se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excez de leur rage: & ces actions d'une témerité brutale, auroient pû passer pour des proüesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité

A la fin les ennemis repoussez par tout, se retirerent aux ruës de traverse, pour se mettre à couvert. Ils s'y maintinrent jusques à ce que la nuit les separa; parce qu'ils n'avoient pas accoûtumé de combattre durant l'absence du Soleil; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire esperer qu'ils renonçoient à leur entreprise: au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier; soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à

la

la faveur de l'obſcurité ; ſoit qu'ils ſe fuſſent ſervis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-ſemblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur, qu'on fut obligé pour la couper, d'en abattre une partie, & enſuite de travailler à mettre en defenſe les bréches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie ; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroiſſoit à peine lors que les ennemis revinrent, ſans oſer s'approcher des murs. Ils ſe contenterent de provoquer les Eſpagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne ſe défendoient qu'à l'abri de leurs murailles : & le General qui avoit déja reſolu de faire une ſortie, prit l'occaſion de ce défi pour animer ſes Soldats. Il les prepara par un petit diſcours à ſe venger de ces injures, & forma ſans perdre de tems trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il le jugea à propos, donnant à chacun plus d'Eſpagnols que de Tlaſcalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les ruës de traverſe : & le troiſiéme, où Cortez marchoit en perſonne, ſuivi des plus braves Soldats de ſon armée, fit ſon attaque par la ruë de Tacuba, où le gros des ennemis paroiſſoit. Le General diſpoſa ſes rangs ; & diſtribua les armes ſelon le beſoin qu'on avoit de combattre en tête & des deux côtez, ſur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en ſa retraite ; jugeant que ce qui avoit merité ſes loüanges, étoit digne de ſon imitation ; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée : ſçachant d'ailleurs les riſques où les Commandans s'expoſent, lors qu'ils dédaignent de ſuivre les traces qui leur ont été frayées par les ſubalternes ; puis qu'on n'eſt pas éloigné

de

de commettre des fautes, lors qu'on pretend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même tems; & les ennemis reçûrent cette premiere charge sans s'étonner, & sans perdre le terrein. Ils la soûtinrent, & attaquerent même, jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massuës, & de leurs épées de bois avec une furie desesperée. Ils se poussoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer; & il falut mettre le feu à quelques maisons, afin de faire cesser cette ennuyeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols; mais en lâchant le pied, ils rompoient les ponts qui étoient sur les canaux, & faisoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combatant toûjours, afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinez à donner par les ruës de traverse, chargerent cette multitude de Peuple qui les occupoit avec tant de vigueur, que le General se vid hors de danger d'être envelopé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête; jusques à ce qu'ayant rencontré une place assez étenduë, les trois bataillons se joignirent, & pousserent les Indiens, qui tournerent le dos confusément, & avec la même impetuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entiere destruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtez en desordre, & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le sang de ces miserables, qu'il croyoit assez punis de leur insolence par ce châ-

châtiment. Il rappella ses Soldats, & se retira sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs Compagnons en cette occasion ; & ils eurent un grand nombre de blessez de coups de pierre ou de fleche, & personne de coups de main. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, emplissoient les ruës, aprés avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée ; & les Espagnols se virent quelquesfois extrémement pressez. Neanmoins l'heureux succez de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalerent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines ; & que leurs exploits s'effacerent reciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques à leur imitation parurent vaillans sans emportement ; & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtez, & toûjours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats, & l'esprit present à tout : laissant en doute si sa hardiesse avoit plus contribué à la victoire, que son admirable conduite ; car il possedoit en un souverain degré ces deux vertus, que l'on souhaite sans distinction, & qui concourent sans préferance dans un grand Capitaine.

Il falut donner quelque tems au repos des Soldats, & à penser les blessez, durant trois ou quatre jours, où on songea seulement à la défense du quartier, qui eut toujours à la vuë l'armée des revoltez, qui lui donnerent quelques legeres attaques, en se presentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour obtenir

tenir la paix, en faisant proposer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laissa sortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres mesures pour la guerre: il fit construire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aisément sur des rouës, afin de s'en servir, s'il se presentoit quelque occasion de faire une nouvelle sortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit son premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terrasses, & ses côtez étoient percez de plusieurs trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir, à la façon des mantelets dont on se sert à la guerre, pour aller saper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garentir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les ruës; & l'on ne sçait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté des machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraitez, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrémement irrité: il souhaitoit passionnément la reduction de ses Sujets; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à pénétrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre: les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarrassante repetition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoi que le vent en emportât la plus grande partie.

Le

Le General trouvant les Eſpagnols en cette diſpoſition, reſolut, ſuivant l'avis de ſes Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle ſortie contre les Mexicains. Il mena avec ſoi la plus grande partie des Eſpagnols, & juſqu'à deux mille Tlaſcalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies; outre des chevaux qu'on menoit en main, afin de s'en ſervir quand la commodité du terrain le permettroit. Tout étoit alors en profond ſilence; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entrepriſe aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Eſpagnols, avec une reſolution ſurprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoûtumé d'en garder. Ils donnerent & reçûrent la premiere charge, ſans perdre leurs rangs, & ſans témoigner trop de précipitation: neanmoins ils s'apperçûrent bien tôt de la perte qu'ils faiſoient: ſur quoi ils firent une retraite en forme, juſqu'aux premiers remparts qui traverſoient les ruës, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il falut faire avancer quelques pieces d'artilerie, afin de les chaſſer de ces poſtes. Tous les ponts des canaux étoient levez, auprés des endroits deſtinez à leur retraite: ainſi la difficulté redoubloit à tous momens, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de juſteſſe, qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous enſemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la reſiſtance des armes: ils défendoient leurs poſtes ſans confuſion, & s'en retiroient ſans deſordre, juſques à mettre des

gens

gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois; & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui commandoit: car ils s'animoient, & se soûtenoient à propos; & on découvroit quelques traces d'obeïssance, entre les déréglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant reduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup: on y brûla plusieurs maisons: & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parce qu'ils s'approcherent de plus prés du feu du canon & de la mousqueterie; soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuïr, comme ils avoient accoûtumé; ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit: & le General voïant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement; laissant, à dire vrai, la sedition plus irritée, que punie. Il perdit jusques à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques: & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessez, ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une playe plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre, qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa reputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance lui manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir

sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux reflexions, quoi qu'il prit le pretexte de sa blessure. Le General y trouva dequoi exercer sa raison, durant la meilleure partie de la nuit: il sentoit un extréme déplaisir d'être obligé à sortir de Mexique; & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez; & alors il voyoit que le bon sens étoit du parti de la défiance. Ainsi sa valeur contestoit contre son jugement; mais tout cela n'étoit qu'une dispute sans conclusion, où les conseils de la prudence devenoient fâcheux & importuns; & qui lui apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à se retirer. Ce General lui offre de sortir aussi-tôt que ses Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre assaut au quartier. Motezuma leur parle de dessus la muraille, & est blessé sans pouvoir les reduire.

MOtezuma n'eut pas une meilleure nuit: son esprit flotant en de terribles inquietudes, lui representoit l'infidelité de ses Sujets, & déchiroit son cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient successivement son inclination. La colere le poussoit à la vengeance; la crainte à la moderation; & l'orgueil heurtoit toutes les autres passions. Il monta ce jour-là sur la plus haute tour du quartier des Espa-

Eſpagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aſpirer à l'Empire. Motezuma les vid courir de tous côtez, animer les Mexicains, & les conduire avec ordre; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille inſolence de la part de ſa Nobleſſe. Son chagrin & ſa jalouſie augmenterent en même tems, mais la colére prit le deſſus, ſuivant les premiers mouvemens de ſon naturel, qui le pouſſoit à répandre du ſang pour ſe vanger. Neanmoins faiſant reflexion ſur les difficultez qui ſe preſentoient, & voyant que le Peuple ſoûlevé faiſoit un corps conſiderable, qui marquoit une conſpiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abatement, demeurant ſans action, & ſans imaginer aucun remede à ce mal; en ſorte que l'étonnement & la foibleſſe étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne ſont affreux aux Tyrans, qui en ſe ventant d'être redoutez, ſont d'ordinaire les plus ſuſceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faiſant un effort pour chercher en ſon eſprit les voyes propres à rétablir ſon autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Eſpagnols, & de retourner en ſon Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la juſtice. Il fit appeller au matin le General, & il lui communiqua les motifs de ſon chagrin avec aſſez d'adreſſe. Il lui expoſa *l'inſolence de la Nobleſſe, affectant neanmoins de marquer qu'il ne la craignoit pas; & qu'il ſe ſentoit plus embarraſſé du châtiment qu'il devoit impoſer, qu'il n'aprehendoit les ſuites de leur revolte.* Il ajoûta, *Que ces troubles de ſon Etat, demandoient un prompt remede, & qu'il faloit abſolument ôter toute ſorte de pretexte aux ſeditieux, & les convaincre de leurs illuſions, avant que de punir*

nir leurs crimes. Que tous les tumultes étoient fondez ſur des apparences de raiſon; & que dans les preventions d'un Peuple mutiné, la prudence conſeilloit de s'introduire en cedant quelque choſe, afin d'établir enſuite un empire plus abſolu: Que les cris de ſes Sujets étoient en quelque façon juſtifiez par leur objet; puis qu'ils ſe reduiſoient à demander la liberté de leur Prince, étant perſuadez qu'il n'en jouïſſoit pas, & abuſez ſeulement dans le choix des moyens qu'ils prenoient pour l'obtenir: Qu'on étoit en une ſituation où Cortez & ſes trouppes ne pouvoient plus ſe defendre de ſortir de Mexique, ſans retardement, afin qu'il pût reprendre toute ſon autorité, ſoûmettre ſes Sujets rebelles, & éteindre ce feu, en éloignant la matiere qui l'entretenoit. Aprés quoi Motezuma répétant au General le recit de ce qu'il avoit ſouffert pour ne pas manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, toucha legerement les ſujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les inſtances qu'il lui fit d'obeïr ſans replique furent ſi preſſantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ſes prieres.

Cortez ſe trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit neceſſaire, quoi qu'il n'eut point abandonné l'eſperance de rétablir cette entrepriſe ſur de meilleurs fondemens. Ainſi employant à propos ce qu'il avoit digeré, afin que ſa propoſition parût moins ſurprenante, il répondit ſur le champ à l'Empereur. *Que ſon eſprit & ſa raiſon s'accordoient à lui obeïr avec une aveugle reſignation; parce qu'il n'avoit point de paſſion plus forte que celle d'executer ce qui étoit agreable à ſa Grandeur, ſans examiner les motifs de l'ordre qu'elle lui donnoit, ni perdre le tems à lui repreſenter des inconveniens, que ſa prudence avoit ſans doute prevûs & conſiderez; puis qu'en cette ſorte de diſcuſſion l'inferieur doit toûjours ſoûmettre ſon jugement, & regarder la volonté du Prince comme la plus puiſſante des raiſons. Qu'il auroit neanmoins*

un trés-sensible régret de s'éloigner de lui, sans le laisser en possession d'une parfaite obeïssance de la part de ses Sujets, sur tout lors que la conjoncture de la declaration des Nobles en faveur des mutins, demandoit une attention particuliere, qui meritoit tous les soins de l'Empereur: puis que les Nobles ayant une fois franchi les bornes du devoir, se trouvent bien plus prés des derniers attentats; mais qu'il ne lui appartenoit pas de faire des raisonnemens qui pussent retarder son obeïssance, quand sa grandeur lui proposoit le départ comme un remede necessaire, connoissant parfaitement les maux de son Etat. Neanmoins que sur cette supposition, & la resolution constante de partir incessamment avec son armée pour aller à Zempoala: il osoit supplier l'Empereur de faire quitter les armes à ses Sujets, avant que les Espagnols partissent; puisque la consequence seroit trés-pernicieuse, s'ils attribuoient à leur revolte ce qu'ils ne devoient qu'à la bonté de leur Prince: qu'en cela l'obstination de ces rebelles le touchoit moins que la conservation du respect dû à l'autorité de l'Empereur: puisqu'il abandonnoit par pure complaisance pour sa grandeur, l'emploi de châtier ses revoltez portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats tout ce qui lui étoit necessaire pour se retirer en toute seureté.

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la réponse du General. Il croyoit trouver plus de resistance dans son esprit; & même il aprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joie, & il parut sur son visage & au ton de sa voix qu'il commençoit à respirer. Il offrit de mander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas, approuvant la reflexion du General, outre qu'il sentoit une extreme repugnance à retenir les effets de sa colére contre des gens qui avoient merité son indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la dissimula-

tion. Pendant qu'il prenoit ces meſures avec le General, l'alarme ſonna furieuſement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défenſe, & trouva ſes Soldats occupez à ſoûtenir un aſſaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Eſpagnols étoient toûjours alerte; ainſi les aſſaillans furent reçûs à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebuſiers, ſans qu'elle pût arrêter leur furie; car ils fermoient les yeux au péril, & ils s'avançoient ſi bruſquement en ſe pouſſant les uns les autres, que leur avant garde qui paroiſſoit emportée par un mouvement forcé, ſe trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laiſſerent les Archers & les Frondeurs à une juſte diſtance, où ils recommencerent à tirer afin d'écarter ceux qui ſe preſentoient pour repouſſer l'aſſaut qu'on donnoit en même-tems avec une égale reſolution à l'attaque & à la défenſe. Les revoltez ſauterent en pluſieurs endroits par deſſus le rempart; mais le General qui avoit un corps de reſerve d'Eſpagnols & de Tlaſcalteques dans la grande court du Château, envoioit le ſecours neceſſaire aux poſtes les plus preſſez; & il eut alors beſoin de toute ſon activité & de la valeur de ſes Soldats, pour empêcher que la reſiſtance ne môlît en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lors qu'il n'eſt pas ſoûtenu par la force.

Motezuma inſtruit de l'embarras où Cortez ſe trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoïa dire au General: *Que ſuivant l'état des affaires & ce qu'ils avoient reſolu enſemble, il ſeroit bon qu'il ſe montrât à ſes Sujets de deſſus la muraille, afin de commander aux mutins de ſe retirer, & aux Nobles de venir deſarmez, luy repreſenter les pretentions des uns & des autres.* Cortez reçut la propoſition, jugeant que cette diligence étoit neceſſaire à donner quelques mo-

mens

mens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur se prepara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit tous les ornemens de sa dignité, le Diademe, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat exterieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or luy étoit necessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de Grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart, opposé à la principale avenuë. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haie aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avançant jusques au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils preparassent leur respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honnorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'apaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins, & le Prince parut alors, composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûë redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques uns se prosternerent jusques à baiser la terre: leur crainte autorisant encore la coûtume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vûë sur toute l'assemblée l'arrêta enfin sur les Nobles; & témoignant qu'il distinguoit ceux

qui lui étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens ; & même en faiſant une extrême violence à ſon orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à ſouhaiter ſa liberté, ſans épargner les termes les plus honnêtes dans le diſcours qu'il leur fit, & que nous trouvons raporté diverſement dans les Auteurs, dont neanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je ſuis ſi fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de vôtre zele, que je ne puis deſavoüer l'inclination qui me porte à vous en juſtifier. L'excez qui a paru en vôtre conduite à prendre les armes ſans ma permiſſion, n'eſt qu'un excez de fidelité. Vous avez crû, non ſans quelque raiſon, que j'étois retenu par force dans ce Palais de mes Predeceſſeurs ; & le deſſein de tirer vôtre Prince d'une injuſte priſon, eſt une trop grande entrepriſe pour être tentée ſans un peu de deſordre ; puis qu'il n'y a point de loix qui puiſſent renfermer une douleur extréme dans les bornes de la prudence : & quoi que vous ayez pris cette occaſion de marquer vôtre inquietude ſur de foibles conjectures ; puis que je ſuis en pleine liberté avec ces Etrangers, que vous traitez d'ennemis, je reconnois que l'erreur de vôtre imagination ne doit point ôter le merite de vôtre bonne volonté. J'ai demeuré avec eux volontairement & par mon propre choix, & j'ai crû devoir cette honnêteté au reſpect qu'ils m'ont toûjours rendu, & ce devoir au Prince qui les a envoyez. Ils ont maintenant leur congé : j'ai ordonné qu'ils ſe retirent, & vous les verrez inceſſamment ſortir de ma Cour : mais il n'eſt pas juſte que leur obeïſſance previenne la vôtre, ni que leur civilité marche avant vôtre devoir. Quittez les armes & paroiſſez comme vous le devez en ma preſence, afin qu'ayant appaiſé tous ces bruits & calmé ces mouvemens, vous devenez capables de juger de la grace que je vous fais par le pardon que je vous accorde. Motezuma finit ainſi ſon diſcours, & aucun

cun de ces revoltez ne fut assez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir reduire en prieres la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque sorte de honte, & les autres rependoient des larmes en considerant ce fier Empereur si humble, ou ce qui est encore plus déplorable, si humilié. Mais au même tems que leurs esprits étoient ainsi suspendus par ces divers mouvemens, le peuple passant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeste effet de l'inconstance qui le pousse souvent d'une extrémité à l'autre. La sedition recommença par un tumulte horrible : & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu ; puis qu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que son élection étoit déja resoluë ; car les Historiens raportent la chose diversement.

L'insolence alla bientôt jusques au mépris : ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenoüille & le fuseau ; l'apellant lâche, effeminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lors que la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, lui fit éprouver les dernieres horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats que le General lui avoit donnez pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril ; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fut blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus

cruels contre-tems qui pouvoient luy arriver. Il fit conduire l'Empereur à ſon appartement, & courut à la defenſe avec un terrible emportement: mais il ſe vid encore privé de la ſatiſfaction de ſe venger, ne trouvant plus d'ennemis; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, & connu qu'il étoit bleſſé, l'énormité de leur crime les épouventa juſqu'à ce point, qu'ils fuirent, ſans ſçavoir qui les pouſſoit: & croïant que la colere des Dieux alloit fondre ſur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à ſe dérober à la vûë du Ciel, avec cette eſpece de terreur confuſe & affreuſe, que les crimes énormes laiſſent ordinairement dans les eſprits, à l'inſtant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, ſans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoiſſance; mais avec tant d'impatience & de deſeſpoir, qu'il falut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât ſur ſa vie. On ne pouvoit venir à bout de le penſer, parce qu'il rejettoit toute ſorte de medicamens: il pouſſoit d'effroïables menaces, qui ſe terminoient en des gemiſſemens; la colere faiſant un effort qui degeneroit en lâcheté: enfin les raiſons l'offenſoient, les conſeils l'irritoient; & on eût dit qu'il n'avoit repris les ſens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque-tems à la reflexion, afin que cet eſprit pût ſe dégager des premieres impreſſions de l'offenſe qu'il avoit reçûë. Il le recommanda à ſes Domeſtiques; & veritablement ce Prince étoit en une pitoïable extrémité, expoſé au cruel combat de ſa fierté naturelle, contre l'abatement de ſon eſprit, & regardant comme un grand exploit la reſolution de s'ôter la vie de ſes propres mains: brutale reſſource des eſprits lâches, qui ſuccombent ſous le poids des diſgraces, & ne témoignent leur valeur, que contre ce qu'ils ſentent de plus foible.

CHA-

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoïe son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obsèques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force: ses blessûres en devenoient plus dangereuses; & l'on remarquoit à chaque moment, la funeste influence des passions de l'ame, sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son desespoir le rendit bien tôt mortel; parce qu'il fut impossible de luy appliquer les remedes necessaires, jusques à ce que l'abatement de ses forces le mit en état de ne pouvoir plus les soûtenir. On avoit la même peine à le reduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée resolution de s'ôter la vie. Son desespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connût le danger; & le General, qui étoit toûjours auprés de luy, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la presence de Cortez, s'attacha serieusement à luy insinuer les choses qui luy convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc luy parler des veritez de nôtre Religion, essaïant de l'amener par la douceur à la detestation de ses erreurs, & à la connoissance du vrai Dieu. Motezuma avoit marqué en plusieurs rencontres, quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foi Catholique. Les abus de l'Idolatrie le dégoûtoient,

toient, juſques à donner quelque eſperance de ſa converſion; mais ſa diabolique raiſon d'Etat en retardoit l'effet : ainſi la ſuperſtition des autres l'engageoit lorſque la ſienne l'abandonnoit; & il donnoit plus à la crainte de ſes Sujets, qu'à ſon reſpect pour ſes Dieux.

Le General fit de ſa part tout ce que le devoir d'un Chrêtien exigeoit de ſa charité : il employa l'ardeur & la tendreſſe des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le vrai Dieu, & à s'aſſurer d'une éternité bienheureuſe, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en preſſoit par des raiſons plus puiſſantes, que les Capitaines qui avoient le plus de part à ſon eſtime appuyoient par leurs inſtantes prieres; & Marine, en les expliquant, y ajoutoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin quoi qu'en diſe l'envie, ou la malice; car elles ont ſur cela même accuſé les Eſpagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces ſoins que les hommes peuvent apporter pour reduire un eſprit à la connoiſſance de la verité : mais les réponſes de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un eſprit outré, qui ne ſongeoit qu'à ſe venger, à faire d'horribles menaces, & à ſe deſeſperer. Aprés avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours en cet horrible combat; aprés quoi ce malheureux Prince rendit ſon ame au Demon pour toute l'éternité, donnant les derniers ſoupirs de ſa vie à l'eſprit de vengeance & de ferocité, & laiſſant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des paſſions, toujours ennemis des regles, & encore plus fieres dans un eſprit abſolu; puis qu'on perd la vigueur neceſſaire pour les aſſujettir, au même tems qu'elles trouvent de nouvelles reſſources en l'habitude qu'on s'eſt faite de leur obeïr.

Tous

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince; parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ses presens, par ses caresses, & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui lui étoit le plus redevable, & qui faisoit la plus grande perte, en fut si sensiblement touché, que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa neanmoins échaper le secret de son cœur par des larmes, que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujetion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de misere, mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lors que les mouvemens de sa pitié étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres precedentes étoient de ce nombre; & les uns & les autres avoient été témoins des blessûres & de la mort de Motezuma: Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux: *Qu'il leur envoyoit le corps de leur Empereur massacré par leurs mains; & que l'énormité de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes. Qu'avant que de mourir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de prendre sur son compte la vengeance de cet attentat, & le châtiment d'une si horrible conspiration: neanmoins, que regardant ce malheur comme l'effet d'une brutale impetuosité du menu Peuple;*

dont les gens d'un esprit plus sage & plus éclairé auroient reconnu & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de la paix, qu'il étoit prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient envoyer des Deputez pour entrer en conference, & convenir ensemble des articles qui paroîtroient raisonnables: mais qu'ils devoient en même tems être persuadez, que s'ils ne se rendoient presentement à la raison & au repentir, ils seroient traitez non-seulement comme ennemis, mais comme rebelles & traîtres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied-là les dernieres rigueurs de ses armes; puis qu'aprés la mort de Motezuma, dont le respect le retenoit dans les bornes de la moderation, il ne songeroit plus qu'à desoler & à détruire entierement la Ville de Mexique; & qu'ils connoîtroient trop tard par une funeste experience, la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense, puis qu'on n'avoit d'autre dessein que celui de les ramener à leur devoir; & une guerre declarée, où l'on auroit toûjours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cette nature.

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma; & à quelques pas du quartier les seditieux vinrent le reconnoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, & abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja élû un autre Empereur, comme on le sçut bien-tôt: ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir: mais ces restes de fidelité n'étoient point desagreables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le Peuple, qui alloit en troupe par les ruës, repetant

le nom de Motezuma, avec une espece d'inquietude tumultueuse, qui publioit leur desespoir, sans perdre les apparences d'une sedition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie, & aux outrages du menu Peuple, jusques à ce qu'un de ses Domestiques ramassant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendroit vrai-semblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison : neanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils luy rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligez de sa mort, comme d'une disgrace où leur intention n'avoit point eu de part : si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux, par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant, à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil : c'est où ils celebroient les funerailles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même tems, les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des proüesses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essaïé de le charger de ce crime, en assûrant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarrasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans refuter ce bruit, ni en dé-

fendre la memoire de Cortez ; & quoyque cette negligence ne ſoit pas une preuve convaincante de mauvaiſe intention, neanmoins elle reſſemble fort à la calomnie. Il ſe peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque-tems aprés la mort de leur Empereur, à deſſein d'exciter la haine des Indiens contre les Eſpagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne diſent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à ſa plume la liberté de publier un fait de cette conſequence, ſur un ſi foible fondement. Comment ſe pourroit-il faire qu'un homme auſſi habile & auſſi appliqué que Cortez étoit, voulut ſe déſaiſir d'un gage qui faiſoit ſa plus grande ſûreté, lorſqu'il avoit ſur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit il tirer de la mort d'un Empereur ami, & preſque Sujet, pour la conquête d'un Etat ſoûlevé & ennemi ? La diſgrace des grandes actions vient ſouvent de la diverſité des rapports qu'on en fait : & il eſt aiſé à un eſprit mal tourné, d'inventer des circonſtances, qui n'étant peut être pas capables d'obſcurcir la verité, l'expoſent neanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en ſoûmettant à la temeraire credulité du vulgaire, ce qui eſt de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire. Les Etrangers ont pris le ſoin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entrepriſe : mais les preuves qu'il a données de ſa prudence & de ſon bon eſprit, devoient bien le garentir du ſoupçon d'une ſi haute extravagance, quand l'élevation de ſon ame & la haute generoſité ne le défendroient pas de la malignité d'une ſi cruelle action. Ainſi toute la confuſion en demeure à l'envie, vice ſans plaiſir, qui fait le ſuplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produiſent, ſervant de luſtre à celuy qu'elle perſecute, & de honte à l'envieux.

Mo-

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualitez ; d'un air agreable, & rempli de Majesté ; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoyque sans aucun secours de l'étude ; mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône ; & depuis, elle luy avoit acquis entre les Etrangers, la reputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu tres-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conqueste de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire ; oubliant les brillans du Trône, pour les applaudissemens du champ de bataille, & croïant que le Sceptre le plus ferme est celuy qu'on fait du Bâton de General. Il avoit un grand fond de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces tres considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes ; & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusques à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple ; & il paroissoit aussi sobre à la table, que reservé sur les autres plaisirs : mais ces vertus, propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachez à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs, n'étoit qu'une sensualité delicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Roïaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusque-

l'autre extrémité, où elle étoit souvent confonduë avec la cruauté ; parce qu'il pousſoit le châtiment juſques à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raiſon. Enfin la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable que genereuſe ; puis qu'elle l'obligeoit à charger ſes Royaumes de tributs inſupportables ; & que ce fruit abominable de ſon iniquité étoit converti en des profuſions & des dégâts ineſtimables. Ce Prince ne connoiſſoit point de milieu, entre le Sujet & l'Eſclave, où il n'en vouloit point convenir ; & trouvant des raiſons politiques en l'oppreſſion de ſes Vaſſaux, leur crainte luy plaiſoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut ſon vice capital & dominant : il ſacrifioit à ſon merite, lors qu'il vantoit ſon bonheur ; & il s'eſtimoit plus que ſes Dieux, quoi qu'il fût étroitement attaché à la ſuperſtition de ſon Idolatrie. Il recevoit de frequentes viſites du Demon, dont la malignité forge des oracles & des viſions pour ceux qui ſont avancez juſques à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma ſe ſoûmit volontairement à Cortez, dans une priſon qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de ſon ambition & de ſa fierté. On auroit pû douter alors de la cauſe de cette ſoûmiſſion ; mais on connoit maintenant par ſes effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monſtre, en lui inſpirant l'eſprit de douceur, afin d'introduire les Eſpagnols dans ſon Empire : ce qui fut le principe de la converſion de tant d'Idolatres. Cet Empereur laiſſa quelques enfans : deux de ſes fils furent tuez par les Mexicains, lors que Cortez ſortit de la Ville ; & les filles, au nombre de deux ou trois, ſe convertirent, & furent mariées à des Eſpagnols. Le plus illuſtre de tous ces enfans, fut Dom Pedro de Motezuma,

ma, qui fit profeſſion de la Foi Catholique, peu de tems aprés la mort de ſon pere, & qui reçût ce nom au Baptême. Outre l'illuſtre naiſſance qu'il tenoit de ſon pere, il avoit encore l'honneur d'être ſorti d'une Princeſſe de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui jouïſſoient également des mêmes honneurs dans le Palais Royal: & elle ſe convertit à la Foi, à l'imitation de ſon fils, recevant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la Nobleſſe de ſes ancêtres. Le Roi honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Eſpagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la ſucceſſion legitime ſe conſerve aujourdhui dans la Maiſon des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une ſi illuſtre origine.

Cet Empereur regna dix-ſept ans, & fut le onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Motezuma. Il perit ainſi dans un déplorable aveuglement, à la vûë de tant de ſecours, ſi capables de le ſauver. O profondeur impénétrable des decrets de la divine Juſtice, adreſſez à nôtre cœur, bien plus qu'à nôtre entendement.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de degât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considerable, durant les trois jours que Motezuma languît de ses blessûres, quoyqu'il y eût toûjours des troupes en vûë, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris, peu de jours aprés, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en desordre & sans Chefs, parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roi d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vêquit que peu de jours; & la memoire de son nom a été presque effacée, par sa foiblesse & son peu d'application. Les Mexicains qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faisoit tirer de mauvaises consequences. Cortez souhaitoit faire sa rétraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, ju-

jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces, pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquerir cette Ville: ce qu'il avoit toûjours consideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui luy étoit imposée, depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les dessseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long-tems à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette suspension; puisqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui suivit les obseques de Motezuma. Les premiers raions du Soleil découvrirent aux Espagnols toutes les ruës autour du quartier, garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en batre une partie, en commandement, à coups d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poste s'il eut eu assez de forces pour les separer; mais il ne vouloit pas tomber dans la bévuë de ceux qui abandonnent le necessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terrasse de ce Temple, qui soutenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique, avoient pris leur poste, si fort resolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvûs d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains pouvoit avoir de funestes suites, ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prevenir. L'ordre qu'il suivit pour y réüssir sans hazarder beaucoup, fut de faire sortir

la plus grande partie de ſa troupe, dont il forma pluſieurs bataillons auſſi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenuës & s'oppoſer au ſecours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Eſcobar avec ſa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenuës dont les Eſpagnols ſe ſaiſirent; & un moment aprés Eſcobar attaqua le Temple, & ſe rendit maître du Veſtibule & d'une partie des degrez ſans reſiſtance, parce que les Indiens ſe laiſſerent engager exprés; & lors qu'ils virent l'occaſion favorable, ils parurent tout à coup aux baluſtres ou parapets d'en-haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient; mais il ne pût ſoûtenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Eſpagnols à reculer juſques à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à deſſein de les rendre plus nuiſibles par une groſſiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'eſprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lors que les rangs étoient une fois rompus, il faloit neceſſairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le deſavantage de ſes gens: ſur quoi ne conſultant que ſa valeur, il mit pied à terre, & aprés avoir fortifié la troupe d'Eſcobar de quelques Tlaſcalteques du corps de reſerve, & des Cavaliers qui le ſuivoient, il ſe fit attacher une rondache au bras où il étoit bleſſé: & ſe

se jetta sur les degrez l'épée à la main d'un air si fier & si determiné, que dés ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le peril. Les obstacles de l'assaut furent surmontez en un moment: on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on vint aux mains à coups d'épée & de massuë. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plûtôt que de rendre les armes. Quelques-uns se precipiterent par dessus les appuis, persuadé que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque chose de plus noble: & les Ministres du Temple, aprés avoir appellé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desesperez: ensorte que Cortez se vid en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme & avec peu de blessez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute resolution que deux braves Indiens conceurent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'execution. Ces vaillans hommes déterminez à sacrifier leur vie à leur patrie, & croyant achever la guerre par leur mort, concerterent ensemble de se precipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marcherent toujours unis, & lors qu'ils apercceurent Cortez sur le bord du precipice, ils jetterent leurs armes à dessein de s'aprocher de lui comme des deserteurs qui venoient se rendre. Ils mirent le genouil en terre en posture de supplians; & sans perdre un moment ils se jetterent sur le General, & se lancerent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande impression à cet effort. Cortez s'en défit neanmoins heureusement, mais avec quelque peine, & leur attentat

tentat lui donna bien moins de colére que d'admiration, lors que la mort de ces Indiens lui fit connoître le peril qu'il avoit évité, sans desaprouver leur témérité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit pretendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonstances qui en faciliterent le succez avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lors qu'ils virent redoubler le nombre des assaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils se presenterent à la défense des degrez avec plus de précipitation que de diligence; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, passerent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'offenserent presque point. Cet accident fut trop souvent reïteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont raporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empécha de jetter ces pieces avec plus de précaution; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple: & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la credulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier, les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple, en une quantité considerable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses troupes qui étoient enga-

engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba; & que ses gens extrêmement pressez défendoient cette principale avenuë avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coup de lance, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversez & foulez aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flaté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lors qu'il se reconnut, il vid que la retraite lui étoit interdite; parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'Infanterie venoit tomber sur luy, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens même.

En cette extrémité Cortez resolut de se jetter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras; & à quelques pas de l'entrée il rencontra un parti considerable d'Indiens en desordre, qui menoient prisonnier son grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice lui sauva la vie; car le General poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en desordre; ensorte que ce Cavalier eut la liberté de se dégager, & de se saisir d'un poignard qu'ils lui avoient laissé par imprudence en le desarmant. Il en tua quelques Indiens & re-

regagna sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent & passerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusques à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le General compta toûjours depuis cette action entre ses plus heureuses avantures; puis qu'au moment qu'il n'étoit pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne fortune, dans le sens qu'un Chrêtien le doit prendre, l'assistoit si à propos, que ses fautes mêmes luy produisoient des occasions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour se retirer de tous côtez; & le General ne crut pas qu'il fût necessaire de s'engager plus avant; parce qu'il étoit impossible de suivre la victoire, sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite; & quoi que les Soldats revinssent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré si long-tems, il n'y en eut que peu de blessez; & on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoûtoit un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtoient; puis que rien n'est meilleur que la victoire, à essuyer les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma; mais la seconde Relation de Cortez même, nous apprend qu'elle ne se fit qu'aprés la mort de l'Empereur: & nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus exacte discussion; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succez de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General; parce que son courage & son exemple apprirent aux Sol-

Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes en se jettant dans le peril avec plus d'ardeur que de prudence; & ces excez de vivacité quoi qu'ils réüssissent, meritent plus d'admiration que de loüanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire; & on trouva depuis quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degrez, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruïne des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blessez; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté: faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne sçauroient laver leur profession; puis qu'ils se font, pour ainsi dire, un peché d'habitude de cette espece de soin, qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'Histoires dont le stile n'accuse la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en son traité de la gloire des Atheniens trouve quelque rapport entre l'Histoire & la Peinture; il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Païs, & qu'on represente aux yeux les actions qu'on rapporte: mais cette ressem-

ſemblance de la plume au pinceau n'eſt jamais plus juſte, que lors qu'on décrit les lieux où les choſes ſont arrivées, par des traits artificieux, que l'on fait paſſer pour des ornemens de la narration, qui ſont la perſpective des tableaux, & que l'on peut appeller les lointains de la verité.

CHAPITRE XVII.

Les Mexicains propoſent un traité de paix, à deſſein de faire perir les Eſpagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez aſſemble ſes Capitaines. Ils prennent la reſolution de ſortir de Mexique cette nuit même.

LE jour ſuivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque eſperance de parvenir à un accommodement raiſonnable. Cortez alla juſques ſur la muraille pour entendre leurs propoſitions; & quelques Nobles s'étant avancez, lui déclarerent de la part du nouvel Empereur: *Qu'il ſe diſpoſât, ſans remiſe, à marcher avec ſon armée vers la mer, où ſes grands canots l'attendoient; & qu'on ceſſeroit les attaques durant le tems dont il auroit beſoin pour preparer ſon voyage. Que s'il ne ſe déterminoit promtement à prendre ce parti, il devoit être aſſeuré de perir, luy & tous ſes Soldats, ſans aucune reſſource: puis que les Mexicains étoient déja convaincus par pluſieurs experiences, que les Eſpagnols n'étoient point immortels, & que quand la mort de chaque Soldat devroit leur coûter vingt mille hommes, il leur en reſteroit encore aſſez pour chanter la derniere victoire.* Le General répondit

pondit: *Que les Espagnols ne s'étoient jamais vanté d'être immortels; mais seulement d'avoir plus de courage & de force que tous les autres hommes, & si élevez au dessus de ceux de leur Nation, que sans avoir besoin d'un plus grand nombre de Soldats, il se sentoit assez de cœur pour entreprendre de détruire non seulement la Ville, mais encore tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant neanmoins un extréme déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer; puis que le sujet de son Ambassade étoit fini par la mort du grand Motezuma, dont la bonté & la consideration le retenoit à sa Cour. Qu'il alloit executer cette resolution, pourvû que de part & d'autre on s'assurât de quelques conditions raisonnables, afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voyage.*

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assemblez en presence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soûtenir la guerre: & aprés plusieurs deliberations, ils avoient arrêté, qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Noblesse, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les affamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent, ils vouloient seulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege, inconnu jusques alors en leur milice: & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix, qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitoient; supposant qu'ils pourroient entretenir la negociation par diverses propositions, jusques à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier: sur quoi ils donnerent ordre aux commandans des troupes, qu'ils prissent un extréme soin d'empêcher le secours, d'occuper de loin & de prés tous les passages par où les assiegez pou-

pouvoient s'échaper, & de rompre tous les ponts des chauſſées qui conduiſoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne ſouffroit pas qu'on les laiſſât ſortir de la Ville, pour aller ſoûlever les Provinces mal ſatisfaites, ou ſe refaire à l'abri des murailles de Tlaſcala.

Quelques-uns de ces Miniſtres firent attention ſur la miſere à quoy on expoſoit pluſieurs Mexicains des plus conſiderables, priſonniers dans le quartier, & qui alloient neceſſairement perir par la faim, avant que les ennemis en ſentiſſent les premieres atteintes: mais ils parurent tous ſi zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces priſonniers ſeroient trop heureux de mourir pour leur Patrie; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de ſe trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette aſſemblée; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du Peuple, & l'unique ſujet qui pouvoit donner de la jalouſie au nouvel Empereur: foibleſſe pitoïable des Miniſtres de ce caractere, qui ſatisfont à leurs paſſions, lorſqu'ils croïent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infames Sacrificateurs, qui étoit en la même priſon; car ils le reveroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat: & ils croïoient qu'en le laiſſant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux; ſurquoy l'adreſſe dont ils uſerent pour obtenir ſa liberté, eſt fort remarquable. Les mêmes Envoïez renvint ſur le ſoir à la conference, & propoſerent de la part de leur Prince: *Qu'afin d'éviter les conteſtations qui pourroient retarder le traité, il ſeroit bon que quelqu'un des Mexicains priſonniers, bien inſtruit de tout ce qui devoit entrer en negociation, vint trouver les Miniſtres de l'Empereur.* Cet expedient parut aſſez plau-

ſible,

ble, & sans difficulté ; & du moment qu'ils s'apperçûrent qu'on le goûtoit, ils insinuerent aux Espagnols, amiablement & par forme d'avis, que personne ne seroit si propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il sçauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultez qui se presenteroient. Ce pretexte specieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils pretendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la proposition, qu'ils negligeoient si fort en apparence: mais comme les vuës du General alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il luy importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoïé. Mais on se vid bien-tôt désabusé sur ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoûtumé ; & qu'ils prenoient de grandes precautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac : des gens qui rompoient les ponts de la principale avenuë, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conferences

Cette nouvelle émeut le General ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son assiette naturelle, & dans la premiere chaleur de ses reflexions, qui alloient toûjours aux remedes, il ordonna qu'on fit un pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soûtenir le canon, afin de traverser les coupures

qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut necessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, & assembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis sur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifference, soit qu'il n'eut rien décidé là-dessus, soit qu'il ne voulut pas se charger de l'évenement. Les avis furent partagez; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons. Les premiers disoient: *Que la prudence & la valeur n'étant point opposées, on devoit choisir la voye la plus sûre. Que les Mexicains par usage ou par superstition quittoient les armes durant la nuit: & qu'il faloit supposer encore que le traité de paix qu'ils croyoient presque arrêté les tiendroit alors moins éveillez; & que leur dessein étant d'embarrasser la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs travaux; ils pouvoient considerer le risque d'un combat au passage du lac où on ne pouvoit dresser de rangs, ni se servir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auroient encore à percer & à soûtenir en tête & en queuë.* Ceux qui étoient d'un autre avis disoient: *Qu'il étoit presque impratiquable de hazarder durant la nuit une marche avec bagage & artillerie par un chemin incertain & élevé sur l'eau, lors même que la disposition du tems couvert & pluvieux augmentoit les tenebres & l'absurdité d'une pareille resolution. Que l'entrepriſe de mettre une armée en mouvement avec tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'executer sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit, n'étoit pas si bien fondée qu'on le supposoit; puis qu'ils*

qu'ils l'avoient interrompue lors qu'ils vinrent mettre le feu au quartier & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainſi qu'elle n'étoit point un motif ſuffiſant à ſe perſuader qu'ils euſſent entierement abandonné une reſource qui devoit attirer toute leur attention: qu'il y auroit toujours moins de riſque pour les Eſpagnols, de ſortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuïte, afin d'aller chercher honteuſement un abri chez les nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur mépriſeroient leur amitié. Enfin que ce ſeroit toujours une méchante politique d'avoir beſoin de ſes amis, & d'avoir recours à eux, aprés avoir perdu la réputation.

La reſolution de ſe retirer durant la nuit paſſa au plus grand nombre de voix; & Cortez s'y rendit paroiſſant encore emporté par quelque motif reſervé. Tous les Officiers convinrent qu'il faloit ſe hâter, & on reſolut de ſortir cette nuit là, afin de ne point laiſſer aux ennemis le tems de prendre de nouvelles meſures pour embarraſſer le paſſage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoûtumé d'en fortifier les ouvertures. Le General preſſa la conſtruction du pont; & quoy qu'il y ait lieu de croire que ſon intention eut été d'en faire conſtruire deux autres; parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits. Neanmoins le tems ne permit pas qu'on fit cette diligence: & elle ne parut pas neceſſaire; parce qu'on ſe figura qu'on pourroit tranſporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée paſſeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces ſuppoſitions la difference qui ſe trouve entre la ſpeculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference, & moins d'action qu'à l'ordinaire, en cette conteſtation de ſes Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conſeil,

prevenu de l'opinion, qui prévalut ſur la vaine prediction d'un Aſtrologue, qui vint luy donner un avis miſterieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laiſſoit paſſer certaine conſtellation favorable, qui étoit prête à ſe tourner en un aſpect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes ſous le nom de Sorcier, auquel il répondoit ſans ſe fâcher, croïant qu'il étoit un attribut de ſon habileté. Quoyque cet homme n'eût aucune connoiſſance des belles lettres, ni aucuns principes, il ſe vantoit neanmoins de penetrer dans l'avenir; n'étant pas au reſte ſi pernicieux que ceux qui ſçavent ces arts diaboliques; dont ils font une étude; ni ſi ſimple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles, de celles qui contiennent une abominable ſtipulation avec le premier impoſteur. Cortez ſe mocquoit toûjours des pronoſtics de cet homme, mépriſant le ſujet, à cauſe de la profeſſion; & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit preſque la même choſe que de le conſulter, lorſqu'il ne devoit conſulter que ſa prudence, afin de choiſir le meilleur parti; & la fauſſe prediction enleva ſon eſprit: tant ces gens ſont à craindre, & leurs obſervations dangereuſes, que les perſonnes de bon ſens doivent avoir en horreur, particulierement ceux qui gouvernent les autres; puiſqu'au même-tems que l'eſprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur, par quelques eſpeces qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance: & lorſqu'on arrive au moment de prendre une reſolution, les impreſſions ou les chimeres de l'imagination ſe revoltent contre l'entendement, & donnent toûjours quelque atteinte à la raiſon.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprés de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.

ON envoïa sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous pretexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé; croïant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne-foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voïage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens precieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prevenant, par une éxacte prevoïance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez ; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée, & c'étoit elle

qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie, & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reſerve auprés de ſa perſonne, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire. Il étoit d'environ cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alonſe d'Avila, Chriſtophle d'Olid, & Bernardin Vaſquéz de Tapia : aprés quoi il fit un petit diſcours aux Soldats ſur les difficultez & les dangers de cette entrepriſe ; ſur quoi il appuya, parce que dans les converſations qu'ils avoient enſemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion ; que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit ; & il étoit neceſſaire de leur inſpirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuſe ſecurité, flateuſe ennemie des plus braves gens, dont elle pouſſe l'eſprit à la nonchalance, pour le jetter enſuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuſe frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de ſon appartement, l'or, l'argent, & tous les joyaux qui compoſoient le treſor dont Chriſtophle de Guzman ſon Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roi, en eſpeces les plus precieuſes, & du moindre volume ; & on le mit avec toutes les formalitez requiſes entre les mains des Officiers qui avoient le ſoin des rolles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de ſon équipage pour ſervir avec quelques chevaux bleſſez à porter ces eſpeces, afin de ne point charger les Indiens, qui pouvoient ſervir dans les occaſions. Le reſte, ſuivant l'eſtimation que l'on put en faire, alloit au delà de ſept cens mille écus : & Cortez ſe reſolut, ſans aucune repugnance, à abandonner cette ſomme, en proteſtant publiquement : *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarraſſer, & qu'il ſeroit honteux d'occuper ſi indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la dé-*

défense de leur vie & de leur reputation. Neanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un desintéressement si genereux, il dit en sortant: *Que la retraite qu'ils alloient faire, ne devoit point être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire; mais seulement comme une disposition necessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoi il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand peché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément: ce qui étoit à peu prés remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi quoi que la plus grande partie, sur tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions; les autres, & particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, chargeant leurs épaules au delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage; puis que les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, se défont bien plus aisément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne sauroit imputer autre chose au General, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance qui paroît peu conforme à son genie, avoit quelque relation à la prediction de l'Astrologue: mais aprés avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit prés de minuit, lors que les Eſpagnols ſortirent du quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre: & quoi que la pluye & l'obſcurité favoriſaſſent le deſſein de marcher en grand reſpect, & la penſée que les ennemis ſe tiendroient dans leurs remparts; on obſerva neanmoins le ſilence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obeïſſance produiſit en ces Soldats. L'avant-garde paſſa ſur le pont-volant, & ceux qui le conduiſoient, le porterent juſques au premier canal, où il ſervit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le ſoûtenoient, qu'il auroit été impoſſible de le tranſporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit ſuppoſé: mais on ne fut pas en cette peine; parce qu'avant que l'armée eût achevé de paſſer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lors qu'on les attendoit le moins.

L'adreſſe dont les Barbares conduiſirent toute cette entrepriſe, eſt veritablement admirable: ils obſerverent tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une diſſimulation fine & éclairée. Ils aſſemblerent & diſtribuerent ſans bruit la multitude incroyable de leurs troupes: & ils s'aiderent du ſilence & de l'obſcurité, afin de parvenir plus ſûrement au deſſein qu'ils avoient de s'approcher, ſans être découverts. Le lac fut entierement couvert des canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chauſſée, commencer le combat avec tant de ſang froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit l'effroïable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on ſentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë ſans reſſource, ſi les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat,

bat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obeïssance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces, en heurtant contre la chaussée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil, presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces miserables, nuds & en desordre; mais les forces manquoient à l'éxercice continuel des épées & des masses: & un moment aprés, il falut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande éxecution; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner: & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains; & aprés les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence, que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoyque d'autres rapporterent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoy qu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention; l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant garde continua sa mar-

che, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable aux eaux du Lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit, & on considera comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols qui gagnoient les bords du Lac, fatiguez ou blessez, & dans l'eau jusques à la ceinture, auroient été obligez à disputer d'abord, par un nouveau combat trés-desavantageux : mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas jusques à cette précaution ; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems necessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le General passa avec la premiere troupe ; & ayant ordonné sans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en battaille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il se jetta l'épée à la main, au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa presence, & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis : il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre : & afin que le mouvement fut plus libre, il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat ; mais son esprit souffrit encore davantage, lors qu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris mêlez avec les hurlemens

&

& les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colére & ceux de la pitié.

On entendoit ces funeſtes voix, en un endroit de la Ville où il étoit impoſſible de porter du ſecours, les ennemis qui étoient ſur le Lac ayant eu l'adreſſe de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de paſſer; & c'eſt en ce lieu que les Eſpagnols firent la plus grande perte; parce que le gros des Mexicains vint tomber ſur eux, & les obligea à ſe retirer en deſordre de l'autre côté de la chauſſée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occaſion; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient pas dans les rangs, à cauſe de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteuſement embraſſant ce miſerable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat, & peſans à la fuite: & ces miſerables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occaſion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie; quoi qu'en bonne juſtice, les poltrons ne doivent point entrer dans la liſte des gens de guerre.

Enfin Cortez fit ſa retraite, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde: & comme il paſſoit ſans beaucoup d'obſtacle le ſecond eſpace de la chauſſée, Alvarado vint ſe joindre à la troupe, étant redevable à ſa vie à un effort de ſa vigueur & de ſon agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine ſe voyant chargé de tous côtez, ſon cheval tué, & devant ſoi un canal fort large, mit le bout de ſa lance au fond de ce canal, & elançant en l'air ſon corps, ſoûtenu par la ſeule force de ſes bras, il ſauta de l'autre côté; hardieſſe merveilleuſe, que l'on regarda depuis comme une eſpece de miracle; & Alvarado mê-

me, lors qu'il faiſoit reflexion à ſon avanture, à la vûë du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la poſſibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette hiſtoire; & il l'a combatuë aſſez mal, laiſſant cette circonſtance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui ſe repent de ſa bonne foi: il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vrai-ſemblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de ſa legereté. C'eſt pourquoi nous avons raporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autoriſé, en ſignalant cet endroit par le nom du ſaut d'Alvarado; ſans faire façon d'avoüer qu'en cette avanture ainſi qu'en pluſieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-ſemblable: & l'extremité où ce Capitaine ſe trouvoit, rend l'action moins admirable, puis qu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere neceſſité.

CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlaſcala. Quelques troupes des Villes voiſines le ſuivent de loin, juſques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Eſpagnols, & les obligent à ſe retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lors que toute l'armée ſe trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprés de Tacuba, quoi qu'on eût lieu de craindre quelque inſulte de la part de cette

cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Neanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échapez de ce combat: & la précaution parut necessaire & bien imaginée, puis qu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse se jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite; & lors qu'il eût mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traitez comme ennemis par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution considerable de l'Armée, & la perte de l'artillerie; à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus signalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquitant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queuë de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible jusques au dernier soûpir. La perte de cet Officier fut generalement regretée, parce qu'il étoit respecté de tous les Soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez étoit en effet un Ca-

Capitaine d'un tres-grand ſervice, autant pour le conſeil, que pour l'éxecution ; un peu ſec en ſes manieres, mais toûjours vrai & ſincere ; ſans être ni fâcheux, ni ennuyeux dans la converſation ; embraſſant le meilleur parti ; avec tant de generoſité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celuy de ſon parent Diego Velaſquez, parce qu'il vid que ſes intentions n'étoient pas droites. L'eſtime qu'il avoit acquiſe, le faiſoit conſiderer comme un homme tres-neceſſaire à la conquête de Mexique ; & ſa perte laiſſa un égal éxercice à la memoire, & au deſir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuïé ſur une pierre ſe repoſoit ; mais dans un accablement d'eſprit qui n'eut jamais tant de beſoin de ſa force & de ſon courage pour retenir ſon reſſentiment dans une juſte moderation. Il rapeloit toute ſa conſtance, & demandoit quelque treve à ſes triſtes reflexions. Cependant au même-tems qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il animoit ſes Soldats avec cette vivacité qu'il conſervoit toûjours, ſes yeux repandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foibleſſe de l'humanité, qui étant excitée par un ſentiment de tendreſſe pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut aſſurément un ſpectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction ſoûtenuë de tant de fermeté, & le viſage de Cortez baigné de ſes larmes ſans luy faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il ſe ſouvint alors de la prediction de l'Aſtrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu ; ſoit à deſſein de reprocher à cet homme le conſeil qu'il luy avoit donné de hâter la marche de l'armée ; ou de faire quelque diverſion à ſes chagrins, en raillant le devin ſur la fauſſeté de ſon art. On trouva que ce miſerable avoit peri à la premiere at-

attaque ſur la digue, ſuivant la deſtinée ordinaire à ceux de ſa profeſſion. On ne parle pas ici de ceux qui poſſedant à fonds les principes de cette ſcience, ſçavent encore la reduire aux termes de la raiſon; mais ſeulement de ces impoſteurs qui prennent la qualité d'Aſtrologues judicaires ou Devins, & dont la plus grande partie traîne une miſerable vie, terminée par quelque deſaſtre: appliquez au bonheur d'autrui, & toûjours chargez de miſeres; enſorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le ſeul penchant à l'obſervation des aſpects heureux ou infortunez des aſtres, marquoit un point de naiſſance ſous une maudite étoile.

Entre tant de diſgraces, Cortez eut cette conſolation qui luy fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confuſion, Aguilar & Marine échaperent du Combat. Ces deux ſujets n'étoient pas moins neceſſaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois; parce qu'il étoit impoſſible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les eſprits des Nations, dont on ſe propoſoit l'aſſiſtance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins conſiderable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de ſuivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Eſpagnols le tems de reſpirer, & de ſe mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empreſſement, enlevant même tous les bleſſez ſur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec juſtice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprés de leur pere en ſa priſon, & les autres priſonniers qui ſuivoient le bagage des Eſpagnols, furent maſſacrez par les Mexicains même; & les Indiens attachez à piller la dépoüille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs fleches. Comme le peuple les re-

reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere ; cette vûë jetta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement ; les autres se retiroient éperdus & faisoient place à la foule ; mais personne ne disoit mot, la frayeur étoufant jusques aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les Anciens appelloient terreur panique. Les Commandans resolurent d'informer l'Empereur de cet accident ; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flater les esprits de ses Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fît alte par tout, & qu'on commençât la cérémonie des funerailles, par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusques à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent aprés une si furieuse désolation & tant de fatigues à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes, & particulierement le General, qui respectoit en eux la memoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance ; & comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quel-

ques troupes d'Indiens armez, qui suivoient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arêter les Espagnols jusques à ce qu'ils se fussent acquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma: précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toujours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris; & cette importunité dura jusques à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachez s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la legereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front, & mit tous les Arquebusiers & les Arbalestriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combatre en raze campagne, sans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abatus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches, & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre, & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lors que Cortez qui combatoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extremité où il se trouvoit lui figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation,

tion ; & aïant détaché quelques Soldats à deſſein de le reconnoître, il les fit ſuivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il falut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebuſiers ſur les avenuës. Enfin le General vint heureuſement à bout de ſon deſſein, parce qu'on trouva le poſte abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour ſe mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles ſauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moiſſons. Les Sacrificateurs & les Miniſtres de ce culte abominable l'avoient laiſſé deſert, fuïant le voiſinage de la guerre, contraire à leur profeſſion. L'enceinte du Temple étoit aſſez ſpacieuſe, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être miſe en défenſe. Les Eſpagnols reprirent haleine à l'abri de ſes remparts, qu'ils regardoient comme une forteresſe inexpugnable. Ils tournerent en même-tems les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce ſoulagement comme un ſecours de la Divine protection ; & cette pieuſe reflexion ſubſiſta même aprés le péril, puiſqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage ſous le titre de Nôtre-Dame des Remedes, afin de conſerver dans la memoire des hommes, l'importance de la reſſource qu'ils rencontrerent en ce Temple pour ſe tirer d'une occaſion où ils ſe trouvoient reduits à la derniere extremité : & l'on en voit encore aujourd'huy les effets ſenſibles, au ſecours que la ſainte Image procure à pluſieurs beſoins, & en la devotion des fideles qui viennent rendre à la tres-Ste. Vierge de tres-humbles graces de ce bien fait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter ſur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun deſſein de tenter un aſſaut. Ils s'approche-

rent seulement à la portée du mousquet, de l'éminence qu'ils enveloperent de tous côtez. Ils faisoient de tems en tems quelques irruptions, en batant l'air à coups de fleche & quelque fois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de satisfaire leur fausse valeur, en découvroient la foiblesse; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusques à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique: soit afin de garder leur coûtume de se retirer avec le Soleil, soit qu'ils se trouvassent abatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour precedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faisoient alte au milieu de la plaine; & qu'ils tâchoient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes: comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils se retiroient, que la question n'étoit pas encore decidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu seur. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes & les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu de repos: on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandoit ce secours, que pour consumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux Soldats le peu de rafraichissement que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû sauver avec le bagage; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la gueriſon des blessez, qui étoit difficile en ce défaut general de toute sorte de provisions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins

moins la douleur par vertu, ou par hazard: on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choſes, n'en étoit pas moins attentif au peril où il ſe trouvoit engagé; & avant que de ſe donner quelques momens de repos, il aſſembla les Capitaines afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé ſa reſolution, mais il gardoit bien de décider ſouverainement aux occaſions périlleuſes, étant grand maître en cet art d'attirer les eſprits à l'avis le plus raiſonnable, ſans découvrir ſon ſentiment, ni s'armer de ſon autorité. Il leur propoſa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider ſur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord: *Qu'on ne retomboit pas deux fois impunement en l'extremité où ils s'étoient trouvez ce ſoir-là; & qu'ils ne pouvoient ſans temerité ſe rejetter dans l'engagement de marcher en combatant avec des forces ſi inégales à celles des ennemis, & de faire en même tems deux mouvemens ſi oppoſez.* Il ajouta: *Qu'afin d'éviter une reſolution dont le danger & les inconveniens étoient ſi conſiderables, il avoit ſongé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit; mais que ce parti lui paroiſſoit moins avantageux, en ce qu'on diſſiperoit ſeulement cette multitude d'Indiens par la fuite, pour les voir raſſembler un moment aprés ſuivant leur coûtume, qui feroit traîner long-tems cette guerre. Qu'il avoit donc penſé à ſe maintenir dans le poſte où ils étoient juſques à ce que la fatigue d'un ſiege obligeât les Mexicains à ſe retirer, ſi la neceſſité des vivres qui commençoit à ſe faire ſentir, n'eut rendu cette voye preſque impratiquable. Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit celui qu'il vouloit prendre) qui etoit de ſe mettre en marche dés cette nuit même: enſorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieuës du lieu où ils étoient. Que ſi les Indiens ſuivant leur maniere ne faiſoient aucun mouvement*

jusques au lever du Soleil, les Espagnols auroient l'avantage de faire leur chemin sans obstacle; & quand les Mexicains prendroient la resolution de les suivre, ils ne pourroient les joindre sans être fatiguez, & il seroit plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Neanmoins que considerant le mauvais état de l'armée, & la lassitude des Soldats, ce seroit une cruauté de les exposer sans aucune raison, au travail d'une marche precipitée durant les tenebres, & par un chemin incertain; quoi que l'occasion & la necessité où ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & une prompte resolution; & puis qu'il n'y avoit rien de sûr, il faloit peser les difficultez, & s'abandonner à la resolution, qui en auroit le moins.

Sur ce raisonnement du General tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile execution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celui qui étoit necessaire à donner quelques heures au repos des Soldats; & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lors qu'on en venoit à la conclusion: & c'est la metode de ceux qui sçavent l'art de decider en demandant conseil, ce qui se fait en prevenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

CHA-

CHAPITRE XX.

Les Eſpagnols continuent leur retraite, avec une furieuſe fatigue & de grands obſtacles, juſques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

PEu de tems avant l'heure marquée, on aſſembla les Soldats, qui dormoient en defiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raiſons qu'on avoit de l'éxecuter; à quoy ils applaudirent tous, en ſe diſpoſant à marcher. Le General commanda qu'on laiſſât les feux allumez; afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire; & donna le commandement de l'avantgarde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ſes forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être prés du peril, & aſſûrer par ſes ſoins la tranquillité des autres. Ainſi l'armée ſe mit en marche; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin; afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë, ſans que le ſilence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de pluſieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuſcade, que ceux mémes qui l'avoient dreſſée découvrirent mal à propos, & ſi brutalement, qu'ils en avertirent les Eſpagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leurs tiroient de loin. On voïoit deſcendre des montagnes & ſortir

tir d'entre les buiſſons diverſes troupes d'Indiens, qui venoient inſulter les Eſpagnols par les flancs, mais ſans aucun ordre : & quoyqu'ils ne fiſſent pas un corps capable d'arrêter la marche, il faloit toûjours les repouſſer, éviter diverſes embuſcades, & diſputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une ſeconde irruption de l'armée qu'on avoit laiſſée de l'autre côté du Temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains ; mais leur maniere n'étoit pas de combatre ainſi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent enſuite. Nôtre ſentiment eſt donc que ces Indiens étoient ramaſſez des milices de toutes les Villes voiſines, qui par un ordre ſuperieur venoient incommoder la marche, en occupant les paſſages ; puiſque ſi les Mexicains avoient connu la retraite des Eſpagnols, ils ſeroient venus en gros, les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hoſtilitez.

L'armée fit deux lieuës, combatant ainſi avec moins de peril, que d'importunité ; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais aſſez bien poſté pour découvrir la campagne, & prendre, ſuivant le nombre des ennemis, les meſures capables d'établir ſa ſûreté. Le jour découvrit la quantité & le deſordre des Indiens : & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, ſe trouvant reduit à quelques incurſions de Païſans, on continua la marche ſans s'arrêter ; & à deſſein de s'avancer le plus qu'il ſeroit poſſible ; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la pourſuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs me-

CHAPITRE XX.

Les Eſpagnols continuënt leur retraite, avec une furieuſe fatigue & de grands obſtacles, juſques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

PEu de tems avant l'heure marquée, on aſſembla les Soldats, qui dormoient en defiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raiſons qu'on avoit de l'éxecuter : à quoy ils applaudirent tous, en ſe diſpoſant à marcher. Le General commanda qu'on laiſſât les feux allumez ; afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire ; & donna le commandement de l'avantgarde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ſes forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être prés du peril, & aſſûrer par ſes ſoins la tranquillité des autres. Ainſi l'armée ſe mit en marche ; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë, ſans que le ſilence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de pluſieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuſcade, que ceux mémes qui l'avoient dreſſée découvrirent mal à propos, & ſi brutalement, qu'ils en avertirent les Eſpagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leurs tiroient de loin. On voïoit deſcendre des montagnes & ſortir

tir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens, qui venoient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre : & quoyqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche, il faloit toûjours les repousser, éviter diverses embuscades, & disputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du Temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combatre ainsi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Nôtre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassez des milices de toutes les Villes voisines, qui par un ordre superieur venoient incommoder la marche, en occupant les passages ; puisque si les Mexicains l'avoient connu la retraite des Espagnols, ils seroient venus en gros, les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hostilitez.

L'armée fit deux lieuës, combatant ainsi avec moins de peril, que d'importunité ; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité & le desordre des Indiens : & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant reduit à quelques incursions de Païsans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible ; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs me-

naces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuiſent toute leur colere en de vains abois, juſques à ce qu'à deux lieuës de-là, on reconnut un Bourg bien ſitué, & qui paroiſſoit fort peuplé. Cortez le deſtina pour le logement de ſes troupes, & donna ordre qu'on s'en ſaiſit à vive force, ſi l'on ne pouvoit y entrer paiſiblement: mais on le trouva abandonnée de tous ſes Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à rétablir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu, un jour ou deux, ſelon quelques Auteurs; parce que l'état où les bleſſez ſe trouvoient, ne permettoit pas que l'on fit une plus grande diligence. Elle fit enſuite deux autres journées de marche; aprés quoy elle trouva un païs fâcheux & ſterile, toûjours hors du grand chemin, & en grand ſoupçon des guides qui la conduiſoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils puſſent paſſer la nuit, & la perſecution des Indiens ne ceſſoit point: ils étoient toûjours en vûë, ſoit qu'ils fuſſent les mêmes, ou d'autres, qui ſuivant les premiers ordres, faiſoient des courſes en leur païs; mais ſur tout, la ſoif & la faim travaillerent extrémement les Eſpagnols en ces paſſages, juſques à les jetter dans le dernier accablement. Neanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient reciproquement à ſouffrir, & la patience faiſoit ſes efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent juſques à manger les herbes & les racines, ſans éxaminer ſi elles étoient venimeuſes, ou non, quoyque les plus ſages les cueilliſſent avec choix, ſuivant la connoiſſance que les Tlaſcalteques en avoient. Un des chevaux bleſſez mourut alors; & on oublia aiſément & avec plaiſir, le beſoin qu'on pourroit en avoir,

parce qu'il fut distribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui celebrerent cette fête, en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût cederent à la crainte de la necessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laisserent l'entrée libre, sans se retirer comme les autres, témoignant de la joie & de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & ces caresses étoient un nouveau stratagême des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piege qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produisirent, sans aucune violence, les provisions qu'ils avoient, & en tirerent même des Bourgs voisins, autant qu'il étoit necessaire pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour, l'armée se mit en ordre, afin de passer la montagne, dont la côte opposée conduisoit à la vallée d'Otumba, qu'il faloit necessairement traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres: leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une espece de satisfaction; & Marine remarqua qu'ils repeterent plusieurs fois ces mots: *Allez, Tyrans, vous serez bientôt en un lieu, où vous perirez tous.* Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols; car il étoit repeté trop souvent, pour être avancé temerairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens, voisins de la Province de Tlascala, voïoient avec plaisir le peril où les Espagnols alloient se jetter; supposant que le Peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux: mais le General, & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens; étoit un indice

certain de quelque embuscade fort proche ; & leur raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces Peuples découvroient fotement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prevint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion : & l'on continuoit la marche, lorsque les Coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroïable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple, & qui avoit reçû un renfort considerable. Les Commandans, suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols : & quoyqu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément, l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement, avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'éxecution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien reçûë, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours ; & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils previnrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras,

tas, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne: & veritablement, un projet concerté & éxecuté avec tant de juſteſſe, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande experience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à ſe perſuader que cette armée fût celle des Mexicains; & on crut, en montant la côte, que ces diverſes troupes qui voltigeoient autour des Eſpagnols, s'étoient reünies à deſſein de défendre quelque paſſage, avec la foibleſſe & la lâcheté qui leur étoient ordinaires: mais la ſurpriſe fut extrême, lorſqu'on découvrit du haut de la montagne une puiſſante armée rangée en aſſez bon ordre, dont le front occupoit l'eſpace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puiſſance des Mexicains étoit compoſé de differentes Nations, ainſi qu'on pouvoit le connoître par la diverſité, & la ſeparation de leurs enſeignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroiſſoit ſur ſa liziere ſuperbement ornée, élevé au-deſſus de tous, ſur les épaules de ſes Domeſtiques, afin de donner ſes ordres, & de les faire éxecuter à ſa vûë. Il portoit ſur ſa cuiſſe l'Etendart Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les ſiennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occaſions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or maſſif, pendant au bout d'une pique, & couronné de pluſieurs plumes de diverſes couleurs. Cet aſſortiment avoit, ſans doute, ſon miſtere, ſuperieur aux hieroglyphes des enſeignes ſubalternes: & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un ſpectacle qui conſervoit ſon agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'éxercice à leur courage & à leurs forces, Cortez éxaminoit sur leurs visages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les discours: & comme il les vid plus émûs de colere, que d'étonnement: *Voici*, dit-il, *l'occasion de mourir, ou de vaincre; c'est la cause de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis necessaires en cette rencontre; & en criant, à son ordinaire, *Saint Iacques & saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, aïant étendu le front de ses bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soûtenir l'Infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La premiere décharge des arbalêtes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits; & ils furent chargez aussi-tôt, à coups de pique & d'épée, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge; les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessûre, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée, comme des lions alterez du sang des Mexicains; & neanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines, qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combatoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre

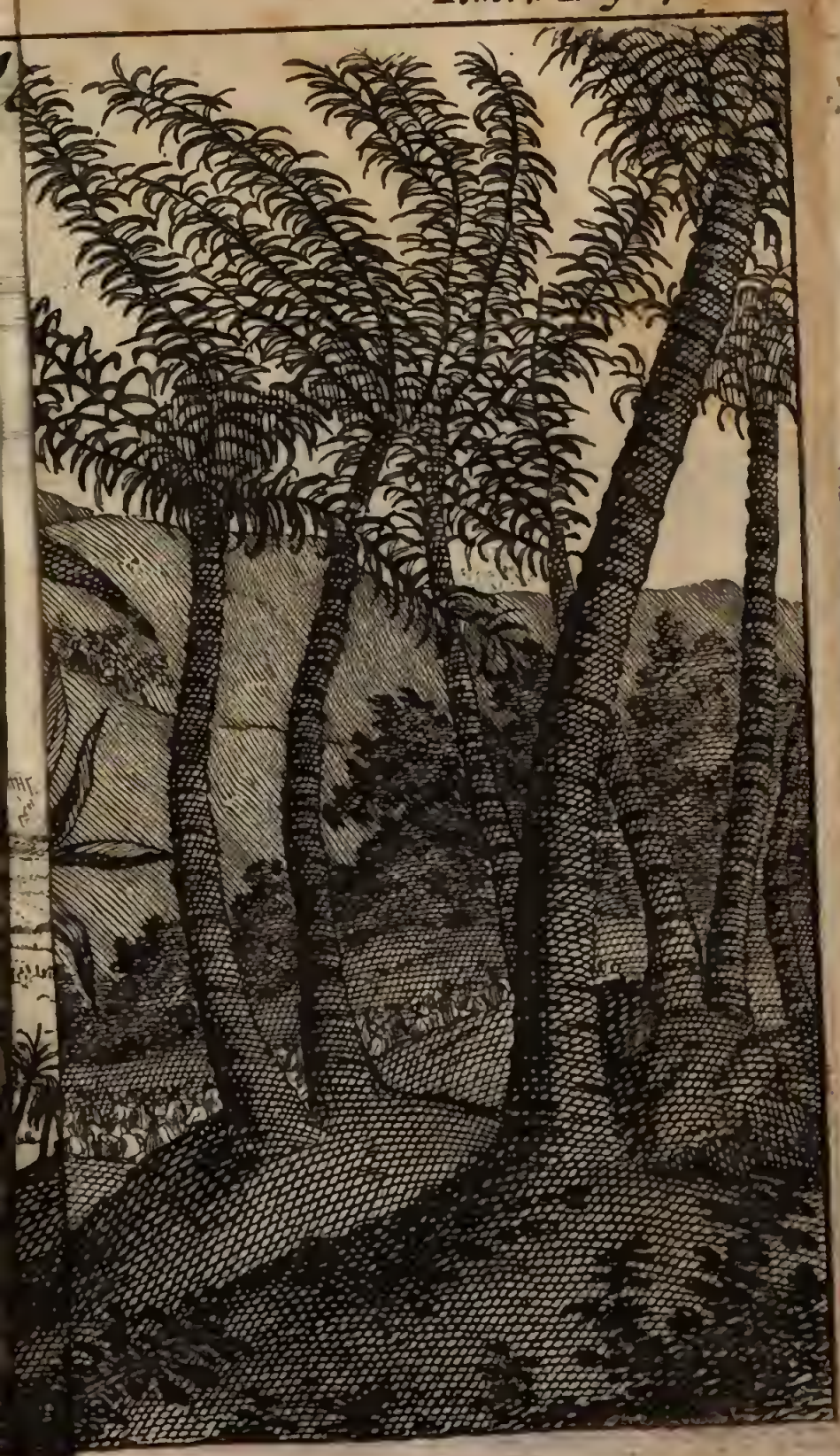
qu'on

qu'on faisoit dans leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols; parce que ces rafraîchissemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroïable d'Indiens, sembloit se retirer d'un même-tems, lorsque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu passoient à l'avant-garde de nôtre armée; & après l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impetuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flus & le reflus de ses vagues.

Le General combatoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voïoit trop pressez, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La resistance obstinée des ennemis luy donnoit pourtant de l'inquiétude; parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses Soldats: & comme il jettoit la vûë sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se tirer avec avantage d'une occasion si perilleuse, il fut secouru en cette extrémité, par une de ces reflexions qu'il sembloit tenir en reserve pour les neccessitez pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le secret de leurs batailles consistoit en l'Etendart general, dont la perte ou le gain decidoit de la victoire, pour eux, ou pour leurs ennemis: sur quoy Cortez se fondant sur le trouble & l'épouvente que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, resolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'Etendart Imperial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid, & d'Avila; & il leur proposa sa resolution, & la maniere de l'executer. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand

galop, à l'endroit qui luy parut le plus foible, & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coûtume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils se fussent ralliez, le General repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron, au lieu où l'Etendart de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde: & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit sauter d'un coup de lance, du haut enbas de la litière, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déja deserté; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voïant ce General à terre, descendit de cheval, & luy ôta le peu de vie qui luy restoit, avec l'Etendart, qu'il mit aussi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme; & parce qu'il avoit donné la derniere main à l'exploit de son General, l'Empereur Charles luy fit quelques graces, & luy donna pour cimier de ses armes, le pennache dont l'Etendart de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'Etendart de l'Empire entre les mains des Espagnols, ils abatirent toutes les autres enseignes; & jettant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtez, dans les bois & les campagnes de maiz, où ils cherchoient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperduës de fraïeur; & le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute rigueur, en faisant main basse sur ces fuïards; parce qu'il étoit important de les dissiper, en sorte qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rassembler: & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence,



Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI

ce, & les regles de la guerre. Cortez eut quelques bleſſez parmi ſes troupes; & il en mourut deux ou trois à Tlaſcala. Il reçut luy-même un coup de pierre à la tête, ſi violent, qu'il perça ſon caſque, & luy offenſa le cerveau, par une contuſion dont il guerit avec peine. Il laiſſa aux Soldats tout le butin, qui fut conſiderable; parceque les Mexicains avoient apporté en cette rencontre, tous les joïaux & les ajuſtemens dont ils pretendoient orner leur triomphe. L'Hiſtoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toûjours le nombre des morts en de pareilles occaſions: cependant, quiconque ſera perſuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combatans, trouvera moins de diſproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers mêmes, parlent de cette victoire, comme d'une des plus grandes que l'on ait remportez en l'une & en l'autre Amerique; & s'il étoit conſtant que ſaint Jacques eût combatu viſiblement en faveur des Eſpagnols, ainſi que pluſieurs priſonniers l'aſſûroient, la ſanglante défaite de ces Barbares ſeroit moins ſurprenante, & paroîtroit moins éxagerée: quoyqu'à dire la verité, il ne ſoit pas neceſſaire d'avoir recours à un miracle ſenſible, en une rencontre où la main de Dieu s'eſt déclarée par des témoignages ſi éclatans; puiſqu'il s'eſt reſervé particulierement le ſuccez des batailles en ſe nommant luy-même le Seigneur des armées: afin que les hommes appriſſent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la diſpoſition de ſes arrêts ſouverains, ſans faire aucun fond ſur la grandeur de leurs forces, parce qu'il ſçait châtier l'injuſtice, en aſſiſtant les plus foibles: & encore ſans prendre trop de confiance en leur bon droit; parce

qu'il luy plaît quelque fois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le foüet entre les mains des perſonnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE
De la Conquête du
MEXIQUE,
Ou de la Nouvelle
ESPAGNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER

L'armée entre dans la Province Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoïent visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques; & on est assûré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.

CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes: aprés quoy on continua la marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'ar-

l'arriere-garde, parce qu'on en découvroit toûjours quelques troupes au haut des montagnes. Neanmoins, comme on ne pouvoit ſortir ce jour-là du Païs ennemi, & qu'on étoit preſſé par le beſoin de penſer les bleſſez, le General fit alte à quelques maiſons écartées, où l'armée paſſa la nuit avec peu d'aſſûrance. Au point du jour, elle reprit ſa route, ſans aucun obſtacle; les plaines voiſines ne laiſſant pas lieu de craindre aucune embuſcade, quoyqu'on reconnut encore que ce Païs étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils ſembloient donner congé aux Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlaſcala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ſes anciens Habitans avoient élevée, à deſſein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui luy ſervent de bornes, en tous les endroits où elles laiſſoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit ſur les terres de cette Republique: les Tlaſcalteques baiſoient le terrein, comme des enfans deſolez qui reviennent entre les bras de leur mere; & les Eſpagnols rendoient graces au Ciel, par de tres-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de reſpirer en liberté, aprés tant de fatigues. Ils allerent tous ſe mettre en poſſeſſion de cette heureuſe tranquillité, autour d'une fontaine, où ils ſe coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de ſanté & de delicateſſe, par les loüanges qu'elles reçûrent des Eſpagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées; ſoit que le beſoin redoublât le plaiſir du rafraîchiſſement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, luy donnât cet agrément.

Le

Le General prit ce moment, pour repreſenter familierement à ſes Soldats, combien il leur importoit de conſerver l'amitié du Peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie, & par leur reconnoiſſance: qu'ainſi ils devoient conſiderer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Aprés quoy il reſolut de faire quelque ſejour en chemin, afin de prendre langue, & de preparer leur entrée à Tlaſcala, ſuivant les meſures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc ſur le midi, loger à Gualipar, groſſe Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démonſtrations de leur bonne volonté, en offrant aux Eſpagnols leurs maiſons, & tout ce qui leur étoit neceſſaire, de ſi bon cœur, que ceux-mêmes qui avoient conçû quelques ſoupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la ſincerité de leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit ſon quartier, avec toutes les précautions neceſſaires pour ne pas échoüer contre une fauſſe confiance.

Son premier ſoin fut d'informer les Senateurs de Tlaſcala, de ſa retraite & de ſes avantures, par deux Tlaſcalteques qu'il dépêcha: & quoyqu'il crut les prévenir par cet avis, la renommée de ſa victoire les en avoit déja inſtruits; en ſorte qu'au même-tems que ſes Envoïez partoient, il vid arriver de la part de la Republique, ſon cher ami Magiſcatzin, Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques autres Senateurs. Magiſcatzin s'avançant le premier, vint embraſſer le General; & aprés l'avoir ſalüé, il ſe retira de quelques pas, pour le regarder, & ſatisfaire ſon admiration, comme un homme qui avoit de la peine à ſe perſuader qu'il joüît encore du plaiſir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains, où le ſon de la

voix le conduiſoit ; & ſon affection ſe declara encore plus tendrement, puiſqu'àprés s'être aſſûré par l'attouchement, ſa joie s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ſes yeux pouvoient faire éclater ſes ſentimens. Les autres vinrent aprés cela ſalüer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoiſſoient: mais entre la ſincerité de ces careſſes, le jeune Xicotencal, par une fâcheuſe diſtinction, laiſſa remarquer en ſon procedé, quelque choſe de farouche, ou au moins de trop fier: & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que ſon cœur conſervoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou ſon orgueil, les remords d'un vaincu. Le General ſe retira avec les Senateurs, & trouva en leur converſation tous les égards de bien-ſeance & d'honnêteté qu'il auroit pû ſouhaiter en des gens de la derniere politeſſe. Ils luy dirent qu'ils avoient déja aſſemblé leurs troupes, à deſſein de marcher à ſon ſecours, contre leurs communs ennemis ; & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa marche. Ils lui témoignerent une extréme douleur de ſa bleſſure, qu'ils regardoient comme le ſacrilege attentat d'une guerre ſeditieuſe. Ils regretterent la perte des Eſpagnols, particulierement celle de Jean Velaſquez de Leon, que ſon merite, qu'ils avoient ſçû remarquer, leur faiſoit aimer. Ils deteſterent la barbare perfidie des Mexicains ; & enfin ils offrirent au General de l'aſſiſter à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez : ajoûtant, afin d'appuïer leurs offres, qu'ils n'étoient pas ſeulement amis des Eſpagnols, mais encore Vaſſaux de leur Prince ; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de ſon Miniſtre, & à mourir auprés de luy.

Les

Les Senateurs conclurent leur discours par cette delicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation luy justifia non-seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez, de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déja preparé: neanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les preparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoûtumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistez liberalement de toute sorte de rafraîchissemens, aux dépens de la Republique; & d'abord que les blessez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prepara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joïaux & des plumes des Mexicains; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche, par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant

des

des Eſpagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple, qui faiſoit entendre par tout des applaudiſſemens & des acclamations, où la gloire des Eſpagnols vainqueurs étoit relevé par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les cors ſeparez en differens chœurs, qui ſe répondoient alternativement, firent une ſalve bruïante, mais aſſez agreable; & ces inſtrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, aprés que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, aprés un peu de reſiſtance, alla prendre le ſien chez Magiſcatzin, en cedant aux inſtances qu'il luy en fit, afin de conſerver ſon eſtime. La même raiſon engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal; & quoyque les autres Caciques vouluſſent regaler auſſi chez eux ce qui reſtoit de Capitaines, ils s'en excuſerent civilement; parce qu'il ne faloit pas que le quartier & de corps-de-garde demeuraſſent ſans Chefs. Les Eſpagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore ſur ce ſujet quelque diverſité dans les Relations: mais nous reſervons les diſcuſſions, lorſque la contrariété donne ateinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peuvent faire une erreur conſiderable.

Le même ſoir on commença les fêtes du triomphe, qui furent continuées durant pluſieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adreſſe & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à celebrer leur victoire; ſans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats; ſoit qu'ils ne vouluſſent point laiſſer de prendre part à la joie publique; ou que cette Nation belliqueuſe

crut

crut qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voïoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches: d'autres combatoient au saut, ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde, ou voltigueurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux: à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toûjours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toûjours égaïée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joie, dont le bruit tumultueux sembloit neanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flaté ses esperances: les Nobles signaloient leur amitié, & leur veneration pour sa personne; autant que le Peuple luy témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit tres-sensible, & tres-reconnoissant à leur affection; & il celebroit leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de satisfaction. Les Capitaines luy aidoient à gagner les esprits, par des manieres agreables, & des presens; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépoüilles qu'ils avoient conquises: mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agreable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessûre du General avoit été mal pensée: & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau

veau une inflammation vehemente, suivie d'une fiévre, qui abatit entierement ses forces, & le reduisit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour sa vie.

Les Espagnols sentirent ce cruel contre-tems, comme une menace adressée à leur fortune & à leurs vies: mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cesserent toutes les réjoüissances, & passerent à l'autre extremité de la tristesse & de la desolation. Les Nobles accablez de chagrin, venoient à tous momens s'informer de la santé du Teule, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent gueres moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût sa guerison qu'à leur seule industrie; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoient sa fiévre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les playes, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empiriques; il est neanmoins constant que tout leur art en commun,

mun, ne doit son origine qu'à l'experience; & qu'en un Païs où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrez de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve l'affection des Tlascalteques: & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.

CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soûlevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoi il fondoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement; & la réponse de cet Officier arriva bientôt par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquiétu-

de-

de dans la Place, ni ſur la côte: Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur priſon: & que les Soldats de la garniſon étoient contens, & fort bien traitez; parce que la bonne correſpondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliez continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyez à Tlaſcala querir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz, pour leur part du preſent, n'étoient point revenus à la Ville: & ſi le bruit qui couroit entre les Indiens étoit veritable, qu'on les avoit tuez en la Province de Tepeacá; il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez qui étoient demeurez bleſſez à Zempoala, n'euſſent péri par la même trahiſon: parce qu'à meſure qu'ils ſe ſentoient gueris; ils marchoient par petites troupes avec une extréme paſſion de ſe rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats ſe figuroit des richeſſes immenſes.

Cette diſgrace affligea extrémement le General; parce que dans ſon entrepriſe il avoit compté ſur ces Soldats, dont le nombre, ſuivant Herrera alloit au delà de 50; & quand il auroit été moindre, ſi l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toujours été une grande perte en une occaſion & en un païs, où un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlaſcalteques, qui confirmerent ce que Rangel lui avoit mandé: & il leur ſçût bon gré de la diſcretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaiſes nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obſtacle au retour de ſa ſanté.

Il étoit conſtant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz étoient arrivez à Tlaſcala, d'où ils étoient retournez chargez de l'or qui leur étoit

échû

échû en partage, en un tems où on commençoit à se défier de la fidelité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres s'étoient soûmis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrez en cette Province: & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lors qu'on apprit qu'ils avoient appellé des troupes de Mexique à dessein de les soûtenir. Cortez se voyoit engagé à la necessité de châtier ces rebelles & de chasser les ennemis loin de son voisinage; & cela ne souffroit point de remise, parce que cette Province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz: & il faloit s'assurer de ce passage, avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Neanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Senat, d'assister les Espagnols de leurs forces pour cette expedition: parce qu'il apprit que les Tepeaques avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques bourgades de cette Province: & il jugea qu'ils auroient recours à lui par cette même raison. En effet le Senat resolut que l'on châtieroit cette insolence par la voye des armes, & qu'on tâcheroit d'interesser les Espagnols en cette guerre, puis qu'ils étoient également irritez & offensez de la mort de leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez avoit prévû ne manqua pas d'arriver, & il se vid en termes d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquietudes. On reçût avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivez à la frontiere: qu'ils étoient adressez à la Republique de Tlascala, & qu'ils n'attendoient que la permission du Senat pour se rendre à la Ville. La matiere

fut

fut mise en déliberation ; car le cas étoit surprenant, & on ne laissoit pas de reconnoître que toute negociation de la part d'un ennemi dangereux & puissant, doit être écoutée comme une menace envelopée. Neanmoins quoyque les Senateurs s'attendissent que cette Ambassade seroit certainement contre les Espagnols, & qu'ils eussent arrêté constamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter sur l'obligation de soûtenir l'interêt de leurs amis ; ils conclurent de recevoir les Ambassadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple ; & il est aisé de juger que le consentement de Cortez intervint en cette resolution ; puisque les Ambassadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun sujet d'accuser les Tlascalteques du moindre défaut de sincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le present composé de diverses pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du païs, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la marchandise la plus précieuse & la plus recherchée en cette Province. Les Ambassadeurs portoient en leurs mains les marques de paix ; & ils étoient superbement parez & suivis d'un nombreux cortege, tant de leurs amis que de leurs domestiques. Ils croïoient que ce pompeux apareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoïez : & en effet, il sert quelque fois à imposer aux esprits par cette vaine ostentation de pouvoir qui ébloüit ou divertit les yeux, à dessein de surprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, sans manquer à la courtoisie ni donner dans l'excez des caresses ; mais en hommes de-

delicats, sur les droits de la Souveraineté de leur République ; & qui à travers leurs civilitez laissoient entrevoir quelques chagrins.

Aprés avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualitez & de trés-profondes soûmissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes. *Qu'il offroit aux Tlascalteques la paix & une alliance perpetuelle entre les deux Nations, le commerce libre & des interêts communs, à condition qu'ils prendroient incessamment les armes contre les Espagnols ; ou qu'ils se serviroient pour s'en défaire aisément de l'imprudence qu'ils avoient eu de venir se livrer entre leurs mains.* Ils n'eurent pas le tems d'achever ce raisonnement ; parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procedé, contre l'usage & la raison ; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoïez à leur logis, afin d'y attendre les resolutions du Senat. Aprés leur sortie on proposa l'affaire ; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja déclaré un peu indiscrettement par leurs murmures. Seulement, on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députez qui porteroient la reponse du Senat aux Ambassadeurs. *Qu'on faisoit une extrême attention à la proposition de la paix, pourvû qu'elle fût accompagnée de partis raisonnables & proportionnez à la gloire & à la reputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlascalteques observoient religieusement les loix de l'hospitalité ; & qu'ils n'étoient point accoûtumez à faire servir la confiance d'instrumens à la mauvaise foi, qu'ils se faisoient hon-*

honneur de regarder comme impoſſible, ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la verité des choſes; puis qu'ils n'entendoient point l'uſage des prétextes, & ne ſçavoient point donner à la trahiſon un autre nom que le ſien. On n'eut point d'occaſion d'apprendre la replique des Ambaſſadeurs: parce que du moment qu'ils virent que leur propoſition avoit été mal reçûë, ils s'en allerent chargez d'autant de frayeur, qu'ils avoient apporté de gravité: & on ne jugea pas qu'il fut à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le Peuple un bruit qu'ils venoient ſoliciter le Senat contre les Eſpagnols, & on en craignoit quelque ſoulevement qui allât juſques à offenſer les Privileges de leur caractére, & à ruïner l'attention des Senateurs au droit des gens.

Quoi que cette intrigue des Mexicains eut été démêlée à la ſatisfaction des Eſpagnols, elle ne laiſſa pas de produire un autre inconvenient qui renouvella leurs inquietudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point declaré ſon ſentiment au Senat, & s'étoit laiſſé emporter au torrent des voix: ſoit qu'il craignît l'indignation de ſes Confreres, ou que le reſpect qu'il avoit pour ſon pere l'eut retenu. Neanmoins l'occaſion de cette Ambaſſade lui donna lieu de repandre entre ſes amis & ſes partiſans le venin dont ſon cœur étoit rempli ſur le ſujet de la paix qu'ils propoſoient. Ce n'eſt pas qu'elle fut conforme à ſon genie, ni à ſes interêts; mais il vouloit couvrir de ce pretexte ſpecieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. *L'Empereur de Mexique*, diſoit-il, *dont la puiſſance formidable nous oblige d'avoir toujours les armes à la main, & nous retient envelopez dans les deſaſtres d'une continuelle guerre, nous offre maintenant ſon amitié: & n'y met point d'autre prix que la mort des Eſpagnols. Il ne fait que nous propoſer ce que nous devrions déja avoir executé pour nôtre interêt & nôtre conſer-*

conservation ; puis que quand nous pardonnerions à ces nouveaux venus, l'intention de détruire absolument nôtre Religion ; qui pourra soûtenir : qu'ils ne projettent de renverser nos Loix & la forme de nôtre Gouvernement, pour reduire en Monarchie la venerable Republique des Tlascalteques ? Ils pretendent nous assujettir à la cruelle & odieuse domination de leurs Empereurs ; & ce joug est si pesant & si rude, que nous ne pouvons le considerer sans larmes, sur le col même de nos ennemis. Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour executer ce qu'elles lui inspiroient : & quoique plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer, comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fit un corps redoutable en un païs où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Neanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la réserve requise en une conjoncture de cette importance ; & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en sa constance & en son integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruiner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime ; & l'aveugle fut un de ceux qui appuyerent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en juge desinteressé ; & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La conſtance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent ſi vivement les eſprits des autres, qu'ils adoucirent à ſa conſideration la rigueur de la Sentence; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant ſa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens: & aprés luy avoir fait une ſevere reprimande ſur ſon inſolence, ils luy ôterent le bâton de General, en le privant de l'éxercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en luy donnant des témoignages d'un ſincere reconciliation. Le General emploïa en ſa faveur tout ſon credit, avec tant de ſuccez, que Xicotencal fut rétabli en ſa dignité & aux bonnes graces de ſon pere; quoyque la ferocité de ſon genie le pouſſât peu de tems aprés à de nouvelles inquietudes qui luy coutérent la vie, ainſi qu'on le verra en ſon lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Eſpagnols de leur derniere ruïne: mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoiſſance de Cortez, qu'aprés qu'on en eut prevenu les ſuites & châtié le crime; & l'intrigue des Ambaſſadeurs de Mexique, ſe termina à la ſatisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlaſcalteques; qui reçûrent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient ſi bornées, ſur ce qu'on nomme politeſſe, lorſque les Eſpagnols manquoient de tous les moyens humains pour ſe ſoûtenir, parut tenir du miracle; au moins on la conſidera alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la cauſe, lorſqu'on la cherche entre les cauſes inferieures.

CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca; & aprés avoir vaincu les rebelles, qui étant assistez des Mexicains avoient presenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la necessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca; en leur representant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Neanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette necessité; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soûpirant, des cabanes qu'ils possedoient en l'Isle de Cuba; soûtenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plûtôt se retirer à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue, & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur resistance auroient été plus soûtenus. Enfin la hardies-

dieſſe de ces mutins alla juſques à ce point, qu'ils firent ſignifier au General une proteſtation en forme, parée de quelques motifs plus inſolens qu'eſſentiels, & où le pretexte du bien public & du ſervice du Roi ſervoient de voile à la crainte, & à la baſſeſſe du cœur.

L'inſolence de cet acte piqua Cortez, d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera Cruz, qu'il étoit impoſſible de percer ſans leur faire la guerre que ces mutins refuſoient. Il les fit venir en ſa preſence; & toute ſa moderation lui fut neceſſaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occaſion; puis que la tollerance ou la diſſimulation d'une injure perſonnelle, eſt une vertu dont un eſprit bien fait ſe rend capable avec quelque difficulté: mais lors qu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raiſon par caprice, ou par brutalité, c'eſt le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put; *Qu'il leur ſçavoit quelque gré du ſoin qu'ils prenoient de la conſervation de l'armée*: & ſans s'amuſer à leur faire comprendre les raiſons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlaſcalteques, & le riſque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laiſſant impunie la trahiſon des Tepeaques, il employa des motifs proportionnez à la portée des hommes, que la raiſon ne touche gueres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra ſeulement; *Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilez de la montagne, il faloit neceſſairement les combattre, afin de gagner la plaine. Que d'aller ſeuls à cette expedition, ce ſeroit perdre les troupes de gayeté de cœur, ou au moins les hazarder ſans raiſon: mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du ſecours aux Tlaſcalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point pour une retraite*

qui

qui les desesperoit. Qu'aussi, aprés avoir soûmis la Province rebelle, & asseuré le chemin; ce qu'on feroit assisté de toutes les forces de la Republique; il leur promettoit, sur son honneur & sur sa parole, que tous ceux qui n'auroient pas la volonté de suivre ses Etendarts, pourroïent se retirer librement avec son congé. Il leur persuada ainsi de servir en cette guerre, en leur faisant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres desseins: & dés ce moment il prit ses mesures pour l'expedition de Tepeaca; ce qui appaisa pour quelque tems leurs inquietudes.

Cortez choisit jusques à huit mille Tlascalteques des mieux faits, qui formerent diverses troupes à leur maniere, sous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laissa à la discretion de son nouvel ami Xicotencal, de le suivre avec le reste des troupes de la République; & aprés avoir mis ses gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Espagnols, en comptant les Capitaines & seize Cavaliers. Les Fantassins avoient presque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes; mais peu d'arquebuses, faute de poudre, qui les obligea à laisser la plus grande partie de ces armes chez Magiscatzin.

La marche de l'armée fut applaudie, par les acclamations du Peuple. Les Soldats témoignoient tous une joye qui étoit un heureux presage de la victoire, & qui leur inspiroit une nouvelle ardeur, par le desir qu'ils avoient de se venger. Ce jour là on fit alte en un Village des ennemis, à cinq lieuës de Tlascala, & trois de Tepeaca, Ville Capitale qui donnoit son nom à une Province. Les Habitans de ce Village s'enfuïrent à la premiere vûë de l'armée; & les Coureurs ne pûrent attraper que cinq ou six Païsans, que les Espagnols tâcherent d'apprivoiser à force de ca-

careſſes, malgré le chagrin des Tlaſcalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien different. Au matin le General les fit venir en ſa preſence, où aprés les avoir aſſurez par quelques preſens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils diſſent de ſa part aux Caciques, & aux principaux Miniſtres de Tepeaca: *Qu'il venoit avec cette armée venger la mort de tant d'Eſpagnols qui avoient été tuez ſur leurs terres par une infame trahiſon, & punir leur revolte contre l'obeïſſance qu'ils avoient jurée à ſon Prince. Neanmoins que s'ils ſe déterminoient à prendre les armes contre les Mexicains, à quoi il les aſſiſteroit de ſes forces, & de celles des Tlaſcalteques, la memoire de ces deux crimes ſeroit effacée par un pardon general; & qu'il leur rendroit ſon amitié, en leur épargnant les malheurs d'une guerre dont ils étoient juſtement menacez comme coupables, & qui l'obligeroit à les traiter en ennemis.*

Les Indiens partirent avec cette inſtruction, & même avec des aſſurances que Marine & Aguilar leur donnerent confidemment; en ajoutant à ce que le General avoit dit, quelques conſeils d'ami, & des promeſſes qu'ils ſeroient bien reçûs au retour, encore que la propoſition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour ſuivant, accompagnez de deux Mexicains, qui paroiſſoient une maniere d'Eſpions envoyez exprés, afin que les Païſans ne puſſent alterer les termes de la réponſe. Elle fut incivile & inſolente: *Qu'ils ne mandioient point la paix, & qu'ils ne tarderoient point à chercher leurs ennemis à la campagne, afin de les amener enchaînez aux pieds des Autels de leurs Dieux.* Ils ajoutoient à ce diſcours d'autres termes injurieux & menaçans, de gens qui comptent ſur le nombre de leurs troupes. Neanmoins Cortez n'étant pas encore ſatisfait, les dépêcha, avec une nouvelle inſtance qu'il donnoit à ſa juſtification. Il proteſtoit,

teſtoit, *Que s'ils ne recevoient la paix aux conditions qu'il leur propoſoit, il détruiroit leur Païs par le fer & par le feu, comme une retraite de traîtres à ſon Roi; & qu'ils demeureroient eſclaves des vainqueurs, qui ôteroient la liberté à tous ceux qui ne perdroient point la vie.* Le General fit comprendre cette réponſe aux Envoyez par les Truchemens, & voulut qu'ils en emportaſſent une copie par écrit. Il ſçavoit bien qu'ils ne la liroient pas: mais ſon deſſein étoit qu'aprés avoir entendu le rapport d'une dénonciation ſi ſevere, ces paroles ſans voix tracées ſur le papier, redoublaſſent leur crainte: car l'écriture & l'uſage de la plume ſurprenoit extremement les Indiens, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Eſpagnols ſe parloient & s'entendoient de ſi loin. C'eſt pourquoi Cortez voulut fraper leurs yeux, par ce qui touchoit leur imagination: ce qui étoit proprement leur inſpirer de la frayeur par la voye de l'admiration.

Cependant ſon artifice fit alors ſi peu d'effet, que la ſeconde réponſe fut encore plus inſolente que la premiere, & elle vint au même tems que l'avis de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Cortez, qui avoit déja reſolu d'aller les attaquer, mit auſſi-tôt ſes troupes en bataille & en mouvement, ſans s'arrêter à les haranguer; parce qu'il ſçavoit que les Eſpagnols étoient parfaitement agueris à cette eſpece de combats, & que les Tlaſcalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dreſſé deux ou trois méchantes embuſcades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de ſi hauts & de ſi épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur deſſein, s'ils y avoient apporté plus de précaution: mais on les découvrit de loin au mou-

mouvement causé par l'inquietude naturelle à ces Peuples ; & les bateurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le tems de preparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la negligence.

Le General étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit necessaire pour éviter d'être enveloppé par le grand nombre ; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaquez de tous côtez, au moment qu'ils se preparoient à donner sur nôtre arriere-garde. Le premier choc les mit en desordre ; & tous ceux qui n'évitérent pas le peril par une prompte retraite, furent taillez en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrein sans rompre leurs bataillons ; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz, les coups d'épée & de pique firent une grande execution. Les ennemis soûtinrent néanmoins une seconde charge, aprés s'être alliez, & firent les derniers efforts que le desespoir inspire: mais la victoire ne balança pas long-tems ; parce que les Mexicains abandonnerent non-seulement le champ de bataille, mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres Alliez. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuïr avec tant d'effroi, que des Envoyez de leur part vinrent dés le soir même offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la discretion ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion, où l'on fit plusieurs prisonniers, & un butin considerable. Les Tlascalteques y combatirent fort vaillamment, & ce qui est plus surprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire, qu'ils

qu'ils se maintinrent sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué ; & quelques Espagnols reçûrent des blessures si legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour suivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magistrats, & même les Officiers des troupes vinrent sans armes, comme des criminels au devant des Espagnols ; le Peuple qui les suivoit témoignant aussi par son silence & par sa confusion qu'ils se reconnoissoient coupables, & qu'ils confessoient leur crime.

En approchant ils se jetterent tous à terre, jusques à la toucher du front ; & il falut que Cortez les rassurât ; afin de leur donner la hardiesse de lever les yeux. Il commanda que les truchemens publiassent à haute voix le nom du Roi Charles, & un pardon general de sa part ; ce qui rompit les liens de la crainte, en sorte qu'ils commencerent à declarer leur joye par des cris & des sauts. Le quartier des Tlascalteques fut marqué hors de la Ville ; parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force sur leurs esprits, que la soûmission aux ordres qu'ils commençoient à respecter. Cortez se logea dans la Ville avec les Espagnols, prenant toutes les précautions que l'occasion demandoit, & qu'il fit continuer jusques à ce qu'il eut reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussez & assistez par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent aprés cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déjà si las & si affligez d'avoir reçû une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien desabusez de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent

firent diverſes inſtances au General, de ne pas abandonner leur Ville : ſurquoy il fonda le deſſein d'y conſtruire une Fortereſſe, afin d'aſſujettir ces Peuples ; quoyqu'il leur fit comprendre que c'étoit à deſſein de les proteger. Son principal motif étoit, de s'aſſûrer le chemin de Vera-Cruz ; ce qu'il obtenoit en ſe rendant maître de ce poſte, que la Nature, en le rendant tres-fort, avoit encore diſpoſé à recevoir tous les ſecours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre ſoûtenuë de fâcines, dont on compoſa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit ; & ſur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus ſolides, une eſpece de Citadelle, qui parut une ſuffiſante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver, en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut pouſſé avec tant de chaleur & tant d'empreſſement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voiſins, qu'il fut achevé & mis en défenſe en peu de jours. Le General commit quelques Soldats Eſpagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la ſeconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'executer ce deſſein, Cortez s'étoit débarraſſé de tous les priſonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fuſſent conduits à Tlaſcala, avec beaucoup de ſoin ; parce qu'on commençoit à les conſiderer comme des meubles de prix, par l'uſage qui s'étoit alors introduit en ce Païs-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des eſclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité, avoit commencé par les Iſles, où on pratiquoit cette eſpece de châtiment, à deſſein d'épouvanter les Indiens rebelles : mais en cette rencontre l'exemple ne ſert de rien à la juſtification, puiſque celuy qui ſuit un coupable

ne fait que multiplier son crime ; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, limitation en est toûjours condamnable, comme une rechute.

Un si grand desordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede necessaire ; quoyqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrêtiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit : cependant le Prince, par le mouvement d'une ame veritablement Roïale, laissant aux Theologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient ; & cependant, qu'ils seroient traitez en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves : Heroïque decision, que la prudence partageoit avec la pieté ; parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre de Vassaux, pour augmenter celuy des Esclaves ; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raison.

CHAPITRE IV.

Cortez envoie plusieurs Capitaines, pour reduire ou châtier les Villes revoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

PEu de tems aprés que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotenc arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques

ques Auteurs, alloient jusques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassûrer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude; & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soûlevez par les Mexicains, étoient encore hors de l'obeïssance, y envoïa des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques; afin d'essaïer de reduire ces Indiens par les voïes de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la resistance; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, aprés avoir soûmis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui se voïant battus de toutes parts, s'enfuïrent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut tres riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excedoit celuy des vainqueurs; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule Bourgade de Tecamalchalec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déja plus prisonniers, mais captifs; jusques à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personnel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une miserable servitude.

En ce tems là, suivant les connoissances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Queslavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'assemblerent, & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma, appel-

pellé Quatimozin, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les ceremonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt cinq ans, d'un esprit vif, & si appliqué, que contre les maximes de son prédecesseur, il se donna tout entier au soin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité souveraine, lorsqu'elle passe en des mains qui sçavent en bien user. Il apprit ce que les Espagnols avoient fait en la Province de Tepeaca; & penetrant par ses lumieres dans les desseins qu'ils pouvoient former, aprés la reünion des Tlascalteques; & des autres Peuples voisins de leur Province, il entra en cette espece de crainte que la raison inspire, & qui regle les resolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des mesures bien concertées, qui donnerent une grande reputation aux commencemens de son Regne. Il anima les Soldats par des récompenses; & par plusieurs privileges, il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute sorte d'impôts, pour tout le tems que la guerre dureroit; & il établit un nouvel empire sur le cœur des Nobles, par une familiarité majestueuse, qui temperoit l'excez de cette adoration dont ses predecesseurs avoient pretendu relever le respect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les presens & les graces aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défense de leur propre Païs: & afin qu'ils n'eussent pas lieu de se plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoïa une armée de trente mille hommes, pour échaufer & soûtenir leurs milices. Aprés une politique si juste & si rafinée, les envieux de la gloire de nôtre Nation n'auront-ils point de honte de soûtenir qu'on avoit afaire à des bêtes brutes, qui ne s'assembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruses, & non pas à la valeur & à la constance de ceux qui les attaquoient?

Cortez apprit que cette armée s'assembloit vers la frontiere ; & il n'en douta plus, lorsqu'il vid deux ou trois Nobles Indiens envoïez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur consideroit comme un des remparts de son Empire. Ils venoient demander du secours contre les Mexicains : ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences ; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûë de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entrepriſe, en disant que leur Cacique devoit être secouru, comme Vassal de nôtre Prince ; puisqu'il étoit un de ceux qui luy avoient voüé leurs services, en l'assemblée des Nobles qui s'étoit faite sous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là ; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieuës ; mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fournitoient une troupe considerable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occasion de combatre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par differentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique ; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincerité : & quand il luy seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé ; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assûré du succez de ce traité, il se voïoit dans la necessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soûmettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le

Le General s'attacha donc à cette entrepriſe avec tant d'ardeur, que dés le même jour, il forma une armée d'environ trois cens Eſpagnols; douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlaſcalteques, ſous le commandement du Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid; & le projet étoit alors ſuivi de ſi prés de l'execution, que ce Capitaine marcha dés le matin du jour ſuivant, emmenant avec ſoi les Envoïez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus prés qu'il pourroit de la Ville, ſans hazarder rien: & en cas qu'il y eût lieu de ſoupçonner quelque trahiſon, de ne point attaquer la Place; mais de tenter de battre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poſte avantageux.

Les Soldats marchoient avec joie & fort animez, à cette expedition, lorſqu'à ſix lieuës de Tepeaca, & preſque autant de Guatachula, l'armée aïant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ces Villes avec toutes ſes forces. Les Païſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement: neanmoins les gens de Narvaez ajoûterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la guerre. Ils blamoient hautement l'expedition, en proteſtant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec ſi peu de reſpect, qu'Olid offenſé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu: & au même-tems qu'il alloit continuer la marche ſans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le ſuccez de cette entrepriſe, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la conſtance du Commandant.

On vid deſcendre du haut des montagnes voiſines;

ſines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre ſon armée en bataille, ſur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; ſuivant en cela les loix de la guerre, puiſqu'un excez de prévoïance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachez pour reconnoître ces troupes, revinrent luy donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ſes alliez, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver, ce qu'ils firent auſſi-tôt: neanmoins, ce qui devoit donner de la joie & de la confiance, fit un contraire effet; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlaſcalteques, & paſſa bien-tôt juſques aux Eſpagnols. Les uns & les autres diſoient que c'étoit une imprudence de ſe fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuſe; & que les Mexicains les envoïoient, à deſſein de charger les Eſpagnols en trahiſon durant le combat. Olid entra trop legerement dans les mêmes ſoupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoïer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur deſtinée; hazardant par cette action precipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduiſoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le ſecourir comme amis. Ils demeurerent neanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poſte où ils ſe trouvoient, avec cette conſolation, qu'on remettoit au General à juger de la ſincerité de leurs intentions; & les nôtres n'oſerent les inquieter, juſques à ce qu'ils euſſent reçû de nouveaux ordres.

Les

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidelité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vid bien que cette expedition avoit besoin de sa presence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi-tôt à ce voïage; & aprés avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entrepriſe à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La presence du General y ramena la tranquillité; les choses parurent sous d'autres couleurs, & on vid cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'empriſonnement des Caciques: & aprés la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula; sans s'arrêter; ordonnant que les Envoïez de cette Ville s'avançaſſent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée, non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soûmettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre côté

de la Ville, mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille à dessein de soûtenir un combat à l'abri de la Place, lors que les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la decision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa fidelité, en chargeant les Mexicains à dos, en même tems qu'on leur tiroit de dessus les murailles; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de resolution, qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits, en sorte qu'il s'en sauva fort peu, & encore fort blessez.

Cortez prit son logement dans la Ville avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres Alliez, dont le nombre croissoit à tous momens; car dés que la renommée eut publié que le General marchoit en personne, tous les Caciques alliez accoururent avec leurs troupes pour servir sous lui; en sorte que suivant ce que Cortez en rapporte lui-même, son armée étoit de plus de six-vingt mille hommes lors qu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant tout l'honneur de la victoire; & ils s'offrirent à lui pour l'expedition d'Izucan, dans la confiance qu'ils lui seroient necessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du païs, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettez aprés la défaite. Les Habitans & les Païsans voisins étoient engagez à se declarer à toutes risques ennemis des Espagnols; & la Place forte par la situation, avoit de bonnes murailles, &

quel-

quelques ravelins qui en défendoient les avenuës aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied ; & comme il falloit necessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la reputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combatant avec une resolution si déterminée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuïrent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort resolus ; & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frapoient les yeux ; & faisoient juger que l'assaut couteroit bien du sang : mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçû les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même tems la fuïte des Mexicains, qui se sauvoient en desordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques ; & quoique l'âpreté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se

servit

ſervit pour attirer les autres, en les envoïant dans les bois, où ces miſerables s'étoient refugiez, promettre de ſa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient inceſſament à leurs maiſons. Cette diligence eut un ſi bon effet, que la Ville fut repeuplée preſque par tout dés le même jour, chacun s'empreſſant à joüir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute leur crainte, & de les confirmer dans l'obeïſſance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même tems il donna congé aux troupes des alliez, aprés avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions; & il revint à Tepeaca, avec les Eſpagnols & les Tlaſcalteques, laiſſant la frontiere libre & nette, & ces Villes ſoûmiſes, (ce qui luy étoit tres-avantageux) & le cœur de ces Peuples affectionné aux Eſpagnols, par l'experience qu'ils faiſoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaiſir d'avoir ruiné les diſpoſitions du nouvel Empereur de Mexique en ſes premiers projets, qu'on obſerve ordinairement comme des pronoſtics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abatent l'eſprit des Sujets, ſelon la qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Caſtillo ne veut pas que Cortez ait aſſiſté à cette expedition; & il y a lieu de douter ſi cet Auteur ne pretend point ſe conſoler ainſi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avouë un peu auparavant; ou s'il ne s'eſt point laiſſé entraîner, ſans y prendre garde, à la paſſion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Hiſtoriens décrivent cette expedition ainſi que nous l'avons rapportée; & Cortez même, dans ſa lettre à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à ſe mettre à la tête de l'armée. On a du re-

gret

gret de trouver en ſon chemin ces occaſions de dédire un Auteur que l'on ſuit ; mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de ſa prudence d'avoir negligé de ſe trouver en perſonne à une entrepriſe où il étoit appellé par le dégoût de ſes Soldats, les plaintes de ſes Alliez, l'inſolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hazard une entrepriſe de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la choſe comme il croyoit la ſçavoir ; & c'eſt plûtôt en lui un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de ſon General.

CHAPITRE V.

Cortez avance les preparatifs dont il avoit beſoin pour l'entrepriſe de Mexique. Il reçoit par hazard un ſecours de Soldats Eſpagnols. Il revient à Tlaſcala, où il trouve que Magiſcatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura ; Cortez reçût l'avis que ſon cher ami Magiſcatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea trés-ſenſiblement, parce que les témoignages d'une affection ſincere & paſſionnée qu'il avoit reçûs de la part de ce Senateur, avoient merité de la ſienne une amitié reciproque ; qu'il lui rendoit par reconnoiſſance & par inclination. Cortez voulant donc lui en donner des preuves les plus eſſentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de lui procurer le ſecours

le

le plus neceſſaire à ſon ame, en eſſayant de l'amener à la Foi de l'Egliſe Catholique. Lors que ce Religieux arriva, Magiſcatzin, quoi que preſque accablé par la force de ſa maladie, conſervoit encore un jugement libre, & un eſprit diſpoſé à recevoir de nouvelles impreſſions: ce grand nombre de Dieux lui ſembloit fort extravagant; & il étoit choqué de la barbarie de leurs ſacrifices. Le Chriſtianiſme lui paroiſſoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raiſon; n'étant, ce ſemble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ſes yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à reduire Magiſzatzin, qu'il trouva convaincu de ſon égarement, & penetré du deſir d'en être redreſſé: il ne fut donc queſtion que d'inſtruire ce Senateur, & de lui faire quelques exhortations, afin d'échaufer ſa volonté, & de mettre la tranquillité dans ſon ame: aprés quoi il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empreſſement; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui reſtoit en de ferventes reflexions ſur ſon bonheur, & à exhorter ſes enfans à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entiere obeïſſance à ſon ami Cortez, en appliquant tous leurs ſoins à procurer l'avantage & la conſervation des Eſpagnols, comme la leur propre; parce que ſuivant les mouvemens qu'il ſentoit en ſon cœur, il étoit perſuadé que l'Empire de ce Païs là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce diſcours de Prophetie; & peut-être que Dieu le lui inſpiroit, ou que la prudence conſommée de cet Indien le faiſoit ainſi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de conſtant, eſt que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation ſi extraordinaire, furent la récompenſe que Dieu accorda à ce que Magiſcatzin avoit fait en faveur des Chrêtiens; ſa providence ayant choiſi

cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fond de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses decisions, presque comme des ordres absolus ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux delicatesses de la liberté dans une République. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puis qu'il trouvoit à dire en sa personne non-seulement un ami à toutes épreuves ; mais encore un directeur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect lui avoient acquis le cœur des Tlascalteques : mais le Ciel qui semblait prendre le soin de soûtenir ce General dans ses disgraces, les adoucit alors par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint moüiller à la rade de Saint Jean d'Ulüa : il portoit treize Soldats Espagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velasquez envoyoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne lui eut déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorsque Cortez sortit de l'Isle de Cuba ; & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de Côte Pedro Cavallero, qui n'eût pas plûtôt découvert ce navire, qu'il se jetta dans un esquif, pour aller le reconnoître. Il salüa fort civilement ces Avanturiers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empressée & respectueuse dont

dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit sans heſiter : *Que Narvaez n'étoit pas ſeulement en parfaite ſanté, mais que ſes affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Païs lui étoient ſoumis, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient reſtez.* Si l'on ne peut ſauver ce détour du reproche de menſonge, au moins peut-on loüer la preſence de l'eſprit qui l'imagina, puis qu'il n'en falut pas davantage pour obliger ces Eſpagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils ſe trouverent arrêtez au nom de Cortez. Cependant Barba ne ſçut point trop mauvais gré à Cavallero de ſon adreſſe, parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver ſon ami en une ſituation ſi avantageuſe.

On les conduiſit à Segura, où Cortez celebra avec un extréme plaiſir cette heureuſe avanture, qui augmentoit le nombre de ſes Eſpagnols, avec cette circonſtance réjoüiſſante, qu'il recevoit ce ſecours des mains de ſon ennemi. Il careſſa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en ſon amitié. Il fit aux Soldats quelques preſens, qui les engagerent à s'enroler dans ſes troupes, & lut en ſecret la lettre qui s'adreſſoit à Narvaez. Velaſquez ſuppoſant que ce Capitaine étoit le maître abſolu de toute ſa conquête, lui ordonnoit *de s'y maintenir à toutes riſques*; & pour cet effet il lui promettoit de grands ſecours. La concluſion de ſa dépêche étoit, *Que ſi Cortez n'étoit pas mort, on le lui envoyât au plûtôt, avec une bonne eſcorte; parce qu'il avoit un ordre preciſ de l'Evêque de Burgos, de le faire amener priſonnier en Eſpagne.* Cet ordre ſe ſeroit tourné en arrêt ſans appel, ſi on avoit laiſſé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez : & la paſſion que ce Miniſtre marquoit d'o-

bligé

bliger Velaſquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulut faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant ſon reſſentiment particulier du pretexte de la juſtice.

Au bout de huit jours un autre vaiſſeau arriva à la rade d'Ulüa. Il portoit un nouveau ſecours à Narvaez, & Cavallero s'en ſaiſit encore avec la même adreſſe. Il y avoit huit Soldats Eſpagnols, une jument, & une quantité conſiderable de toute ſorte d'armes & de munitions, ſous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreïon de Lobera. Ils paſſerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'Armée ſuivant l'exemple des premiers arrivez. Ces ſecours venoient par des voyes ſi éloignées de toute ſorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de tres-heureux preſages; parce qu'il lui ſembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont il ſe promettoit des ſuites en ſon entrepriſe.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le ſuccez. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliez qui venoient ſe joindre à ſes troupes, le confirmoit en ſa reſolution. Le paſſage du Lac étoit la plus grande difficulté: & cet obſtacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chauſſées, on ne pouvoit plus ſe fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un tems, où l'empreſſement ne permettoit pas de mettre en uſage d'autres expediens plus commodes & plus ſurs. Enfin Cortez s'arrêta au deſſein de faire conſtruire douze ou treize brigantins capables de reſiſter aux canots des Mexicains, & de conduire ſon Armée juſques dans leur Ville même; croyant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaiſſeaux ſans être aſſemblées, ſur les épaules des Tamenes Indiens, juſques aux bords

du lac, depuis les montagnes de Tlascala, quoi qu'il y eut au moins quinze ou seize lieuës d'un chemin trés-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées; & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits bornez, qui trouvent de l'impossibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce dessein à Martin Lopez, dont l'esprit & l'habileté lui étoient une grande ressource en de pareilles occasions: & voyant que non-seulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire reüssir; il lui ordonna d'aller à Tlascala, avec tous les Espagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promtement la main à l'ouvrage, en se servant aussi des Indiens dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même tems de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les mats, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds: & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui lui étoit necessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'Armée: & la penetration du General lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité trés-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme, & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Lact, nommé Montano, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes: &

c'est

c'eſt ainſi que les ſoins du General s'étendoient à tout, & que ſon activité ſembloit lui tenir lieu de délaſſement.

Aprés qu'il eut pris toutes ces meſures qui avoient d'abord leur effet, il reſolut de retourner à Tlaſcala, afin de hâter les preparatifs de ſon expedition: & avant que de partir, il laiſſa de bonnes inſtructions au nouveau Conſeil de Segura, aprés avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la Garniſon, qui fut compoſée de vingt Soldats Eſpagnols, outre les milices du Païs, qui eurent ordre d obeïr à ce Capitaine.

La mort de Magiſcatzin obligea Cortez à prendre le deüil en entrant à Tlaſcala, où lui & tous ſes Officiers parurent revêtus de Caſaques noires deſſus leurs armes. Ces caſaques étoient faites des mantes; & on les avoit fait teindre exprés. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le ſilence qu'on fit obſerver aux Soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du General. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Nobleſſe & le Peuple de Tlaſcala, dont Magiſcatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie: & quoi qu'on ne puiſſe douter que le reſſentiment de Cortez ne fut trés-ſincere, & qu'on l'eût entendu pluſieurs fois ſe plaindre de cette diſgrace, par les juſtes raiſons qu'il avoit de s'en affliger; neanmoins il eſt encore vrai-ſemblable que ce deüil tendoit à flater l'eſprit de ces Indiens, & que cette demonſtration exterieure avoit une double vûë; celle de ſatisfaire à ſa douleur, & de donner quelque choſe aux applaudiſſemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la Charge de Magiſcatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville au nom de la République. Ils ſouhaitoient que Cortez luy choiſît un ſucceſſeur, au moins qu'il confirmât leur

choix : & lui faiſant attention ſur ce qu'il devoit à la memoire de ſon ami, nomma le fils aîné de Magiſcatzin, & obtint en ſa faveur tous les ſuffrages. C'étoit un jeune homme fort eſtimé par ſa conduite & par ſon courage, & ſi bien-né, qu'il entra en cette Charge, ſans paroître embarraſſé ſur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même peu de tems aprés une preuve éclatante de ſon bon eſprit, en ce qui étoit le plus eſſentiel, lors qu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiſcatzin, & ſa converſion fut l'effet des raiſons dont le Pere Olmedo s'étoit ſervi, pour chaſſer les tenebres de l'erreur de l'eſprit de Magiſcatzin. Les ſerieuſes meditations que ce jeune homme fit ſur la force de ces raiſons, l'amenerent inſenſiblement à la connoiſſance & à la deteſtation de ſon aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlaſcala, revêtu de tous les ornemens de ſa nouvelle dignité, à deſſein de remercier le General de ce qu'il avoit decidé en ſa faveur un procez où ſes parens lui conteſtoient la ſucceſſion de ſon Pere. Cortez étoit alors l'arbitre ſouverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differens entre ſes mains, & qui recevoient ſes déciſions comme des loix inviolables ; tant ils avoient de reſpect pour lui, & de confiance en ſon équité, qui attiroit leur obeïſſance.

Le bruit que ces converſions firent dans la Ville, reveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des abſurditez de l'Idolatrie, avoit neanmoins vieilli dans l'erreur, & ſe trouvoit en cette lâche & molle diſpoſition, qui ne peut ſoûtenir la moindre difficulté, ni prendre aucune reſolution : défauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'exemple de Magiſcat-

giscatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la conversion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de sa vie, firent une si forte impression sur l'esprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des instructions, qui ouvrirent son cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui dissiperent ses erreurs, en sorte qu'il souhaita le Baptême; aprés les avoir détestées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Païs-là, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la République, qui prenoit de leurs conseils les regles de son Gouvernement; mais ce soin fut traversé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux preparatifs de son expedition: le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui pussent l'assister, & ils étoient également persuadez qu'on ne pouvoit traiter avec succez des affaires de la Religion, jusques à ce qu'ayant imposé le joug au Peuple dominant, on eut établi la paix, qu'ils regardoient comme une disposition necessaire à ramener les esprits des Tlascalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laissa donc le plus essentiel pour une autre-fois: la chaleur des exemples se refroidit, & le culte des Idoles ne cessa point. On pouvoit neanmoins tirer quelque fruit de cette favorable situation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlascala: mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre conversion en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les soins ont accoûtumé d'étouffer tous les autres; la raison n'osant se produire, lors que la violence de leurs maximes attire toute l'attention.

CHAPITRE VI.

De nouveaux ſecours de Soldats Eſpagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Iſle de Cuba. Cortez dreſſe une ſeconde Relation de ſon expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.

COrtez ſe plaignoit de François de Garai, ſur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrez qu'on avoit faits dans l'Empire de Mexique, ne laiſſoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un ſi heureux aſcendant ſur ſes concurrens, que comme Diego Velaſquez lui avoit fourni des ſecours par les mêmes voyes dont il pretendoit le ruïner, & maintenir Narvaez ; ainſi les meſures que Garay avoit priſes pour uſurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à ſon avantage. On a dit que les vaiſſeaux de Geray furent repouſſez de Panuco, lorſque nôtre Armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine reſolu de ſuivre ſon entrepriſe dreſſa une nouvelle flotte, commandée par ſes meilleurs Officiers ; mais la ſeconde expedition n'eut pas un meilleur ſuccez. A peine ces Eſpagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une ſi fiere reſiſtance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en deſordre ; & ne ſongeant qu'à fuïr le danger, ils firent voile, chacun ſuivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques

jours

jours au hazard ; & sans sçavoir rien du dessein les uns des autres, ils vinrent tous presque au même tems aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à servir dans l'Armée de Cortez, sans y être poussez par aucun autre motif, que par la reputation de sa valeur.

Ce secours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il soit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin ; cependant leur arrivée si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un évenement digne d'une particuliere attention ; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchaînez, ne se trouve point ou au moins se trouve rarement, dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit soixante Soldats Espagnols. Celui qui vint aprés étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui se signala en toutes les occasions avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celui du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquerent sans façon : les premiers sans attendre les autres prirent la route de Tlascala ; & sur leur exemple les autres firent avec plaisir le même voyage. Les avantures de cette conquête faisoient déja tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce ſecours augmenta conſiderablement le nombre des Eſpagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joie, au lieu de complimens; & ils s'embraſſoient, comme s'ils euſſent été amis depuis long-tems, quoyqu'ils n'euſſent d'autre liaiſon, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même, oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux tranſports de ſa joie, ſans oublier neanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la juſtice de la cauſe qu'il ſoûtenoit, tout ce que ces évenemens avoient de favorable, & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles inſtances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Iſle de Cuba; ſurquoy ils repreſentoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eut engagez ſous ce pretexte; à l'expedition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles conteſtations; parce qu'il voyoit ſes troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux diſciplinez, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui ſe deſoloient aux moindres fatigues, en maudiſſant l'entrepriſe: gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occaſions, & trompeurs dans les revûës, puiſqu'ils paſſent en montre comme Soldats, ſans qu'on en tire aucun ſervice.

Il fit donc publier par tout: *que ceux qui voudroient ſe retirer en leur Païs, en avoient la liberté; & qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux, avec tout ce qui leur ſeroit neceſſaire.* La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques-uns; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoy il leur a fait tort, a employé ſa plume à deshonorer les autres; en rapportant

leurs

leurs noms; quoyqu'il parût plus conforme au bon ſens de ſupprimer la memoire de ceux qui avoient ſi fort oublié le ſoin de leur reputation. Ce qu'il devoit marquer eſt, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû ſi attaché aux interêts de Cortez, en diverſes occaſions. Quoyqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les pretextes dont il ſe ſervit n'étoient pas fort honnêtes, puiſqu'on le vid à quelque-tems de-là, faiſant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego de Velaſquez. S'il y eut quelque ſujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raiſon devoit être du côté du General; n'étant pas vrai-ſemblable qu'elle fut pour un homme qui ne la mépriſoit pas moins que ſa reputation, en laiſſant ſon ami engagé dans une entrepriſe où le peril & la gloire ſe trouvoient également partagez, pour ſe charger d'une commiſſion où il ſe voyoit obligé à trahir ſes propres lumieres, en ſe rendant eſclave de la paſſion & de l'injuſtice de Velaſquez.

Le General débarraſſé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut ſoin de conduire juſques aux vaiſſeaux, prit alors ſes meſures ſur le tems qu'il faloit employer à la conſtruction des brigantins, afin d'envoyer ſes ordres aux alliez, pour le jour du départ. Il leur preſcrivit la proviſion d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre; & aux heures que cette occupation luy laiſſoit, il ſe reſolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de ſa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son deſſein étoit d'équiper un vaiſſeau; & d'envoïer de nouveaux Agens, ſolliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçû aucunes nouvelles; afin d'être au

moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Eſpagne, dont le ſilence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ſes plus grandes inquietudes.

Cortez dreſſa cette Relation en forme de lettre, & reprenant le plus eſſentiel des depêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero, & Montexo, il faiſoit un détail ſincere de tous ſes avantages, & auſſi de toutes les diſgraces qui luy étoient arrivées, depuis que l'Armée étoit partie de Zempoala; & que par ſes travaux & ſes exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale: & de-là, juſques au tems où elle avoit été forcée de ſe retirer à Tlaſcala, avec une perte conſiderable. Il marquoit qu'il eſperoit être en état de maintenir ſa conquête, par le nombre des Eſpagnols qui avoient fortifié ſes troupes, & les grandes liaiſons qu'il avoit priſes avec pluſieurs Nations, pour revenir aſſieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuſe confiance l'eſpoir qu'il avoit de reduire à l'obeïſſance de ſa Majeſté ce nouveau Monde, dont les bornes du côté du Nord, étoient inconnuës à ceux du Païs même. Le General étaloit la richeſſe de cet Empire, la fertilité de ſes terres, & l'opulence de ſes Princes. Il mettoit le juſte prix à la valeur & à la conſtance des Eſpagnols, a la fidelité & au zele des Tlaſcalteques: & pour ce qui regardoit ſa perſonne, Cortez s'en tenoit à ce que ſes actions pouvoient en publier; quoi que ſans s'écarter des bornes d'une honnête modeſtie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une promte juſtice, contre les injuſtes pourſuites de Diego Velaſquez, & de François de Garai; & il faiſoit de fortes inſtances, afin d'obtenir promtement un ſecours de bons Soldats Eſpagnols, avec des chevaux, des armes,

armes, & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la necessité pressante, d'envoyer des Ecclesiastiques & des Religieux d'une vertu connuë & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens; rapportant qu'on en avoit reduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiez, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant sa Majesté des évenemens, comme ils s'étoient passez, sans publier aucune circonstance considerable, qu'il exprimoit fort sincerement en des termes propres, & même choisis, suivant le genie de son siecle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre, à ce caractere simple & naturel que le stile des lettres demande; quoi qu'on ne veüille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz: & quoi que Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai semblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prevenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année precedente; afin de suivre & de pousser ensemble la negociation dont ils étoient chargez, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau

preſent pour l'Empereur, compoſé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conſervées à Tlaſcala; & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodigues en cette occaſion, de leur pauvre richeſſe. On y joignit le petit butin acquis aux expeditions de Tepeaca & de Guacachula: preſent moins riche, à la verité, que le precedent; mais plus conſiderable, pour avoir été amaſſé au milieu des diſgraces; & qu'on devoit regarder comme un reſte des pertes dont Cortez faiſoit un ſincere aveu en ſa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écriviſſent à ſa Majeſté, puiſqu'ils repreſentoient les Magiſtrats en ſes deux Villes. Ils demandoient les mêmes aſſiſtances, & expoſoient que leur devoir les obligeoit d'informer ſa Majeſté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General; puiſque l'avancement d'un ſi grand ouvrage étant dû à ſa valeur & à ſa conduite, il ſeroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de luy donner ſa derniere perfection: ſurquoy ils exprimoient ingenûment leurs penſées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vid leurs lettres; voulant peut-être inſinuer que cette ſollicitation en ſa faveur étoit mandiée. Il eſt probable que ces lettres ne furent point envoyées ſans la participation du General; mais il eſt encore plus certain qu'elles contenoient des veritez, qui n'avoient pas beſoin du ſecours de la flaterie, ou de l'exageration. Diaz ſe plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'eſt pas qu'il eût d'autres ſentimens ſur ce ſujet, que ceux des Tribunaux; il en convient, & le repete en plus d'un endroit: mais comme il

s'agiſ-

s'agiſſoit de conſerver leur General, il auroit bien voulu ſe faire un merite de ſon avis entre les autres, & ſe diſtinguer en cela, comme il ſe diſtinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice; on doit le pardonner à ceux qui ſe ſentent du merite; & ce vice: entre les gens de guerre, reſſemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent ſur un des vaiſſeaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les proviſions neceſſaires à un tel voyage. Le General reſolut éncore d'envoyer les Capitaines Alonſe d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui preſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Païs-là; & dont la Juriſdiction étoit Souveraine ſur le reſſort des autres Iſles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faiſoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyez à l'Empereur; aprés quoy il leur demandoit quelques ſecours plus promts pour l'entrepriſe où il ſe trouvoit engagé, & contre les vexations de Velaſquez & de Garay. Quoyque ces Miniſtres fuſſent convaincus de la juſtice des raiſons de Cortez, & qu'ils admiraſſent ſa valeur & ſa conſtance; neanmoins l'Iſle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de proviſions qui luy reſtoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait: ils offrirent d'appuyer auprés de l'Empereur, la juſtice de ſes pretentions, & de ſolliciter les ſecours neceſſaires à une entrepriſe ſi importante, & ſi avancée; prenant ſur eux le ſoin de reprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres preſſans & redoublez. C'eſt en ce ſens que ces Miniſtres répondirent à ſes lettres; & les Envoyez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles pa-

roles, que d'effets. Mais avant que de paſſer au recit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la conſtruction des brigantins, il eſt à propos de revenir aux premiers Envoyez de Cortez, & à l'état de ſon affaire à la Cour de l'Empereur, puiſqu'on doit ſouhaiter d'en avoir quelque connoiſſance; cette eſpece de digreſſion étant de celles qui ſont neceſſaires, & permiſes aux Hiſtoriens; & qui ſans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à ſa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyez de Cortez arrivent en Eſpagne, & paſſent à Medellin, où ils demeurent juſques à ce que les troubles de l'Etat étant ceſſez, ils puiſſent ſe rendre à la Cour, où ils obtiennent la recuſation de l'Evêque de Burgos.

NOus avons laiſſé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyez de ſon fils, Portocarrero & Montexo, dans le miſerable exercice de ſuivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarraſſer l'antichambre des Miniſtres, ſi éloignez d'être admis à leur audience, que ſans oſer prendre la hardieſſe de les importuner par des requêtes, ils ſe preſentoient ſeulement dans la foule, ſur leur paſſage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard: reſſource infortunée des Solliciteurs diſgraciez, qui ayant la raiſon pour eux, apprehendent de la détruire, en la produiſant mal à propos. L'Empereur les avoit écoutez favorablement, ainſi qu'on l'a dit:

& quoyqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces; il prit neanmoins le tems de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre, à tirer quelque-fois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fond d'une affaire, les Souverains ne devant pas toûjours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord, tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens: & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, luy parut digne de son estime; sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur, qui pressoit, ne luy permirent pas de s'arrêter à quelque resolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ses Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez; neanmoins, le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soûtenoit fort sincerement le bon droit de Cortez; mais comme les informations surquoy il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du President Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix; le Cardinal se trouvoit dans

un

un embaras, où il ne luy étoit pas aiſé de ſuivre ſon penchant pour ſe déterminer, lorſqu'on luy preſentoit les raiſons de Velaſquez couvertes du voile de la juſtice, & les exploits de Cortez décriez ſous le nom de rebellion.

Le tems luy manqua, lorſqu'il luy étoit le plus neceſſaire, pour découvrir & éxaminer la verité; & il attira les ſoins du Miniſtre ſur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émûrent, ſous pretexte de corriger ce qu'ils appelloient les deſordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien ſe perdre avec elles, ſans faire reflexion ſur les malheurs où un ſi pernicieux éxemple pouvoit les entraîner. Elles reſſentoient toutes l'abſence de leur Souverain, comme le plus grand des maux: & quelques-uns croïant luy rendre ſervice, & ne point ſortir des termes de l'obeïſſance, prenoient ces tranſports d'un faux zele, pour des preuves de reſpect & de devoir.

Le Peuple voulut ſoûtenir ſes premiers crimes, par la voie des armes; & quelques Gentils-hommes ſe dégraderent juſques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere: défaut qui corrompt ordinairement les bons ſentimens que la nobleſſe du ſang inſpire. Les grands Seigneurs & les Miniſtres embraſſerent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Roïaume s'ébranla; & il s'en falut peu, que l'autorité ſouveraine ne fût uſurpée par ces factions, que l'Hiſtoire à nommées Communautez, ſans qu'on en puiſſe découvrir la raiſon, puiſque la plainte ne fut point commune, en un Etat où pluſieurs Villes, & preſque toute la Nobleſſe, ſoûtenoient le parti du Roi: cependant les rebelles donnerent ce nom à leur inſolence; & le titre dont ils honnoroient leur revolte, a trouvé grace auprés de la poſterité.

La

La relation de ces mouvemens n'eſt pas de nôtre ſujet, qui neanmoins nous obligeoit à les toucher en paſſant, comme une des cauſes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverſerent la negociation des Envoïez de Cortez. Veritablement la ſaiſon n'étoit pas propre à former de nouvelles entrepriſes, lorſque le Gouverneur & les Miniſtres étoient ſi appliquez à remedier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les ſoins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainſi Martin Cortez & ſes Compagnons voïant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs ſollicitations, & le deſordre des affaires generales, ſe retirerent à Medellin, reſolus de laiſſer paſſer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raiſons, & témoigné qu'il ſeroit favorable à la juſtice de leurs pretentions. Ils virent bien que ſon autorité leur étoit neceſſaire pour ſurmonter les oppoſitions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naiſſoient de l'état preſent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville aprés avoir fait heureuſement leur voïage; & ſans ſe découvrir, ni parler de leur commiſſion, ils s'informerent adroitement de ce qui ſe paſſoit ſur ce ſujet. Cette précaution leur valut la liberté, puiſqu'ils apprirent avec une extrême ſurpriſe, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprés de l'Evêque, d'empêcher le paſſage, & de ſe ſaiſir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Eſpagne de la part de Cortez, aprés avoir arrêté l'or, & les autres marchandiſes, qui ſeroient pour leur compte, ou pour celuy de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne ſongerent qu'à mettre leurs perſonnes en ſûreté, & ſe trouverent trop heureux de ſauver ſeulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient; laiſſant le preſent & le reſte entre les mains de ces Juges, & à la diſcretion de l'Evêque de Burgos.

Ils

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez, voulant aller droit à la Cour, chercher Martin Cortez, & les premiers Envoyez; afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction: mais ayant appris en chemin, que Cortez & ses amis s'étoient retirez à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut celebrée, avec toute la joie que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibererent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prevenir sur des connoissances si importantes: néanmoins, la consideration des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils resolurent de garder leur retraite, jusques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours: les mutins ne se contentant pas de soûtenir leur revolte, poussoient l'insolence jusques à desoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience: mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'operation étoit trop lente; d'autant plus, que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune reflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sedition, pour maintenir les

Peu-

Peuples dans l'opiniâtreté, en leur perſuadant qu'il y alloit du ſervice de Dieu & de celuy du Roi, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & preſque tous les Nobles, ſe virent obligez à prendre les armes; afin de rendre à la Juſtice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur: & quoyque les revoltez euſſent aſſez de temerité pour former un corps, & pour meſurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le ſuplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abatirent leur orgueil, & diſſiperent leurs forces. Les plus ſages, ou les moins emportez, prirent le parti de ſe mettre à couvert: les Villes rentrerent dans l'obeïſſance, le tumulte ceſſa, & la conſideration du devoir revint dans les eſprits, ſuivant la deſtinée des émotions populaires, qui ſe ſoûlevent & ſe calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même-tems, du retour de l'Empereur, fut d'une grande conſequence pour retablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ſes lettres, aſſûroit qu'il avoit reſolu de laiſſer les autres affaires, pour courir aux lieux où les beſoins de ſon Royaume demandoient ſa preſence. Cette aſſûrance acheva de remettre toutes choſes dans l'ordre; & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ſes ſollicitations, partit auſſi-tôt avec les quatre Envoyez de ſon fils, & ſe rendit à la Cour, où aprés quelques remiſes, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'inſtruiſirent en gros de l'état où la conquête de Mexique ſe trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils luy preſenterent. Ils luy produiſirent les ordres qu'on avoit donnez à Seville, contre leur liberté, & celle de tous les Ageus

qui

qui viendroient de Mexique ; appuïant ſur la ſaiſie des joiaux, & des autres pieces qui compoſoient le preſent deſtiné à l'Empereur: ce qui leur fit naître l'occaſion d'expoſer le ſujet qu'ils avoient de ſe défier de l'Evêque de Burgos ; ſurquoy ils demanderent au Cardinal la permiſſion de recuſer ce Juge, ſuivant les loix de la Juſtice ordinaire ; offrant de prouver les cauſes de cette recuſation, en ſe ſoûmettant aux peines d'une temeraire conteſtation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leurs diſgraces ; & il les en conſola, par des promeſſes de leur donner une promte expedition. Les ordres donnez à Seville, & la ſaiſie, luy déplûrent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait ſans ſon aveu. Ainſi il répondit à la requête des Envoïez de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pouſſer en Juſtice, ainſi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour luy, il prendroit ſur ſon compte le ſoin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procez. C'étoit leur en dire aſſez pour les animer à ſe jetter dans un peril auſſi redoutable, qu'eſt celuy de plaider contre une perſonne armée d'une grande autorité : entrepriſe où l'on eſt, pour ainſi dire, obligé à parler de bas en-haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raiſon.

Cet heureux début leur donna le courage de recuſer le Preſident du Conſeil des Indes, dans ſon propre Tribunal. Ils produiſirent leurs raiſons écrites avec toute la moderation neceſſaire pour ne point offenſer le reſpect : mais ces raiſons étoient ſi fortes & ſi çonnuës des autres Juges, qu'ils n'oſerent les rejetter par un déni de juſtice, en une affaire de cette qualité, particulierement ſur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur, applaudi par tous ceux qui n'avoient

point

point ſujet de craindre ſa preſence, & qui ayant porté le calme dans tous les eſprits, répandoit encore des influences de circonſpection ſur celui de tous les Miniſtres. Diaz, & ceux qui l'ont ſuivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recuſation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié; car tous ces motifs ne paroiſſent pas vrai-ſemblables en la perſonne d'un Prelat venerable & qualifié. Il eſt neanmoins conſtant qu'on en prouva quelques-uns; comme le mariage qu'il traitoit alors de ſa niece avec Diego Velaſquez, l'aigreur qu'il avoit marquée en diverſes occaſions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelle & de traître, lors que ſa prudence cedoit à ſa paſſion. Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoyez, (& ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguiſé,) furent jugées ſuffiſentes pour autoriſer & faire paſſer la recuſation, aprés une exacte diſcuſſion dans toute la rigueur du droit; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conſeil d'Etat, & des concluſions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoiſſance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velaſquez. On revoqua ſes ordres, les ſaiſies furent levées, & l'importance de cette entrepriſe attira toute la conſideration des Miniſtres. Les exploits de Cortez preſque effacez par le décri de ſa fidelité, reçûrent les éloges qu'ils meritoient; & le Cardinal par pluſieurs decrets recommanda la promte expedition de cette affaire. Il fit même paroître un deſir ſi ſincere de l'avancer, qu'ayant reçû en même tems la nouvelle de ſon exaltation au Trône de Saint Pierre, & étant parti peu de jours aprés, pour s'embarquer, il depêcha encore quelques ordres ſur ce ſujet; ſoit que le bon droit de Cortez eût fait cette impreſſion ſur ſon eſprit; ou que l'aïant déja rem-

pli

pli des ſoins de ſa dignité, il ſe crut obligé de le
ver tous les obſtacles d'une conquête qui devoi
ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evan
gile, & faciliter la converſion de ces miſerable
Idolatres : interêts de l'Egliſe, dignes d'occupe
les premieres reflexions d'un Souverain Pontife.

CHAPITRE VIII.

Ce qui ſe paſſa en toute cette affaire, juſ ques à ſa concluſion.

LE nouveau Pape Adrien ſixiéme de ſe nom
ſe trouvoit alors à Victoria, où il étoit al
lé, afin de donner ordre de plus prés, à ſe
courir les Provinces de Navarre & de Guipuſcoa
dont les François ravageoient les Fronrieres, afin
d'entretenir & d'échaufer les troubles de celle de
Caſtille : mais les inſtances redoublées de Rome,
& de toute l'Italie, l'obligerent à partir, aprés
avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il
avoit éxercée. Peu de tems aprés, l'Empereur
vint aborder à la côté de Biſcaye ; & deſcendant
à Sant Ander, il trouva que les maux dont ſes
Royaumes avoient été affligez, commençoient à
s'appaiſer. La tempête avoit ceſſé ; mais on en-
tendoit encore ce bruit ſourd, qui ſubſiſte quel-
que-tems entre le calme & l'agitation : ce qui luy
fit comprendre que le châtiment de quelques ſe-
ditieux exceptez de l'amniſtie generale, étoit ne-
ceſſaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le re-
pos de ſes Peuples. Il trouva encore des reſtes fâ-
cheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Eſpagne
durant ſon abſence. Les François avoient attaqué
le Royaume de Navarre · & quoyqu'ils euſſent été
batus

atus en quelques occasions, ils conservoient encore Fontarabie; & il faloit reprendre cette Place, où les ennemis se disposoient à jetter un puissant secours. Mais ces soins, & ceux que ses autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Espagne, pour lesquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoyez de Cortez: & quoyque les Agens de Velasquez eussent en même tems presenté leur requête, comme sa Majesté avoit pris un éxacte connoissance du different, sur les instructions du nouveau Pape, il confirma, par une nouvelle sentence, la recusation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ses Ministres, des Commissaires qui pussent terminer enfin cette grande contestation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, presidoit à cette Assemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licentié François Vargas Conseiller & Camerier de sa Majesté, & Monsieur de la Rose, Flamand, & Ministre d'Etat. Monsieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ses Ministres, ne pouvoit être de ce Conseil; puisqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragosse, & que Gattinare avoit succedé à la Charge de Chancelier, vacante par sa mort. Le choix de personnes si qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur; puisqu'il n'avoit point alors de Ministres en qui sa Majesté eût plus de confiance; & qu'on ne pouvoit assembler un Conseil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fussent en un plus haut rang.

On éxamina d'abord tous les memoires dressez sur les lettres & sur les relations qui avoient été pro-

produites au procez ; mais on trouva le fait
embarraſſé par les diverſes informations toute
oppoſées, que les Juges crûrent qu'il étoit ne
ceſſaire de faire entrer les Agens des deux partis
afin qu'ils puſſent s'expliquer de vive voix, &
rendre raiſon de leur droit à la premiere Aſſem
blée ; parce qu'ils convenoient tous de finir cett
conteſtation, & qu'ils vouloient s'inſtruire clai
rement de la maniere dont ils ſe juſtifioient de
accuſations formées de part & d'autre, & com
ment ils ſoûtenoient leurs raiſons, afin qu'ils e
puſſent tirer la verité toute pure, ſans s'amuſer au
formalitez d'une procedure, dont les chicanes &
les diſputes ne ſont le plus ſouvent que de mauva
ſes refuïtes, dont on obſcurcit le fond d'une affai
re, & qu'on pourroit appeller les détours de l
juſtice.

Les Envoyez des deux partis ne manquerent pa
de ſe trouver le jour ſuivant au Conſeil, ave
leurs Avocats ; & entre ceux de Velaſquez, An
dré de Duero ſe ſignala aſſez mal-à-propos : mai
on fut moins ſurpris de le voir alors infidele à ſo
ami, ſçachant qu'il avoit déja manqué de fide
lité à ſon Maître. On leut les Memoires, ſur
quoy on interrogeoit les parties, pour voir com
ment ils repondoient aux Charges qui reſultoien
des differentes informations ; & comment ils ju
ſtifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient d
leurs réponſes ce qui étoit neceſſaire à décide
nettement ſur cette affaire. Enfin au bout d
quelques jours d'audiences, les Commiſſaires de
meurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juſte qu
Velaſquez s'attribuât l'avantage de la conquêt
de la Nouvelle Eſpagne, ſans autre titre, que celu
d'avoir fait quelque dépenſe pour cette entrepri
ſe, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire
puiſque tout ce qu'il pouvoit demander legiti
mement ſe reduiſoit à ce qu'il y avoit employé, e

juſtifian

justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roi, & dont il avoit la disposition dans l'étenduë de son Gouvernement : sans que la nomination qu'il avoit faite de la personne de Cortez, luy pût acquerir aucun droit sur la gloire, & le profit de cette conquête ; l'acte de la nomination étant sans force & sans autorité, sans la participation des Ministres de l'audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velasquez étoit déchû de son pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez ; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expedition, aprés avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au service de sa Majesté: d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ses dépens ; & qu'il avoit équipé les vaisseaux de son argent & de celuy qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi quoyqu'il parut aux yeux de ces Juges si sages & si éclairez quelque chose d'irregulier, ou au moins de peu soûmis, dans les premieres démarches de Cortez ; ils crurent neanmoins, qu'on devoit accorder quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on luy avoit donnez, & encore plus aux grands & admirables progrez qui avoient été comme les suites de son indignation ; puisqu'on luy étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attenduë, dont les difficultez n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & sur tout à sa fidelité & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considerations obligerent les Juges à conclure que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis: Qu'on devoit l'encourager en luy procurant des secours considerables,

afin qu'il fut plus en état de pourſuivre une entrepriſe qu'il avoit ſi fort avancée ; & ils ne purent s'empêcher de taxer Diego Velaſquez d'une ambition déreglée, lors qu'il s'appûyoit ſur de ſi foibles fondemens pour uſurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une ſevere correction, la hardieſſe qu'il avoit euë d'aſſembler & d'envoyer une Armée contre Cortez, ſans faire aucune reflexion ſur les ſuites qu'un procedé ſi violent pouvoit avoir : & en mépriſant les défenſes qu'il en avoit reçûës de la part des Miniſtres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces concluſions à l'Empereur, & aprés l'approbation de ſa Majeſté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On declaroit Hernan Cortez bon Miniſtre & fidele vaſſal de ſa Majeſté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné : & on impoſoit un ſilence perpetuel à Diego Velaſquez ſur la conquête de la Nouvelle Eſpagne ; lui ordonnant ſous peine de punition, de n'y apporter aucun obſtacle, ſoit par lui-même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de lui : reſervant neanmoins tous ſes droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaiſſeaux, afin qu'il pût en juſtifier la dépenſe conformement à ſa relation & les demander en Juſtice. C'eſt là tout ce qui fut reglé par la Sentence ; les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez : la correction de Velaſquez, & les autres ordres dont l'aſſemblée avoit fait un projet aux dépêches qui ſeroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dreſſé ſur la raiſon d'Etat, plus que ſur l'exacte rigueur de la Juſtice. Il n'eſt pas de nôtre ſujet d'examiner le droit des pretendans.

Nous

Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considerations des Juges ; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere demarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interprêté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne lui appartînt au même titre, que les Païs conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire ; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez : & par la consideration des violences & de l'irregularité de son procedé. On dit qu'il ne vécut pas long-tems aprés avoir reçû les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de recompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba ; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe ; & il fit de fausses demarches sur les moyens dont il pretendoit se servir pour arriver à ses fins ; enfin son impatience lui causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui comme l'excez de la crainte, donne quelquefois jusques à la temerité. Le second vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis : Et le troisiéme fut causé par l'envie qui tient lieu de colére aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi-tôt des moïens d'assister Cortez : & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui com-

composoient l'assemblée. Il donna une audience favorable à ses Envoyez, témoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fut declarée pour eux. Il honnora Martin Cortez de plusieurs marques de sa bien-veillance, en consideration du merite de son fils; dont il luy promit de recompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens, qui étoit la premiere vûë de sa Majesté, dont la pieté preferoit toûjours le soin de la Religion aux interêts de son Etat. Il commanda que l'on tint prêt un secours considerable, d'armes & de chevaux pour embarquer sur la premiere Flote; & considerant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses dépêches & ses ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puissans: outre l'embarras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ces ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il declaroit ses intentions, avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez, luy défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & desaprouvoit severement ses excez & la violance de son procedé. La troisiéme adressée à François de Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bien-veillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçû de grands services, lors qu'ils ne dédai-

dédaignent pas d'avoüer qu'ils s'en sentent obligez. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non-seulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique: il faisoit comprendre à ce General, qu'il connoissoit toute l'étenduë de son merite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit sçû menager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliez. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos, & en seureté de la part de ses concurrens: & la qualité qu'on luy envoioit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'assûroit encore, de luy donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance: faisant un détail exprés & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il luy recommendoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des veritez de nôtre Religion, & considerez comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par de esperances de grands & puissans secours; remettant à sa valeur & à sa fidelité, l'achevement d'un si grand ouvrage: Lettre qui honore éternellement l'illustre posterité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qui l'ont reçûë de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid, toutes ces dépêches: datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoyez de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurerent, pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observa-

tions, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoyque le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail; nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digressions: liberté que non-seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent par des loix plus étroites à la suite des tems; ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lors que rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius, croyant qu'il y avoit moins d'inconvenient, d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de desunir des évenemens considerables.

CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions: il fait la revûë de son Armée. Les Alliez en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lors que Cortez prit la resolution d'entrer avec toutes ses forces dans le Païs ennemi, & de re-

remettre la decision de son entreprise, à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçû un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considerable d'arquebuses, de poudres, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employez aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le desir de se prevaloir des avantages que l'occasion lui offroit: il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions, au meilleur prix qu'il seroit possible; ce que cet Officier executa avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort moderé; mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'Armée de Cortez avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes: impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voye, sans que la perte de tant de malheureux abusez par cette fausse esperance puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçûs contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son Armée,

Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ſes brigantins fuſſent achevez; parce que les troupes de la Republique, & celles de ſes alliez, étoient arrivées, & que leur ſejour luy faiſoit apprehender les inconveniens de l'oiſiveté.

Il aſſembla ſes Capitaines, afin de déliberer avec eux, ſur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur deſſein, avec les forces qu'ils avoient, juſques à ce qu'ils euſſent aſſemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils ſe viſſent ainſi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui ſe reduiſirent à la reſolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit ſituée ſur le chemin de Tlaſcala, & preſque ſur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes: c'étoit un poſte où l'on pouvoit ſe fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les ſecours que l'on attendoit, que pour deſoler par des courſes le Païs ennemi. Ils y trouvoient une retraite aſſûrée proche de Mexique, & qui pouvoient leur être une reſſource contre les accidens qui arrivent quelque-fois à la guerre. Les troupes ſuffiſoient à cette expedition: & quoyque les canaux qui conduiſoient les eaux du Lac juſques à la Ville, paruſſent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre-fois à pourvoir à cette difficulté; & on conclut d'abreger le terme deſtiné pour la marche de l'Armée.

Le jour ſuivant fut employé à faire la revuë des Eſpagnols, dont le nombre ſe trouva monter à cinq cens quarante fantaſſins, & quarante cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaiſſeaux. La montre ſe fit en preſence d'une prodigieuſe multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce ſpectacle; & on luy donna tout l'éclat d'une revûë generale, en faiſant moins

d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du ſpectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'oſtentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniment des armes, lorſqu'ils ſe preparoient à ſalüer le General: tout cela fut éxecuté ſi galamment, & avec tant de juſteſſe, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées; & la milice étrangere y reçut de bonnes inſtructions. Aprés cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut auſſi faire paſſer ſes Soldats en revûë. Ce n'eſt pas que cette metode eût jamais été pratiquée par les Mexicains; mais il pretendoit faire ſa Cour au General, en imitant les Eſpagnols. Les timbales, les cors, & les autres inſtrumens de leur muſique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient aprés, à la file, ſuperbement parez d'une grande quantité de plumes de diverſes couleurs, & de joyaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient ſous le bras gauche leurs maſſuës, ou leurs ſabres avec leur garniture, & la pointe en haut; & chacun avoit un Page, qui portoit ſon bouclier, ou ſa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverſes figures. Ils ſalüerent à leur maniere les deux Generaux; & enſuite les Compagnies paſſerent en differentes troupes, diſtinguées par la couleur des plumes; & auſſi par leurs enſeignes; c'eſt à dire des repreſentations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'Etendarts. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de 10000. hommes choiſis, quoyque la Republique en eût mis ſur pied bien davantage, mais le reſte de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conſervation étoit d'une ſi grande conſequence, que le Senat re-

çut comme une grande faveur, cet emploi, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera ſoûtient que les Tlaſcalteques paſſerent en cette revûë, au nombre de quatre-vingt mille hommes; ſurquoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs; ſi ce n'eſt qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville: en effet, on ne doute pas que Cortez ne ſortit de Tlaſcala, ſuivi de ſoixante mille hommes de guerre. On ne comprend point auſſi en ce nombre, les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, ſoit durant la marche, ſoit au rendez-vous: ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le ſiege de Mexique, le General vid plus de deux cens mille hommes ſous ſon commandement. Ce qui rend cette circonſtance encore plus remarquable, eſt qu'il ne s'eſt point dit que les proviſions ayent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun different entre ces diverſes Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la diſtribution des ordres, ou dans l'exactitude du ſervice. On ne peut douter que l'adreſſe & la prudence de Cortez n'euſſent beaucoup de part à cette conduite; mais il faut encore reconnoître une cauſe ſuperieure. Dieu, qui vouloit reduire ce vaſte Empire à ſa ſainte Loi, ſe ſervoit des talens du General, & lui facilitoit les moyens qui le conduiſoient à la fin ordonnée par ſa Providence, en imprimant dans les eſprits la diſpoſition qu'il eût pû produire dans les évenemens.

On publia alors en maniere de ban quelques ordonnances que le General avoit tracées aux heures de ſon loiſir, à deſſein de prevenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre, lors qu'elle perd ſon principal attribut, qui eſt la juſ-

tice.

tice. Il ordonna donc, sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou durant la marche : qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait, ou de paroles, les Indiens alliez : qu'on ne fît aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi : qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs, pour aller piller les Villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'éxecution du commandement : qu'on ne joüât ni armes, ni cheveux ; surquoy on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolerance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangeres ; & le General assista luy-même à l'interpretation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excez de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole, des Tlascaslteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dés ce moment, beaucoup de retenuë dans le procedé irregulier de ces Indiens ; quoyqu'on fut encore obligé de tolerer quelques excez durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : neanmoins, deux ou trois châtiments éxemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent aprés cela, à cacher leurs desordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiez, fut prise, autant qu'on le put faire, pour une reparation qu'ils en faisoient à la justice du General.

Le jour signalé pour la marche étoit celui auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lors qu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succez. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne : & aprés qu'ils furent rangez en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impetuosité dont ils commençoient une action toujours precipitée, & & ainsi sujette au desordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations ; & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'interêt commun qui les engageoit à cette entreprise ; puis qu'ils alloient combatre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie : qu'ils se défissent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expedition : qu'ils châtiassent avec soin les excez qui se commettroient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit sur tout de representer aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils partirent pour aller executer les ordres du Géneral, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence lui donnoit à connoître qu'on se preparoit à l'écouter : *Mes amis & mes Compagnons*, dit il, *je ne pretens pas vous faire sentir par des exagerations inutiles l'engagement où vous êtes, d'agir en cette expedition comme des Espagnols le doivent fai-*

re. Vôtre valeur m'eſt aſſez connuë ; & j'en ai reçû des preuves ſi éclatantes, que je les ai regardées quelquefois avec des ſentimens de jalouſie. Je demande ſeulement, moins comme vôtre General, que comme un de vos Compagnons, que nous jettions tous enſemble les yeux avec une égale attention ſur cette multitude d'Indiens qui nous ſuit, & qui fait ſa propre cauſe de la nôtre. Ce témoignage de leur zele nous impoſe une double obligation, digne de nos reflexions. La premiere eſt de les traiter comme nos amis, en nous accommodant à la foibleſſe & au peu d'étenduë de leur raiſon. L'autre eſt de les avertir par nôtre conduite de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contre elles entre vous autres, aura outre ſa propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à conſiderer les funeſtes impreſſions que ſon mépris répandroit ſur nos Alliez ; ou nous ſerons forcez de jetter les yeux ſur l'importance de les corriger, par celles qui ſuivent le châtiment. J'aurai une extrême douleur, de me voir obligé à cette neceſſité contre le moindre de mes Soldats : mais ce ſentiment ſera comme un mal neceſſaire ; & la juſtice & la patience marcheront toûjours d'un pas égal dans ma conduite. Vous êtes aſſez informez de la grandeur de l'entrepriſe à laquelle nous nous preparons. La conquête d'un Empire pour nôtre Roi, ſera une action digne d'être celebrée dans l'Hiſtoire. Les forces que vous voyez aſſemblées, & celles qui doivent ſe joindre à nous, ſeront proportionnées à cet heroïque projet : & Dieu, dont nous ſoûtenons la cauſe, marche avec nous. Il nous a déja maintenus à force de miracles : & il n'eſt pas poſſible qu'il abandonne une entrepriſe, où il s'eſt declaré tant de fois nôtre Chef. Suivons le donc, & ne le deſobligeons pas. Cortez finit ainſi ſon diſcours, en repetant ces dernieres paroles : & ſoit que ſa vivacité ne lui permit pas d'achever, ou qu'en effet il eut tout dit, il commença la marche, au bruit des acclamations de ſes Soldats. La joie qu'ils témoi-

moignoient en le suivant, luy paroissoit un tres-heureux augure, appuyé par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse, qui poussoit tant de Nations à l'assister. Il consideroit tout cela, comme des presages d'un bon succez : ce n'est pas qu'il fit beaucoup d'attention sur de semblables observations ; mais il semble que l'entendement se relâche quelque-fois, pour laisser à l'esperance, le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.

CHAPITRE X.

L'Armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezcuco envoie une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville, sans resistance.

L'Armée fit ce jour-là six lieuës, & alla loger à Tezmeluca, dont le nom signifie une chênaie, en la langue du Païs. C'étoit une Bourgade considerable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait preparer des provisions suffisantes pour toute l'Armée, & un regale en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les terres des ennemis, avec toutes les precautions necessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilez par un

un chemin tres-rude, rendoient fort difficile la route qui conduiſoit à Tezeuco; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'aprés midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vînt trop tôt, pour diſputer aux ennemis un paſſage ſi mal aiſé, entre des rochers, l'Armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle pût. On alluma par tout le camp, de grands feux, dont la chaleur fut à peine aſſez forte pour reſiſter à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorſque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarraſſé le chemin, de pluſieurs arbres abatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remüé la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occaſion d'animer ſes Compagnons, dît alors aux Eſpagnols: *Ces braves ne paroiſſent pas avoir beaucoup d'envie de nous voir de prés; puiſqu'ils jettent des embarras au-devant de nos pieds, crainte que nous n'en venions trop tôt aux mains.* Alors, ſans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fit paſſer à l'avant-garde deux mille Tlaſcalteques, afin d'écarter les arbres; ce qui fut executé ſi promtement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine, de ce retardement. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, ou on auroit pû dreſſer des embuſcades; & on marchà l'eſpace de deux lieuës, qui reſtoient juſques au haut de la montagne, avec toute la circonſpection que l'on doit avoir, ſur ces marques du voiſinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique; & le General ne manqua pas de repreſenter aux Eſpagnols en cette occaſion, les miſeres qu'ils

qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richeſſes qu'ils y avoient poſſedées, mêlant ainſi le ſouvenir des biens & des maux ; afin de les échaufer par deux motifs tres-puiſſans celui, de la vengeance, & celui de l'interêt. On remarquoit auſſi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui paſſoient ſucceſſivement de l'une à l'autre : & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne ſerviſſent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laiſſa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution ; parce que le chemin étoit toûjours rude, & que l'épaiſſeur du bois ne laiſſoit que trés-peu de terrein libre.

Enfin aprés avoir ſurmonté tous les obſtacles, on découvrit de loin l'Armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, ſans faire aucun mouvement, comme des gens qui ſe trouvent en un poſte d'où il leur eſt aiſé de ſe retirer. Les Eſpagnols pouſſerent des cris de joie, celebrant comme une heureuſe avanture, l'occaſion qui s'offroit ſi promtement de combattre leurs ennemis. Les Tlaſcalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur: mais elle ſe tourna bien-tôt en une eſpece de fureur ; en ſorte que le General par ſes menaces & par ſes cris, & tous les Officiers par leurs ſoins & par leur empreſſement eurent encore aſſez de peine à les empêcher de courir en deſordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au delà d'une ravine qu'il faloit neceſſairement paſſer. Un ruiſſeau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne creuſoit ſon chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé conſiderablement. On le paſſoit ſur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper ſans difficulté. Mais ſelon ce qu'on en pût juger par la ſuite, ils l'avoient conſervé à deſſein d'attaquer les Eſpagnols à ce paſſage étroit, croyant

qu'il

qu'il leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lors qu'ils se verroient chargez vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril ; mais quand ils eurent reconnu l'Armée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination ; le cœur leur manqua pour la défense de leur poste ; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la difference qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lors qu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez ; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de resistance, on ne pût le passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soûtenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager jusques à ce que toute l'Armée fût en état de combatre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuyards ; parce qu'il étoit important de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être consideré comme un obstacle à son principal dessein. Neanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassez entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'Armée passa la nuit dans un Bourg abandonné de ses habi-

habitans où elle prit un peu de repos, ſans neanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde ſur toutes les avenuës. Le jour ſuivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grand pas en maniere d'Envoyez ou déſerteurs; ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une Lance comme un Etendard, ce qui fut pris pour un ſignal de paix. Leur chef étoit Ambaſſadeur du Roi de Tezeuco, qui envoyoit prier le General de ne point ſacager les lieux de ſon Domaine, aſſurant qu'il ſouhaitoit entrer en ſon alliance; que pour ce ſujet, il avoit fait preparer dans la ville, un logement commode pour tous les Eſpagnols qui le ſuivoient, & que les autres nations qui compoſoient ſon Armée recevroient hors des murs toutes les proviſions dont elles auroient beſoin. Cortez les examina par pluſieurs queſtions; & cet Envoyé qui étoit fort bien inſtruit répondit à tout ſans s'embarraſſer. Il dit de plus, que ſon Maître avoit lieu de ſe plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique; parce qu'il cherchoit à ſe venger par des extorſions inſupportables, de ce qu'il luy avoit refuſé ſa voix lorſqu'on avoit procedé à l'élection: que ce procedé injuſte & violent obligeoit le Roi de Tezeuzo à s'unir avec les Eſpagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruïne de ce Tyran.

Les Hiſtoriens ne nous informent point ſi le frere de Cacumazin, que nous avons laiſſé priſonnier à Mexique regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma confera la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince, frere de celuy qui avoit conſpiré contre les Eſpagnols, & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva enſuite, que Cacumazin qu'on avoit dépoſſedé,

étoit

étoit revenu sur le Trône : & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur, la haine que ce Roi devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance tres-favorable à sa restitution ; ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi tôt qu'il eut donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ses Capitaines afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere ; ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offencé ; Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne-fortune, la liberté qu'on luy offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive-force : qu'en recevant la proposition il s'epargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fût résolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse : *Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il luy faisoit sur le logement ; & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié.*

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la ville, ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fût remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ses indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le village, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant, que le Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil, que le General donna ordre, & disposa ses troupes à attaquer

taquer la Ville. Il se croyoit encore engagé à cette extremité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lors qu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'Armée entra sans aucune resistance. Le General preparé à tout évenement, s'avança dans les ruës sans donner aucune atteinte à la paix, quoi qu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-garde toutes les avenuës qui y conduisoient. Les habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits paroissoient effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples etoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer ; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lors qu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de Peuple hors de la Ville, dont les uns fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'Armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se resoudre à le

ſuivre, & qui ſelon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques miſerables ſans honneur; parce que la Nobleſſe & le reſte de ſes Sujets haïſſoient ſa tyrannie, & étoient demeurez, ſous pretexte de chercher une occaſion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le deſſein de ce Prince étoit de careſſer les Eſpagnols juſques à ce qu'il les eût jettez dans une pleine confiance, & d'introduire aprés cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit. Mais qu'ayant ſçû par ſon Ambaſſadeur que Cortez venoit à luy avec de tres grandes forces, le cœur luy avoit manqué pour l'execution de cette trahiſon; & que le parti de ſa fuite luy avoit paru le plus ſûr, en laiſſant ſa ville & ſes Sujets à la diſcretion de ſon ennemi.

Le bonheur en cette occaſion uſurpa toute la part que l'induſtrie & la valeur y pouvoient pretendre. Le General avoit porté les yeux ſur la Ville de Tezeuco, comme ſur un poſte avantageux, pour y faire une Place d'armes, & neceſſaire à la reüſſite de ſes deſſeins, & la mechante politique du Prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les portes ſans combat. Sa fuïte délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les ſoupçons pouvoient le jetter à tous momens; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran les engagea ſans peine dans le parti des Eſpagnols. Ainſi tout prend une ſituation favorable à ceux qui ſont nez pour être heureux; & c'eſt peut-être la raiſon qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur execute ce que la prudence ordonne; mais la valeur & la prudence doivent la facilité du ſuccez à ce qu'on appelle bonheur ou fortune. Les Payens, qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoi que bizarre, (à ce qu'ils s'ima-

s'imaginoient) sans aucun discernement, & toûjours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les presens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur : que celuy de Fortune est reduit à sa veritable signification ; & que les personnes heureuses reconnoissent la veritable source des graces qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'Armée étant logée dans Tezeuca, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Royaume à celuy qui en étoit le legitime heritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être retabli.

COrtez donna ses premiers soins, à faire perdre aux Païsans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë. Il ordonna à ses Soldats, de les traiter avec douceur, & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces Peuples, qu'ils devoient considerer comme Sujets du Prince à qui ils obeïssoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des alliez, par l'organe de leurs Commandans: & leur obeïssance sur ce point, fut d'autant plus considerable, qu'ils se trouvoient alors en un Païs ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la presomption d'être vainqueurs, inspire à des barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General, qu'ils ne se contenterent pas seulement

de

de reprimer la ferocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage : mais ils chercherent encore à se rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs discours, & par leurs actions. L'armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous, des logemens commodes, avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux ruës les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celuy qu'ils avoient reçû jusques à cette heure. Ils exposerent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assûrer de son obeïssance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, & sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles luy étoient agreables; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque-tems aprés, ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe ; & en effet il portoit la parole, en presentant au General ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée ; à dessein de meriter par leurs exploits, l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendarts* : à quoy il ajoûta en peu de mots, certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approuvée, & applaudie. Cortez même ne pût l'écouter sans admiration ; & il fut si charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embrassa, par un transport

de

de joie dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de ſageſſe & de diſcretion en un Indien : aprés quoy il reprit un air ſerieux, afin de répondre avec plus de gravité à ſa propoſition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & aprés avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celui qui ſervoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus conſiderables. Lors que les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer, par quelques queſtions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahiſon qu'il meditoit, en offrant artificieuſement de loger les Eſpagnols dans ſa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûë du peril : enfin ils firent comprendre que perſonne ne regrettoit ſon abſence, puis qu'il étoit generalement haï, & qu'on celebroit ſa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ſes Sujets. Cortez inſiſta particulierement ſur cet article ; parce qu'il lui étoit important de profiter de cette diſpoſition, afin d'établir en ce lieu une Place d'armes pour les beſoins de ſon armée : & il trouva en leur réponſe tout ce que ſes ſouhaits pouvoient ſe figurer de plus avantageux à ce deſſein ; le plus ancien de ces Nobles, qui ſembloit avoir penetré le motif de ſes queſtions, lui ayant dit : *Que Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'étoit pas le Prince legitime & naturel de cet Etat ; mais un Tyran, le plus abominable que la nature eut jamais produit entre ſes monſtres. Qu'il avoit maſſacré cruellement de ſa main Nezabal ſon frere aîné afin de lui arracher la Couronne. Que le Prince qui venoit de luy parler au nom de tous, comme le premier entre les Nobles, étoit fils legitime du Roi défunt : mais que la foibleſſe de ſon âge avoit intercedé pour lui, ou peut-être atti-*

attiré le mépris du Tyran: & que cet enfant bien instruit du peril qui le menaçoit, avoit sçû étouffer ses plaintes avec tant de sagesse, que sa dissimulation commençoit à passer pour un défaut d'esprit & de courage. Que l'entreprise de l'assassinat de Nezabal avoit été dressée & conduite du consentement & par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit maintenant l'Etat de Mexique favorisoit encore Cacumazin, parce qu'il pretendoit employer sa perfidie à la ruine des Espagnols: mais que la Noblesse de Tezeuco avoit ce traitre en horreur, & detestoit ses violences; & que tous les Peuples trouvoient son Empire insupportable, parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, ayant rejetté les voyes douces, qui ne vont qu'à les assujettir.

Le vieillard s'expliqua à peu prés en ce sens: & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossedé avec des témoignages de quelque respect: & aprés l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa resolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours: *Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de vôtre veritable Roi. L'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages & vôtre obeïssance par de méchantes voyes s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco avec une main teinte dans le sang de son frere aîné: & comme le don de conserver l'autorité Souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a exercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis, en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujéts, pourvû qu'il s'en fît craindre, en traitant comme des esclaves ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime; & enfin étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lors qu'il s'agissoit pour vous défendre, vous découvre assez la bassesse de son cœur, & met entre vos mains le remede propre à faire cesser vos miseres. Je*

pourrois, si un devoir plus puissant ne me retenoit pas, tirer avantage de sa fuite, & user du droit de la guerre, en soûmettant cette Ville, que je tiens, comme vous le voyez, reduite à la discretion de mes Soldats: mais l'inclination des Espagnols ne les pousse pas aisément à commettre des injustices: & comme celui qui nous a offensez, n'étoit pas vôtre Roi legitime, vous n'en devez pas porter la peine, comme si vous étiez ses Sujets: & ce Prince ne doit pas être privé du droit que la naissance lui donne. Recevez le de ma main, ainsi que vous l'avez reçû du Ciel. Rendez lui en ma consideration l'obeïssance que vous lui devez, comme au successeur de son pere, & qu'il soit porté sur vos épaules dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi, qui considere moins mon interêt, que l'équité & la justice, je ne demande en cela que son amitié, & non pas son Royaume; & je souhaite plus vôtre agrément; que vôtre soumission.

Cette proposition du General fut reçûë par tous les Nobles, avec de grands applaudissemens: ils obtenoient tout ce qu'ils desiroient; & ils se trouvoient délivrez de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds pour lui rendre graces de sa generosité; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroient leurs plus grandes fêtes; sans épargner aucune de ces démonstrations, dont la joye des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roi; ce qui se fit avec toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y assista, comme dispensateur, & pour ainsi dire, donnateur de la Couronne: ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit

quit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soûmis à force d'armes; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait meriter le titre d'un tres-sage & tres adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entrepriſe de Mexique, d'être le maître de cette Place: & il trouva moyen de ſe créer une extréme obligation ſur le Roi, par le plus grand de tous les biens que l'on puiſſe faire en cette vie. Il ſçut encore intereſſer la Nobleſſe à défendre les droits de ce Prince, en la laiſſant irreconciliable avec le Tyran, gagner l'eſprit du Peuple par ſon deſintereſſement, & ſon équité; & enfin, établir une entiere ſureté dans la Ville, pour tout ce qui étoit neceſſaire à ſes troupes, ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voye, qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaiſir qu'il reſſentit en cette action, fut qu'en reparant l'injuſtice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il ſuivoit les principes de la droite raiſon; puis qu'il lui accordoit toûjours le premier rang, quand il jettoit la vûë ſur les autres maximes de ſa conduite; & que l'élevation de ſon genie & de ſes inclinations, lui faiſoient toujours preferer les mouvemens de la pure generoſité à toutes les regles de la prudence.

CHAPITRE XII.

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public; & Cortez marche avec une partie de ſon Armée pour ſe ſaiſir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a beſoin de toute ſa prevoyance, pour éviter de tomber dans une embuſcade que les Indiens lui avoient dreſſée.

C'Eſt ainſi que Cortez merita l'eſtime & la veneration de ces Peuples. La Nobleſſe entra dans ſes interêts, & devint ennemie des Mexicains : la Ville ſe repeupla en peu de tems par le retour des Habitans en leurs maiſons : & le Prince eut toujours tant de déference & de ſoûmiſſion pour le General, qu'il ne ſe contenta pas de lui offrir ſes troupes, & de ſervir auprés de ſa perſonne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par ſon avis : & quoi qu'il ſoûtînt entre ſes Sujets le caractere d'un Roi, il prenoit celui de Sujet en preſence de Cortez, qu'il reſpectoit comme ſon Superieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raiſon d'un homme né en un Païs moins barbare. Cortez tourna adroitement cette bonne diſpoſition, à faire entrer dans les converſations le ſujet de la Religion ; & il reconnut, à la maniere dont il écoutoit & raiſonnoit même ſur ſes diſcours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus ſûr, ce qui lui fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des ſacrifices de ſa Nation ne lui plaiſoit pas : la cruauté lui paroiſſoit un crime ; & il demeuroit d'accord

cord que ces Dieux, qui s'appaiſoient par l'effuſion du ſang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo ſe mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ſes erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie ſe fit publiquement avec beaucoup de ſolemnité. Il prit par ſon propre choix le nom de Hernan, par reſpect pour ſon parrein.

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du Lac aux reſervoirs de la Ville ; & le Prince envoya ſix ou ſept mille Indiens de ſes Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progrez utiles à ſon expedition, ſe reſolut de paſſer à Iztacpalapa avec une partie de ſes troupes, à cauſe que ce poſte étant avancé de ſix lieuës, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexicains, qui venoient quelquefois troubler le travail des Indiens. Cette reſolution étoit encore appuyée par la neceſſité de donner de l'exercice aux troupes des Alliez qui ne ſe maintenoient dans l'oiſiveté que par la force d'une autorité qui ne laiſſoit pas de coûter beaucoup de ſoins & de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, aſſiſe ſur la chauſſée par où les Eſpagnols firent leur premiere entrée ; & dans une telle ſituation, qu'en occupant quelque portion du terrain de cette chauſſée, la plus grande partie de ſes maiſons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le Lac même, dont les courans s'introduiſoient au dedans de la Ville fondée ſur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiquez,

avec des écluſes qui lâchoient ou retenoient les eaux ſuivant les beſoins. Cortez ſe chargea du ſuccez de cette faction ; & prit avec ſoi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Chriſtophle d'Olid ſuivis de trois cens Eſpagnols & d'environ dix mille Tlaſcalteques: & quoyque le Roi de Tezeuco voulût l'accompagner avec ſes troupes, le General ne le luy permît pas, en luy faiſant comprendre que ſa preſence luy étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laiſſa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les inſtructions neceſſaires pour établir la ſûreté de ce poſte, & pour prevenir tous les accidens qui pouvoient arriver en ſon abſence.

Cortez prit le chemin de la chauſſée à deſſein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chaſſer les ennemis des autres poſtes à coups de canon, ſelon que l'occaſion s'en preſentoit. Cependant les ennemis furent avertis de ce mouvement; car à peine l'armée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on découvrit à quelque diſtances des murailles, un gros de huit mille hommes qui étoient ſortis pour les défendre, avec tant de reſolution, qu'encore qu'ils fuſſent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes juſques à meſurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combatre avec aſſez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & ſans deſordre, juſques dans la Ville où ils diſparurent ſans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils ſe lancerent tous dans le lac, en pouſſant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vid bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager en un plus grand peril; & il reſolut d'entrer dans la Place, avec tout le reſpect que ces indices demandoient. Toutes les maiſons ſe trouverent abandonnées; & quoyque le bruit des cris & des menaces fut encore fort grand du côté

du lac, Cortez aprés avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noïer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient éxecuter facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inevitable l'obligea à donner promtement l'ordre de la retraite; & quoyqu'on ne perdit aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prevû ce stratagéme des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout; & que la prévoïance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco où il pensoit se retirer en laissant la conquéte d'Iztacpalapa pour une autre occasion; puis qu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y emploïer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incomodité: les Soldats étoient trempez, & ils n'avoient aucune défense contre le froid; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son éxemple; & par ses discours il essaïoit, en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrace auroit pû jetter dans leurs esprits contre la prévoïance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée ſuivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement plutôt que par la crainte d'une nouvelle inſulte de la part des ennemis. Cependant dés que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe preſque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laiſſa pas de continuer la marche au petit pas; le deſſein du General étoit de laſſer les ennemis en differant le combat, quoi que nos Soldats euſſent aſſez de peine à marcher, & qu'ils témoignaſſent par leurs cris, qu'ils ſouffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de ſe venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçû, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées: chacun ſuivant ſa paſſion qui l'animoit, mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lors que Cortez s'en vid preſſé. Ils vinrent au combat avec la même impetuoſité qu'ils avoient témoignée à la pourſuite. Mais les arbaleſtes des Eſpagnols & les fleches des Tlaſcalteques, (les armes à feu étant inutiles à cauſe que la poudre étoit moüillée,) repouſſerent le premier effort de leur ferocité; & en ce moment les cavaliers firent une charge ſi à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez, ils rompirent de tous côtez cette multitude ſans ordre & ſans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille avec une perte conſiderable.

Cortez continua la retraite ſans s'arrêter à pouſſer les fuyards, parce qu'il avoit beſoin de ce jour entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe rallioient avec la même diligence dont ils uſoient en fuyant, revinrent encore par deux fois inſulter l'arriere garde ſans s'épouvanter du carnage qu'on faiſoit dans leurs trou-

troupes, jusques à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Espagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, assez bien châtiez de leur temerité; puis qu'ils perdirent en ces divers combats plus de six mille hommes: & quoi qu'il y eût quelques blessez du côté des Espagnols, il ne mourut que deux Tlascalteques & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut neanmoins assez de vigueur pour retirer son Maître de la mêlée.

Cortez & toute son Armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juste satisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainsi dire, en chemin faisant, qui donnerent un grand lustre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Neanmoins il faut avoüer que le stratagême des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une sortie à dessein d'attirer les ennemis: ils se laisserent faire une decharge, afin de les engager; & ils feignirent une retraite, pour les precipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils pretendoient inonder; & ils avoient une grande Armée toute prête, afin de ne point risquer le succez de leur dessein. Ceux qui cherchent à obscurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, si leurs armées étoient, comme ils disent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruses de guerre, puisqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'execution. Toute l'activité de Cortez lui servit à peine, à se tirer du piege qu'ils lui avoient tendu: & il n'en sortit pas sans admiration, & même sans une

eſpece de jalouſie, de l'adroite diſpoſition qu'ils avoient donnée à leur ſtratagême; puiſque l'invention de ces tromperies dont on ſurprend ſon ennemi, eſt une de ces qualitez dont les Soldats tirent le plus de gloire, croyant qu'elles ne ſont pas ſeulement utiles, mais encore juſtes, ſur tout quand on les emploie dans une guerre fondée ſur une juſte défenſe. C'eſt neanmoins aſſez, à mon avis, qu'on les croie permiſes; quoyque d'ailleurs on puiſſe leur accorder l'attribut de juſtes, puiſqu'elles entrent dans le châtiment des inadvertances & des negligences, qui ſont les plus dangereuſes fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

Les Provinces de Calco & d'Otumba demandent ſecours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des priſonniers, par le moyen deſquels Cortez propoſe encore la paix à l'Empereur de Mexique.

COrtez recevoit à Tezeuco de frequentes viſites des Caciques; & des autres Indiens voiſins de cette Province, qui venoient luy offrir leur obeïſſance & leurs troupes. Ils ſe plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, aprés avoir outragé leurs perſonnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyez des Provinces de Calco

Calco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Païs, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Espagnols. Ils témoignoient assez de resolution pour s'opposer à ces forces ; & ils demandoient quelque secours, qui leur aidât à soûtenir une défense si legitime. Leur requête paroissoit non-seulement raisonnable, mais encore importante ; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlascala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha aussi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & un gros de Tlascalteques, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permission de mettre à couvert dans leur Ville, le butin qu'ils avoient gagné, ce qu'on leur avoit accordé par politique : puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'apât de l'interêt, & par cette espece de liberté.

Ces miserables ayant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec la bagage de l'Armée : & comme leur avarice avoit reglé le poids de leur charge, sans consulter leurs épaules, ils ne pouvoient suivre la marche ; & ils s'arrêtoient quelque fois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dressé plusieurs embuscades des troupes qu'ils avoient sur le grand Lac, dans les champs plantez de maiz, furent avertis de la négligence des Tlascalteques : & ils attaquerent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient, non seulement à dessein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme

il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-tems. Sandoval & Lugo accoururent auſſi-tôt, au ſecours; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, ſi à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou ſix Tlaſcalteques embarraſſez & deſarmez, perirent en cette occaſion; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépoüilles des ennemis: & on continua la marche, en prenant le ſoin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embarras dura juſques à ce que l'Armée ayant paſſé la Province de Chalco, ſe vid proche des Frontieres de celle de Tlaſcala, où ils ſe détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de ſûreté, & délivrerent ainſi Sandoval des ſoins fatiguans qu'il prenoit de les aſſiſter.

Les ennemis avoient aſſemblé toutes les milices de ces Provinces, à deſſein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba: & ſçachant que les Eſpagnols marchoient à leur ſecours, avoient renforcé leur Armée, des troupes qui étoient autour de Lac, dont ils formerent un gros redoutable, ſur le chemin des Eſpagnols, en une ferme reſolution de les combatre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent neceſſaires, & s'avancerent en bataille, ſans diſcontinuer la marche, à la vûë des ennemis. Les Eſpagnols & les Tlaſcalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus prés l'intention des Mexicains; les premiers avec une aſſurance intrepide; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les pouſſa contre nôtre Armée fort bruſquement: & ſuivant leur coûtume, ils lance-

lancerent d'abord, ſans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines ſçûrent profiter de ce déſordre: & aprés avoir employé bien plus utilement les arquebuſes & les arbalêtes, ſans en perdre un ſeul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toûjours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Eſpagnols & aux Tlaſcalteques, pour ſe jetter au milieu de cette multitude confuſe, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & enſuite par un horrible carnage. Ce ne fut, un moment aprés, qu'une honteuſe fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient ſorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite, ſi entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut diſſipée ſans reſſource; & ces deux Provinces alliées ſe virent ſecouruës, ſans aucune perte.

On reſerva huit priſonniers, qui paroiſſoient des plus conſiderables; afin d'en tirer quelques connoiſſances: & l'Armée alla paſſer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, aprés avoir rendu ſes devoirs aux Eſpagnols, s'avança; afin de leur faire preparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchiſſemens pour toutes les troupes, ſans oublier les acclamations ſur leur victoire, reduites, ſuivant leur coûtume, à des cris confus d'une folle réjoüiſſance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlaſcalteques; à cauſe que les premiers avoient toûjours obeï aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles conteſtations ſur les bornes de leurs frontieres: mais ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlaſcalteques, à qui ils ſe reconnoiſſoient obligez, du ſoin qu'ils avoient pris d'accourir à leur ſecours; outre qu'ils reconnurent, qu'afin de

ſe conſerver la protection de Cortez ; ils devoient être amis de ſes alliez. Les Eſpagnols intervinrent dans ce traité : & aprés avoir aſſemblé les Chefs, & les perſonnes les plus conſiderables des deux Nations, ils firent la paix, avec toutes les aſſûrances & les ſolemnitez dont ils ſe ſervoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriſer, par l'agrément du General ; & les Tlaſcalteques s'engagerent reciproquement, à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en ſi peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même, du ſecours qu'il leur avoit envoyé, & luy offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrémement applaudie à Tezeuco ; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, ſans oublier les Chefs des Tlaſcalteques. Il careſſa les Nobles de Chalco, & agrea leurs offres ; reſervant à s'en ſervir, juſques au premier avis qu'il leur en donneroit : aprés quoy, il fit amener en ſa preſence les huit priſonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ſes Capitaines, affectant toute la ſeverité d'un vainqueur offenſé. La peur & la confuſion paroiſſoient ſur leur viſage, où l'on voyoit des marques d'un eſprit abatu, & mal diſpoſé à ſouffrir le châtiment, que ſuivant leurs coûtumes, ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occaſion, afin de juſtifier dans l'eſprit de ſes alliez, la guerre qu'il avoit entrepriſe, lorſqu'on luy verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ſes ennemis mêmes, de ſa generoſité, il leur fit ce diſcours, par l'organe de ſes Truchemens : *L'uſage établi parmi vous ; & cette eſpece de*

juſtice

justice qui autorise les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer satisfaction de vôtre malice, en employant le fer & le feu pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos prisonniers : mais nous autres Espagnols ne sommes pas persuadez que ce soit une faute punissable d'être pris en servant son Prince ; parce que nous sçavons distinguer les malheureux des coupables. Je pretens donc seulement vous convaincre de l'avantage que nôtre clémence a sur vôtre brutalité, en vous donnant en un même tems la vie & la liberté. Allez dés ce moment vous ranger sous les Etendarts de vôtre Prince, & dites-lui de ma part, puisque vous êtes Nobles, & que vous devez observer la Loi attachée à la grace qu'on vous fait, Que je viens lui demander raison de la mauvaise guerre qu'il m'a faite, lorsque je me suis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traitez qui m'avoient obligé à faire cette retraite ; mais principalement pour venger la mort de Motezuma, qui me touche le plus sensiblement. Que je suis suivi d'une armée redoutable, non-seulement par le nombre des Espagnols, qu'il sçait être invincibles, & qui est considerablement augmenté ; mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains : & que j'espere en peu de tems l'attaquer au milieu de sa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favorise : resolu de ne point relâcher d'une si juste colére, jusques à ce que j'aye reduit en cendres toutes les Villes de son Empire, & noyé la memoire de son nom dans le sang de ses Sujets. Neanmoins, que si pour éviter la propre ruine, & la desolation de son Païs, il se sent encore quelque inclination à la paix, je suis prêt à la lui accorder à des conditions que l'on jugera raisonnables ; parce que les armes de mon Roi, que les foudres mêmes du Ciel assistent en ces rencontres, ne blessent que lors qu'elles trouvent de la resistance, toûjours plus disposées à suivre les mouvemens de l'humanité, que l'impetuosité de la vengeance.

Le General finit ainsi son discours, & donna aussi-tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers,

avec

avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils ſe retiraſſent à Mexique par la voie du Lac. Ces miſerables ayant peine à croire ce changement de leur deſtinée, ſe jetterent aux pieds de Cortez, & luy promirent de faire ſçavoir à leur Prince ce qu'il luy propoſoit, & de contribuer tous leurs ſoins à le porter à la paix; mais on n'en reçut aucune réponſe: & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la penſée de reduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroiſſoient fort éloignez; mais ſeulement afin d'autoriſer la juſtice de ſes armes, & de donner un nouveau luſtre à ſa clemence entre ces Barbares: vertu dont les habiles conquerans ſçavent faire un fort bon uſage; puiſqu'elle donne une ſituation favorable, aux eſprits qu'on veut aſſujetir, & qu'elle eſt toûjours aimable aux ennemis mêmes; entre leſquels ceux qui connoiſſent la raiſon, la reçoivent avec éloges; & ceux qui ne la connoiſſent pas, la regardent au moins avec reſpect.

CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez ſort avec une grande partie de ſon Armée pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

EN ce tems, Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez; & Martin Lopez luy donnoit avis qu'il alloit ſe mettre en chemin, pour les conduire à Tezeuco, parce que la Repûblique de Tlaſcala avoit dix mille Ta-

Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter le planches, les mats, la ferrure, & les autres materiaux neceſſaires ; & deux mille, afin de relayer les autres, quand ils ſeroient fatiguez, ſans comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occaſion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour ſuivant, à la tête de ces troupes ; & qu'il attendroit une eſcorte au dernier Bourg de la Province de Tlaſcala, parce qu'il n'oſoit pas, ſans être ſoûtenu de plus grandes forces, tenter le paſſage à travers les Païs de l'obeïſſance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la ſeule choſe qui manquoit, afin de ſerrer de plus prés la Ville de Mexique ; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'elle ſe communiqua à toute l'Armée. Il donna ſur le champ, la charge de conduire l'eſcorte, à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlaſcalteques, afin que ce ſecours, joint aux forces de la Republique, fût en état de reſiſter aux inſultes des Mexicains.

On lit dans l'Hiſtoire de Herrera, qu'il ſortit de Tlaſcala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins ; ce qui a ſi peu de vraiſemblance, qu'on croit que c'eſt une faute d'impreſſion. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes ; ce qu'on croira plus aiſément, ſi l'on conſidere le nombre de ceux qui ſervoient déja dans l'Armée de Cortez. La Republique donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt trois ans, mais d'un eſprit & d'un courage ſi élevé, qu'il étoit déja conſideré comme un des premiers Capitaines de ſa Nation. Lopez ſortit de Tlaſcala ; reſolu d'atten-

d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des Terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique ; neanmoins il se reduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obeïssance luy tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soutenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire, que celle de faire conduire des vaisseaux par Terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter, sur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable, que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire passer la verité pour un songe, ou croire en le lisant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obeïr au General ; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui palloient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de soûmettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoïa trois ou quatre

tre Compagnies de Tlaſcalteques aprés les fuïards : & lorſqu'il entra dans la Place, ſa colere & ſon dépit s'accrurent à la vûë des funeſtes marques de cette trahiſon. On trouva contre une muraille, quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Iean Iuſte fut pris en cette maiſon, avec pluſieurs autres de ſa compagnie* ; aprés quoy on vid dans le Temple, les têtes de ces Eſpagnols ſechées au feu & à la fumée, afin de les preſerver de la corruption : Triſte & affreux ſpectacle, qui conſervant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroïables ces hideux ſimulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere ; & Sandoval reſolut de ſortir avec ſon armée, pour aller châtier à toute rigueur, cette éxecrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorſque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de priſonniers, hommes, femmes, enfans, aprés avoir tué dans les montagnes, tous ceux qui avoient voulu s'échaper, ou balancé à ſe rendre. Ces miſerables enchaînez & éperdus de fraïeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoïables. Ils ſe jetterent aux pieds des Eſpagnols ; & ils n'y furent pas long tems, ſans exciter leur compaſſion. Sandoval ſe fit prier par ſes Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire ; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obeïſſance de ſon Prince : à quoy le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville ; & ils s'acquiterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoiſſance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miſerables dépoüilles de ces Eſpagnols qui avoient été ſacrifiez, afin de les faire enterrer ; & il continua ſa marche juſques aux frontieres de Tlaſcala, ſans aucune rencontre. Lopez vint au-devant de luy, avec Chechimecal & les Tlaſcalteques, en

ordre de bataille. Les deux Armées ſe ſalüerent d'abord, par des décharges, & les cris ordinaires en ces occaſions, & enſuite par des embraſſades & des civilitez particulieres. On donna quelques heures neceſſaires, au repos des troupes qui venoient d'arriver: aprés quoy Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Eſpagnols à l'avant-garde, avec les Tlaſcalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenes, eſcortez de quelques troupes, compoſoient le corps de bataille; & Chechimecal fut chargé du ſoin de l'arriere-garde: mais ce jeune homme s'offenſa, de n'avoir pas le poſte le plus avancé; & ſon chagrin alla juſques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'Armée; en ſorte que Sandoval fut obligé à l'aller trouver, afin de l'appaiſer. Il voulut faire luy comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus perilleux; d'autant qu'on devoit craindre ſeulement, que les Mexicains ne vinſſent inſulter l'Armée par cet endroit-là: mais Chechimecal n'en convint pas; il dît, *Que comme à l'aſſaut de la Ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied ſur la bréche, il vouloit marcher toûjours à la téte, afin de donner l'exemple à toutes les troupes.* Sandoval fut enfin reduit à demeurer auprés de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde: & ce ſentiment, inſpiré par la ſeule vanité, eſt un de ceux qui produiſent les plus grands deſordres dans les Armées; puiſque le principal devoir d'un Soldat eſt l'obeïſſance, & que la veritable valeur a des bornes preſcrites par la raiſon, qui oblige toûjours un vaillant homme, à recevoir ſans s'ébranler, les perils qui viennent à luy, ſans pretendre à la fole ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha ſuivant ſa premiere ordonnance ſur les Terres de l'ennemi: & quoyque les troupes

pes

pes des Mexicains paruſſent ſur quelques hauteurs éloignées, neanmoins ils n'oſerent en venir aux mains; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un aſſez grand exploit.

On fit alte à la vuë de Tezeuco, par complaiſance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de ſe parer de ſes plus belles plumes, & de tous ſes joïaux; ce qu'il ordonna encore à ſes Officiers, diſant que cette démarche qui les approchoit de l'occaſion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête: Rodomontade digne de ſon orgueil & de ſon âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ſes Capitaines, attendit hors de la Ville, ce ſecours qu'il avoit tant ſouhaité: & aprés avoir careſſé les Chefs, & donné quelque-tems aux acclamations des Soldats, l'entrée ſe fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainſi que les Soldats: & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pieces, chacune à part ſous un grand atelier que l'on avoit conſtruit exprés, auprés des canaux.

Toute l'armée ſe réjoüit, de voir en ſûreté ces apprêts, ſi neceſſaires à mettre la derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde deſiroit avec une égale ardeur; & Cortez rendit graces à Dieu, des bontez dont il récompenſoit ſon zele & ſes intentions, par cette eſperance, ou pour mieux dire, par cette aſſûrance d'un heureux ſuccez.

Lopez s'appliqua auſſi tôt à la conſtruction des brigantins; & on luy donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'aſſemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant, le General aïant appris des Experts, qu'il ne faloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces batimens en état de ſervir, reſolut d'emploïer ce tems à aller luy-même reconnoître le païs

païs qui étoit ſur les bords du lac ; en remarquant les poſtes dont il devoit ſe ſaiſir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en paſſant, le dégât ſur les terres de cet Empire : & aprés avoir communiqué à ſes Capitaines cette entrepriſe, qui leur parut digne de ſes ſoins, il ſe diſpoſa à l'éxecuter ; laiſſant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprés d'avancer la conſtruction des brigantins. Ce Capitaine ſe trouvoit toûjours à propos pour toute ſorte d'emplois ; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient aſſez l'eſtime qu'il faiſoit de ſa valeur & de ſa capacité.

Au même-tems qu'il ſongeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal luy demanda audience ; & ſans ſçavoir que Cortez ſe preparoit à une ſortie, il luy dit : *Que les hommes comme luy, nez pour la guerre, languiſſoient dans l'oiſiveté d'une garniſon, ſur tout aprés avoir paſſé cinq jours entiers ſans avoir trouvé une ſeule occaſion de tirer l'épée. Que ſes troupes étoient fraîches, & ſouhaitoient de ſe faire voir aux ennemis : & que preſſé par leurs inſtances, & par celles de ſon propre courage, il ſuppliot tres-humblement le General, de luy marquer à l'heure-même quelque entrepriſe, où il pût donner des preuves de ſa valeur, & preluder avec les Mexicains, juſques à ce que le tems fût venu d'achever leur défaite, par la deſtruction de leur Ville.* Cortez avoit déja reſolu de le conduire avec ſoy ; mais cette vanité hors de ſaiſon, ne luy plut pas : & comme il n'étoit pas trop ſatisfait des ſaillies de ce jeune homme, dont Sandoval l'avoit informé, il luy répondit avec une eſpece de raillerie : *Qu'il luy avoit déja preparé une expedition d'importance, où il pourroit ſoulager l'ardeur qui le preſſoit ; mais qu'il vouloit l'accompagner luy-même, afin d'être témoin de ſes exploits.* Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons,

par-

parce qu'on trouve rarement la valeur sans la modestie ; neanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des chaleurs d'un sang échaufé par la jeunesse, & un défaut assez ordinaire aux nouveaux Soldats, qui sont sortis heureusement des premieres occasions, & dont le peu d'experience leur fait confondre la valeur avec la temerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba : & aprés avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expedition par Ialtocan, Ville situé à cinq lieuës de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville ; parce que peu de jours auparavant, ils avoient maltraité & blessé des Envoïez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soûmettre aux Espagnols ; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit aprés avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuzo, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux

deux cens cinquante Eſpagnols, vingt cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui ſe forma de Nobles de Tezeuco ; outre Chechimecal, ſuivi de ſes quinze mille Tlaſcalteques, ſoûtenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieuës, que l'on découvrit les Mexicains en pluſieurs bataillons, à deſſein, comme il paroiſſoit, de défendre en pleine campagne la Place qu'on vouloit attaquer : mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, ſuivie du choc des chevaux, cette Armée ſe mit en deſordre, & donna lieu à nos gens de ſe jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en ſi peu de tems, qu'à peine eut-on celui de remarquer leur reſiſtance. La plus grande partie ſe ſauva aux montagnes : les autres ſe jetterent ſur le Lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan ; laiſſant un grand nombre de morts ſur le champ de bataille, outre les bleſſez, & quelques priſonniers que l'on envoya auſſi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remiſe au jour ſuivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maiſons qui en étoient fort proches, où elle paſſa la nuit ſans avanture. Au point du jour on reconnut que l'entrepriſe étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le Lac même, & tenoit à la terre par une chauſſée, ou un pont de pierre, ſur lequel on paſſoit aiſément l'eau à gué ; mais les Mexicains qui gardoient ce poſte avoient rompu la chauſſée, & tiré encore un foſſé ſi profond, qu'il étoit impoſſible de le paſſer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée ; & lors qu'il rencontra en tête ce fâcheux obſtacle, il en eut du chagrin & de la confuſion : mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur aſſurance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire ſans hazarder ſa reputation.

Il

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines lors qu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint afin de lui servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On sonda l'eau, & quoi qu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'Alliez tel qui lui parut necessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui demanderoit; & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçûrent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de fleches & de frondes, dont ils blesserent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combatoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place; & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems quoi qu'on l'eut permis, afin de rendre ce châtiment plus exemplaire; parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'Armée quelques char-

ges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitans. Ainsi aprés avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite, supposant que les flames de ce lieu repandroient la frayeur dans l'esprit des Indiens & avertiroient par leur éclat les Villes voisines du peril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'Armée passa la nuit prés de Cobatitlan ville considerable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains se montrerent encore; mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même chose arriva à Tenayuca, & encore à Escapuzalco Bourgs situez sur le bord du Lac & fort peuplez que l'on trouva desertez. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez mesuroit exactement les distances & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ses desseins, sans permettre qu'on fit aucun domage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'usoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la resistance. La Ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poste que d'une demie lieuë, & elle le disputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ses habitans. Son assiete occupoit l'extremité de la principale chaussée, où les Espagnols essuyerent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poste tres-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du Lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il falloit necessairement occuper pour former le siege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors dessein de s'en saisir à cause qu'il étoit trop éloigné de Tezcuco. Il vouloit seulement

ment le reconnoître & obſerver de plus prés ce qu'il devoit prevenir ou éviter, lors qu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûë; puis qu'on ne devoit pas laiſſer impunie l'inſolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit ſa Ville plus diſpoſée à l'obeïſſance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre que ſi elle eut marché à une entrepriſe plus difficile; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes preſque innombrables compoſées de l'Armée des Mexicains, qui avoient toûjours ſuivi la marche des Eſpagnols, & de la garniſon de Tacuba. Ces troupes que la Ville ne pouvoit contenir s'étoient poſtées ſous les murailles à deſſein de les défendre; & elles s'avancerent ſeparées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de ſi grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences à quoi cela ſe reduiſoit. En effet lors qu'ils donnerent dans le feu des Arquebuſiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offenſoit; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs, ils ſe rompirent avec un ſi grand deſordre, que le reſte de l'Armée ayant diſſipé leur avant-garde penetra juſques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête ſans ordre & ſans jugement, ainſi qu'on le demandoit. Neanmoins leur ſeule opiniâtreté diſputa aſſez long-tems la victoire: mais enfin ils tournerent le dos par tout, pour fuïr les uns dans la Ville, & les autres ſans choix en tous les lieux qui les éloignoient du peril.

Les Eſpagnols maîtres du champ de bataille employerent le reſte du jour à choiſir un poſte avantageux où ils puſſent paſſer la nuit: cependant, à la pointe du jour, les ennemis parurent

encore en campagne, à dessein de reparer par la voye des armes l'affront qu'ils avoient reçû. Le General rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour precedent. Il batit aussi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore presente à leur memoire.

On les pousla à grands coups d'épée & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrerent aprés eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General soûtint durant quelque tems le combat au milieu des ruës; & lors qu'il le jugea à propos, il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de sa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours: on les ramenoit aussi toujours batant dans la Ville; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties; & lors que leur foiblesse commença à se declarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marquez pour l'assaut, & les ordres donnez, quand on vid avancer sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il faloit batre le secours avant que de forcer la Ville: ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charger les Mexicains, lors qu'ils entreroient en terre ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux qui se laissant faire une charge, attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre

avec

avec une adreſſe remarquable : quelques-uns ſauterent negligemment en terre ferme ; & formerent quelques rangs ſi mal à propos, que Cortez crut que ce mouvement d'induſtrie en étoit un de crainte. Il laiſſa une partie de ſon Armée oppoſée aux ſorties de la garniſon de Tacuba, & marcha droit à la chauſſée ; ſuppoſant qu'aprés avoir batu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber ſur la Ville. Les Mexicains avancez en terre ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Eſpagnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement ; cedant le terrein pied à pied, & dans une eſpece de deſordre, à deſſein d'engager nos Soldats. En effet, le General les ſuivit, emporté par ces apparences de victoire ; mais avec peu de reflexion, puiſque le ſuccez de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore aſſez éloigné pour être effacé de ſa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuïtes des Indiens n'étoient pas toûjours ſinceres ; & qu'ils s'en ſervoient à apeller leurs ennemis en des embuſcades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui eſt quelquefois l'écueil des vainqueurs, ne lui laiſſa pas le loiſir de démêler toutes les circonſtances qui diſtinguent une peur artificieuſe de la veritable.

Les Mexicains ſe rallierent, & firent tête, lors qu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chauſſée : & comme ils l'entretenoient par leur reſiſtance, un nombre preſque infini de canots ſortis de Mexique, vint inveſtir les deux côtez de la digue ; en ſorte que les Eſpagnols ſe trouverent en un moment attaquez en tête & par les flancs. Alors, quoi qu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligez à ſe retirer en combatant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtez contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuſes, dont quelques-unes étoient

armées de la pointe des épées des Eſpagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en bleſſerent pluſieurs, & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enſeigne, parce qu'au moment que le combat étoit le plus échaufé, Jean Volaute qui la portoit, fut renverſé d'un coup de pique dans le Lac : les Indiens qui étoient les plus proches, ſe jetterent auſſi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à deſſein de le preſenter à l'Empereur. Volante ſe laiſſa conduire, feignant d'être hors de combat : & quand il ſe vid éloigné des autres bâtimens, il ſe ſaiſit de ſes armes, & ſe débarraſſant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il ſe jetta dans l'eau, & ſe ſauva à la nage ſans abandonner ſon enſeigne, également brave & heureux en cette action.

Cortez ſe méla l'épée à la main dans les plus grands dangers, & retira enfin ſes troupes en terre ferme avec peu de perte, aprés avoir tiré une aſſez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite, en l'attirant ſur la chauſſée ; puis qu'il y fit perir tant d'ennemis, ainſi que dans le Lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Neanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entrepriſe de Tacuba, malgré ce nouveau ſecours, qui ſe tenoit toûjours en vüë, il délibera de ſe retirer à Tezeuco, ce qu'il executa ſur le champ par l'avis de ſes Capitaines, ſans que les Mexicains oſaſſent quitter la digue, ni ſortir de leurs canots, juſques à ce que l'éloignement de nôtre Armée leur donna le courage de la ſuivre de loin : mais ils ſe contenterent d'étourdir nos Soldats par de grands cris ; & toute leur vengeance ſe reduiſit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces di-

vers

vers combats, que par les connoissances qu'on acquit de ce Païs, dont on devoit se saisir: & quoy que nôtre Historien tâche d'en obscurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour son principal dessein; puis qu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Mascalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du Lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obeïssance & leurs troupes: marque assurée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Espagnols, dont l'acquisition est une des plus avantageuses à la guerre; puis qu'elle emporte sur les esprits ce que toute la force des armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.

CHAPITRE XVI.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend a force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA repetition de tant d'heureux succez étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurez sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignez de toute sorte d'esperance. Un

vaiſſeau d'un port conſiderable, adreſſé à Cortez, vint moüiller au Port de Vera-Cruz: il portoit Julien d'Aldereté, né à Tordeſilas, qui venoit exercer la Charge de Treſorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrera, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville; Antoine de Caravajal, Jerôme Ruis de la Mota, Alonſe Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de conſideration, avec un ſecours d'armes & de munitions. Ils ſe rendirent auſſi-tôt à Tlaſcala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales; & on leur donna une eſcorte, qui les conduiſit à Tezeuco, où ils apporterent eux mêmes le ſecours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz pretend que ce vaiſſeau venoit d'Eſpagne en droiture; & Herrera, qui parle de ſon arrivée, ne deſigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher ſon incertitude ſous cette omiſſion. On void peu d'apparence à croire que ce vaiſſeau vînt d'Eſpagne, adreſſé à Cortez, ſans aucunes lettres de ſon pere, ni de ſes Agens; ſur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons ſuccez que leurs diligences avoient produits, & dont, ſelon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long tems aprés. On aura bien plus de penchant à ſe perſuader que ce navire venoit de l'Iſle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainſi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez ſe trouvoit: & la venuë du Treſorier ne conclud rien contre ce ſentiment; puiſque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit juſques à nommer des Officiers qui euſſent le ſoin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité ſur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes: mais ce ſecours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre; & Cortez en reconnut bien la veritable

 ſour-

source, & rendant graces à Dieu, non-seulement de ce bonheur, qui augmentoit ses forces; mais encore de la vigueur qu'il sentoit renouveller en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, luy paroissoit neanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-tems, des Envoyez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante Armée que l'on preparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obeïssance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidelité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes; &, comme on l'a vû déja par sa conduite, il donnoit toute son application à cet exercice, & tous ses soins à chercher les moyens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assûré, que celuy de jetter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il réduisit Cortez à une obligation precise de secourir ses alliez, dont la fidelité luy conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui luy étoit si necessaire: Il ordonna donc à Sandoval, d'y conduire trois cens Espagnols, ving Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascala & Tezeuco, en nombre suffisant à soûtenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considerable, lorsqu'elles furent jointes avec celle de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur Armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant

Eſpagnol reſolut de les attaquer, avant qu'ils fuſſent entrez ſur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort ſatisfaits de leurs forces, & inſtruits que les Eſpagnols étoient arrivez pour ſoûtenir ceux de Chalco, ſe poſterent derriere quelques ravines, ou chemins creux; afin de combatre en un lieu où ils n'euſſent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, ſeulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Eſpagnols qui le ſuivoient, fut neceſſaire, pour ôter cet avantage aux ennemis: ce qui ſe fit à coup de main, & avec quelque perte; puiſqu'il mourut en cette occaſion un Soldat Eſpagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adreſſe à dreſſer les chevaux au manege de la guerre, luy avoit acquis l'eſtime de tous ſes Compagnons. Les Mexicains perdirent aſſez de monde en ce combat; neanmoins ils ſe crurent encore aſſez forts, pour ſe rallier dans la plaine: & Sandoval ayant ſurmonté en peu de tems la difficulté du paſſage, les chargea ſi bruſquement, qu'il les rompit, avant qu'ils euſſent éxecuté leur ralliment. Leur avant-garde combatit avec fureur, & en gens deſeſperez: & ſa reſiſtance auroit pû paſſer pour un juſte combat, ſi elle avoit duré un peu plus de tems; mais le deſordre où on les ſurprit: leur étoit ſi deſavantageux, que toute cette multitude fut diſſipée en un moment. On ſuivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette Armée demeura ſur le champ, ou en fuyant: & Sandoval, maître de la campagne, choiſit un poſte où ſon Armée pût prendre quelque repos, reſolu d'aller cette nuit même attaquer Guaſtepeque, où les vaincus s'étoient retirez.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient beſoin pour retablir leurs forces, que les bateurs d'eſtrade, qu'on avoit

avoit envoyez reconnoître les avenuës, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empreſſement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre; & il étoit ſi proche, qu'on entendoit le ſon de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée, qui venoit ſoûtenir les premiers qui avoient été défaits: puiſqu'il n'étoit pas poſſible que ceux-ci ſe fuſſent ralliez ſi aiſément: & l'épouvante qu'ils avoient priſe, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Eſpagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent ſi à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en deſordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons; où, ſuivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un ſi grand carnage, que les Mexicains ſe virent reduits à tourner le dos, & à ſe jetter en confuſion dans le Bourg de Guaſtepeque, où ils ſe figuroïent être en ſûreté: mais les Eſpagnols les ſuivirent de ſi prés, en tuant tous ceux qui leur tomboient ſous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combatants, juſques à ce que le reſte de l'Armée arriva. Les vainqueurs ſe répandirent alors par toutes les ruës; & on pouſſa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épée. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat; & les autres s'enfuirent ſi effrayez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un ſeul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une ſi vaſte étenduë, que Sandoval reſolut d'y paſſer la nuit. Tous les Eſpagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert: & la victoire fut fort égayée, par la permiſſion qu'on donna de ſaccager les maiſons, avec cette reſerve, que les Soldats ne ſe chargeaſſent

point d'un butin embarraſſant, & qui les empêchât de ſe ſervir de leurs armes; mais ſeulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems aprés, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le ſerment d'obeïſſance & de fidelité, aprés s'être excuſez ſur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la ſincerité avec laquelle ils venoient ſans armes, ſe rendre à la diſcretion des vainqueurs. Les Eſpagnols les raſſûrerent par leurs careſſes; & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroiſſoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux ſervis en Eſpions, eurent avis que tous les Mexicains échapez des derniers combats s'étoient reünis à Capiſtlan; & proteſterent au Commandant, que ſa retraite ſeroit la même choſe, que s'il les livroit à leurs ennemis: ſur quoy on jugea neceſſaire de diſſiper cette union de fugitifs, avant qu'ils euſſent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capiſtlan n'étoit qu'à deux lieuës de Guaſtepeque, du côté de Mexique. Cette Place, aſſiſe au plus haut d'une montagne de difficile accez, pouvoit paſſer pour une Forteresſe; parce qu'un ruiſſeau deſcendant des montagnes voiſines avec rapidité, lavoit le pied des precipices de ces rochers. Elle ſe trouva en défenſe lorſque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient ſaiſis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la ſûreté où ils ſe voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les bleſſer. Sandoval étoit fort déterminé à chaſſer les ennemis de ce poſte, afin de laiſſer les Provinces voiſines ſans aucune crainte d'une nouvelle invaſion: & quand

il

il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque; il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlaſcala, de s'avancer à la tête de l'Armée; parce que l'habitude qu'ils avoient à ſurmonter la difficulté de ces rochers, les rendoit plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obeï avec la même promtitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occaſions; & la lenteur de leur mouvement ſembloit avoüer, qu'ils croyoient cet exploit au deſſus de leurs forces: enſorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, ſe jetta dans le peril, à la tête des Eſpagnols, dont la reſolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faiſoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Eſpagnols; & combatant comme eux. Le chemin étoit ſi eſcarpé en pluſieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, ſans craindre que le pied ne gliſſât; & les pieres que les ennemis faiſoient rouler d'enhaut, étoient plus dangereuſes, que les fleches, ni les dards: neanmoins les arquebuſes & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées; & les aſſaillans ayant la valeur & la conſtance pour eux, contre la reſiſtance des ennemis & leur propre laſſitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, preſqu'au même tems que les Mexicains ſe retirerent dans le Bourg, ſi abatus, qu'ils ſe diſpoſerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquiterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les pouſſa juſques aux précipices de la montagne, où tous ceux que ne firent point le ſaut, furent taillez en pieces. Le carnage fut ſi grand en cette occaſion, qui ſuivant les Relations les plus ſinceres, le ruiſſeau fut teint du ſang de ces miſerables, en ſi grande abondance, que les

Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ses eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié ; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la necessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessez considerablement ; entre lesquels André de Tapia & Hernan d'Osma ont merité d'être nommez par leur qualité, ou par leurs actions. Les alliez furent plus maltraitez, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de precipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenuës en si peu de tems, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassez de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dés qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle Armée contre la Province de Chalco, marquant toûjours une extréme passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlaxcala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celuy de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte ; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils pûrent tirer de leurs alliez. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combatre avec ordre. Les deux armées, qui se cherchoient, en vinrent bien-tôt aux mains avec une égale resolution. Le combat fut long & sanglant ; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avanta-

ge ;

ge, puiſqu'encore qu'ils euſſent perdu beaucoup de monde, ils en tuerent encore plus aux Mexicains,& demeurerent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudiſſemens à Tezeuco ; & Cortez s'en fit un plaiſir particulier,de voir ſes Alliez en état de ſe ſoûtenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux ſuccez étoit dû principalement à leur valeur ; mais l'ordre & la diſcipline qu'ils obſerverent au combat, y eurent aſſez de part.Celle qu'ils avoient euë à pluſieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faiſant perdre la crainte de la Nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Eſpagnols, cet important ſecret, que les Mexicains ſe laiſſoient battre comme les autres hommes.

CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle ſortie, pour reconnoître le Lac du côté Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez ſur les montagnes de Guaſtepeque.

COrtez auroit ſouhaité que Sandoval ne fût pas revenu, ſans avoir percé juſques aux bords du Lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieuës de Guaſtepeque;parce qu'il étoit important de reconnoître ce poſte, d'où une digue aſſez large alloit donner la main aux principales chauſſées qui conduiſoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laiſſoit encore aſſez de tems pour une nouvelle ſortie ; ainſi

ainſi on reſolut de l'emploïer à cette expedition. On conſideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlaſcala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroiſſoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez ſe chargea de l'éxecution, qu'il crut digne de ſes ſoins. Il prit avec ſoy Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Eſpagnols, & les troupes de Tezeuco & de Tlaſcala, qu'il crut neceſſaires; ſuppoſant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ſes alliez.

Il laiſſa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toûjours également ſoûmis & affectioné: & quoyque ſon âge & ſon genie l'appellaſſent à des emplois plus brillans, il ſçavoit bien connoître qu'il ſe faiſoit un plus grand merite de ſon obeïſſance.

Le General ſortit de Tezeuco le cinquiéme Avril 1521; & comme il ne trouva ſur ſa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit ſuivante à Chalco. Tous les Caciques de ſon alliance y étoient fort allarmez, ſur ce qu'ils n'attendoient aucun ſecours des Eſpagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à deſſein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embaras où ils étoient: ils ſe jettoient aux pieds des Eſpagnols; ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la diſpoſition, ſuivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuſe deſtinée. Cortez avoit deſſein de ſe ſervir de leurs troupes. Il leur laiſſa donc croire qu'il ne venoit que pour les ſecourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la fraïeur qu'ils avoient priſe: aprés quoy il leur perſuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à

for-

force de loüanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le Païs ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moïen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchez sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Forteresses qui occupoient les hauteurs du plus difficile accez. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi separées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se détacher aprés sa retraite, contre ses alliez: l'autre, qui paroissoit plus probable, étoit d'attendre nôtre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la situation; l'une ou l'autre de ces vûës engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bourgade abandonée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui luy communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loing: neanmoins l'armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrein, jusques à une pe-

plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour ſe reſſerrer davantage ſur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on pût, parce qu'on découvroit ſur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en ſi grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poſte moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Eſpagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces precipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un moindre peril, que celuy des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faiſoient de nôtre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & ſa patience ne put aller juſques à ſouffrir les injures qu'ils faiſoient aux Eſpagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne ſouvent des méchans conſeils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où ſans balancer ſur le choix du chemin le plus aiſé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebuſiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de nôtre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore ſatisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en pourſuivant éternel des entrepriſes perilleuſes.

Lorſque les Eſpagnols commencerent à monter, les Mexicains ſe retirerent, en feignant quelque deſordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent, en criant horriblement; & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de groſſes pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin aprés avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent. Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, ſi l'Enſeigne Chriſtophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant re-

retirez au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin ; parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même-tems ; qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là ; il fut mêmes quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent peri tous ; & il leur envoïa en diligence un ordre de se retirer, ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols : le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité ; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessez. Cortez ressentit cette disgrace en luy-même ; comme un effet de sa propre imprudence ; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre: mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il resolut en même-tems, d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur ; à quoy il se sentoit également pousé, par le desir de se venger, & par le risque qu'il voïoit à continuer son voïage en laissant ces ennnemis derriere soy. Neanmoins ce dessein ne fut point éxecuté, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui luy donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus ; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs, d'attaquer en même-tems l'avant-garde : & le stratagême de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le

Le General fit faire à ſes troupes le même mouvement, que s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuſcade; & lorſqu'il les crut aſſûrez par cette démarche, il alla fondre ſur eux: mais ils ſe ſauverent par ces rochers avec tant de vîteſſe, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuïant, le chemin de Guaſtepeque: ſur quoy le General détacha ſa Cavalerie pour les ſuivre, & fit avancer de quelques pas ſon Infanterie, dont le mouvement ſervit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils ſuivoient par les hauteurs la marche de nôtre armée.

Cette vûë fit ceſſer la crainte que le General avoit, de laiſſer les ennemis derriere ſoy; & l'armée ſuivit ſon chemin, ſans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroïables, juſques à ce qu'aprés avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancez avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer: & quoyque leurs cris & leurs menaces irritaſſent le General, neanmoins on étoit trop prés de la nuit & d'une fâcheuſe experience, pour ſe commettre avec eux, ſans prendre d'autres meſures.

L'armée campa dans un petit Village abandonné ſur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle ſouffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la ſoif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque ſoulagement, à des ſources qui n'étoient pas éloignées du camp: & le General aïant donné ſes ordres, commanda qu'on le ſuivît, & s'avança pour reconnoître le poſte que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore plus inacceſſible que le premier; parce que le chemin faiſoit pluſieurs retours en montant,

tant, & qu'il étoit par tout exposé aux traits des ennemis. Neanmoins, aïant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuse, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Treſorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebusiers; afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut éxecuté; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrémement surpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde: sur quoy ils resolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg, qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la ceſſation de leurs cris; & au même tems que l'armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vid de la montage voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuïant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne pretendoit pas conserver, & qui n'etoit d'aucune importance; puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'Armée étoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soûmission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obeïssance; non seulement pour ce Fort où il faisoit sa residence, mais encore pour celuy qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soi; & il rejetta la resistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses,

soit

soit qu'elles luy paruſſent vrai-ſemblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les ſcrupules de la raiſon. Le Cacique marquoit un déplaiſir tres-ſenſible, de ce que l'Armée paſſoit ſur ſes Terres, ſans recevoir le ſerment de fidelité de ſes Sujets ; & on fut obligé, pour le ſatisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Eſpagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette eſpece de poſſeſſion, en la forme qu'on obſervoit en ce tems-là.

Aprés cette ceremonie, qui ne retarda pas beaucoup, l'Armée paſſa à Guaſtepeque, Bourg trés-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laiſſé paiſible ; & on le trouva auſſi rempli d'Habitans & de toute ſorte de vivres, que ſi on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas ſouffert l'oppreſſion des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'aſſûrer de ſon obeïſſance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit preparé dans ſon Palais même, pour les Eſpagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliez ; offrant d'aſſiſter toutes les troupes, des vivres dont elles auroient beſoin. Il s'acquita de ces promeſſes, avec autant de prevoyance, que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice ſi ſomptueux, qu'il égaloit ceux de Motezuma, & ſi vaſte que tout les Eſpagnols y trouverent du couvert, ſans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour ſon divertiſſement, qui ne le cedoit en rien à celuy du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Eſpagnols; parce qu'elles paſſerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis : en ſorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur d'une plus demie lieuë, & un peu moins

de

geur : le terrein égal & uni par tout, étoit partagé fort regulierement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrez à part en maniere de parterres, où on voyoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine, cultivez avec beaucoup de soin & de propreté : Ouvrage d'un grand Seigneur, qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art, aux beautez de la Nature.

Cortez n'oublia pas les presens pour engager ce Cacique dans ses interêts ; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautez de ce lieu, & fit marcher aussi-tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : Miserable condition des soucis, dont on se detache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence aprés un peu de diversion.

CHAPITRE XVIII.

L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains ; & delà à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extréme danger de Cortez.

QUatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes.

L'ar-

L'Armée y arriva, aprés avoir soûmis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son Armée en bataille, à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses & les Alliez à coups de fleches, amusoient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine; Il la trouva bien moins large au dessous du lieu du combat; & en même tems il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupez par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on pût, livrerent un passage suffisant, quoique dangereux à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin au delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçûrent bien-tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez avec tant de forces & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste; & on hazardoit fort le succez de ce combat, si Cortez ne fut accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extréme peril où les choses étoient réduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & il en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui penchoient

su

sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employez a l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'a se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant; neanmoins la plus grande partie échapa à la faveur des défilez de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les suivît de prés. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans; mais garni de vivres & de quelques dépoüilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de tems aprés le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un sauf conduit, afin de rentrer dans leur Bourg, pour y preparer un logement à nos troupes. On le leur accorda par l'organe des Truchemens; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Païs: quoi qu'on n'eut pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fit pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant l'Armée prit la route de Suchimilco, Place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un Lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit tres-important de reconnoître ce poste, qui

n'étoit qu'à quatre lieües de Mexique. La marche fut tres fâcheuſe, puis qu'aprés avoir paſſé un défilé de trois lieuës, on trouva un païs ſterile & ſec, où la ſoif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoi qu'ils fuſſent entrez en une forêt de pins, qui pour cette fois perdirent juſques à l'agrément de leurs ombres, au ſentiment de ces troupes deſolées.

On rencontra proche du chemin quelques maiſons bâties pour la commodité ou pour le divertiſſement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'Armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du refraîchiſſement, dont elle avoit tant de beſoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à deſſein d'attendre les Eſpagnols en un poſte plus fort. Le General mit ſon Armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit & difficile, & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'euſſent mis une forte garniſon dans Suchimilco; puiſque la Place leur étoit de ſi grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres paſſées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures ſe trouverent juſtes. Les ennemis parurent ſeparez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puiſſe approcher de la verité, on n'oſe le rapporter, parce qu'il bleſſe la vrai-ſemblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faiſoient tête ſur deux lignes, au bord d'un ruiſſeau qui tomboit avec rapidité dans le Lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de faſcines, ſuppoſant qu'encore que les Eſpagnols l'euſſent gagné, ils les combattroient toujours avec avantage, au ſortir d'un paſſage ſi étroit.

Le

Le General reconnut le peril ſans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruiſſeau : & durant qu'elles ſe battoient à coups de trait, ſans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Eſpagnols droit au pont. Ils y trouverent une reſiſtance ſi obſtinée, qu'ils furent repouſſez juſques à deux fois : neanmoins ils firent à la troiſiéme un ſi grand effort, en ſe ſervant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à meſure qu'ils les gagnoient, qu'ils ſe rendirent enfin maîtres du paſſage. Cette perte abatit le courage des Mexicains ; enſorte qu'ils ne furent pas long-tems ſans faire une retraite precipitée, quoi qu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent batre le ſignal ; ſoit afin de couvrir leur deſordre, ou parce qu'ils avoient deſſein de ſe rallier.

Les Eſpagnols coururent pour ſe ſaiſir du poſte que les ennemis abandonnoient, & au même tems diverſes Compagnies des Alliez de Tlaſcala & de Tezeuco ſe jetterent dans l'eau, pour gagner l'autre bord du ruiſſeau, qu'ils paſſerent à la nage, & ſe joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliez ſous les murs de la Place, où ils les attendoient en bataille : mais au premier abord des Eſpagnols ils reculerent, ſans ceſſer de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne ſe faiſoit pas ſans deſſein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur ſimulée approchoit fort de la peur. Ils ſe jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres ſe mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les ruës, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laiſſa une partie de ſon Armée à la campagne, afin d'aſſurer ſa retraite, & de s'oppo-

ſer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reſte de pouſſer les Mexicains: & ordonnant à quelques Compagnies de rompre les barricades des ruës à droit & à gauche, il donna par la principale avenuë, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec aſſez de peine; & Cortez s'anima juſques au point de retomber dans ces tranſports, où il entre beaucoup de hardieſſe, & peu de reflexion: en ſorte qu'oubliant le ſoin de ſa perſonne, dés qu'il eut l'épée à la main, il ſe jetta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & ſe trouva ſeul & enveloppé de toutes parts, lors qu'il voulut revenir au ſecours de ſes gens. Il ſe maintint durant quelque tems en combatant avec la derniere vigueur, juſques à ce que ſon cheval s'abatit ſous lui de pure laſſitude, & le mit en extréme danger de ſe perdre. Les Mexicains qui ſe trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment: & comme il étoit trop embarraſſé pour ſe ſervir de ſes armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défenſe, que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le preſenter à leur Empereur, quand Chriſtophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par ſa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlaſcalteques qui combatoient auprés de lui; & donnant tête baiſſée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en ſaiſir, ce brave Soldat fit un ſi grand effort, & fut ſi bien ſecondé par ces Indiens qui le ſuivoient, qu'aprés avoir tué de ſa main cinq ou ſix des ennemis qui preſſoient le plus ſon General, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en ſervit à faire pouſſer les Mexicains par tout; & cette derniere charge les obligea à ſe ſauver vers le côté de la Ville qui étoit ſur le Lac, & à quitter aux Eſpagnols toutes les ruës de terre ferme.

Cortez

Cortez sortit ainsi de cette occasion avec deux blessûres legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & aprés même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du General, en attribuë toute la gloire à Christophle d'Olea ; & les descendans de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui lui appartient) ne seront point blâmables de donner plus de creance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a debité sur des conjectures.

Durant qu'on combatoit ainsi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulierement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté ; sçachant que les Espagnols étoient occupez à l'attaque des ruës, & à dessein de les investir par derriere : mais ils furent découverts, & chargez avec tant de resolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs Soldats sur la place. Il parut neanmoins à la resistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez ; & le combat fut si rude, que les trois Commandans Espagnols y furent blessez, avec un nombre considerable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre ferme. Le General

mit des corps-de-garde aux endroits où on pouvoit faire une deſcente du côté du Lac, & logea ſes troupes ſous des portiques voiſins du plus grand de leurs Témples, qui ayant une eſpece de murailles capable de reſiſter aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à aſſurer le repos de ſes Soldats, & à penſer les bleſſez. Il commanda en même tems quelques Compagnies, pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps de-garde de vingt ou trente Soldats Eſpagnols ſous un bon Commandant, qui eut ſoin de les tenir à lerte, & de changer les ſentinelles; afin d'obſerver tout ce qui viendroit par terre ou par eau : precaution fort neceſſaire, dont on reconnut bien-tôt l'utilité; puis que ſur le ſoir ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prevenir les riſques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps-de-garde à toutes les avenuës; & au point du jour on vid le débarquement des ennemis aſſez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choiſit un poſte où ſa Cavalerie pût combattre avec avantage; laiſſant une partie de l'Armée à la défenſe du quartier. Les deux Armées furent bien-tôt en preſence, & les Mexicains vinrent les premiers à la charge; mais les coups de feu leur firent ceder aſſez de terrein pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur reſiſtance avec tant de carnage, qu'ils tournerént le dos ſi bruſquement, que cette action fut plûtôt une chaſſe qu'une victoire.

Cortez ſejourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laiſſer aux bleſſez le tems de ſe guerir. On eut toûjours les armes à la main durant ce

ſe-

ſejour; parce que le voiſinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne paroiſſoient pas, on étoit encore inquieté par les ſoupçons de leurs entrepriſes.

Le jour deſtiné à la retraite arriva; & on la fit ainſi qu'elle avoit été reſoluë, ſans que les ennemis ceſſaſſent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilez, pour chercher quelque occaſion avantageuſe; mais ils furent chaſſez par tout, avec peu de peine, & toûjours quelque perte pour eux. Le General revint ainſi à Tezeuco, aſſez ſatisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit propoſez en cette ſortie; celuy de reconnoître Suchimilco, poſte qui luy étoit important pour ſes deſſeins; & celuy d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites: neanmoins il ſentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols en cette expedition; puiſqu'outre ceux qui moururent au premier aſſaut de ce Fort ſur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco, en une maiſon qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartez pour piller, & deux de ſes Valets qui donnerent en une embuſcade, s'étant égarez par negligence de la route de l'armée. Sa douleur en étoit plus ſenſible, par la circonſtance que ces Eſpagnols aïant été pris en vie, alloient ſervir de victimes infortunées ſur les autels des Idoles; & cette cruelle idée luy repreſentoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vû, de perir par une mort auſſi funeſte & auſſi éxecrable, lorſque les ennemis l'eurent en leur pouvoir: mais les reflexions ſur l'importance de conſerver ſa perſonne, venoient toûjours ainſi à contre tems; puiſqu'à la vûë des occaſions il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les mouvemens de la valeur, laiſſant à un autre tems les remords de la prudence.

CHAPITRE XIX.

On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le suplice d'un Soldat; & un mouvement seditieux de quelques Tlascalteques, par la mort de Xicotencal.

LEs brigantins se trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit besoin pour les recevoir; & les autres preparatifs necessaires à cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit une grande proviſion d'armes pour les Indiens, une inventaire fort éxact de toutes les munitions qui étoient dans les magasins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliez le jour precis auquel ils devoient se trouver au rendez-vous avec leurs troupes; & sur tout on prit un soin particulier des vivres, qui se transportoient continuellement à la place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General descendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver sous sa main dans les entrepriſes de guerre, dont le succez dépend souvent d'un leger défaut, & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux ci occupoient l'imagination du General, ils furent traversez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel éxercice à son courage, & mit sa fermeté à la derniere épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service, vint luy dire qu'il avoit à luy parler en

parti-

particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce ſecret étoit d'une extréme conſequence au General, qui luy donna une audience comme il la ſouhaitoit, & apprit que durant ſon abſence, il s'étoit formé une conjuration contre ſa vie, & celle de tous ſes amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite conſideration, puiſque ſon nom ne paroît pour la premiere fois, qu'avec ſon crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & ſa premiere vüe fut de ſe retirer de cette entrepriſe, qui luy paroiſſoit deſeſperée. Il en prit de l'inquietude, qui ſe tourna en murmures, qui paſſerent bien-tôt juſques à des reſolutions violentes. Ce Soldat, & ceux de ſa fâction, blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle; diſant qu'ils ne prétendoient point ſe perdre pour la témerité d'un ſeul homme, & parlant de s'échaper en l'Iſle de Cuba, comme d'une entrepriſe de facile éxecution, ſuivant les fauſſes meſures de leur paſſion. Ils s'aſſemblerent alors, à deſſein de deliberer ſur cet article plus ſecretement: & quoyqu'ils ne trouvaſſent point de difficulté à quitter le camp, ni à paſſer à Tlaſcala, à la faveur d'un ordre ſuppoſé du General, ils ſe voyoient traverſez par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il faloit neceſſairement chercher un embarquement. L'ordre ſuppoſé leur devenoit inutile en ce lieu-là, ſans un paſſe-port de Cortez; faute dequoy ils ne pouvoient éviter le riſque d'étre arrêtez, & châtiez ſeverement. Ils ſe trouvoient barrez par cet obſtacle; & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuſes idées, & nul expedient pour y parvenir; toûjours fermes dans leur reſolution, & peu éclairez ſur les moyens propres à l'éxecuter.

Villafagna dont le logis ſervoit aux aſſemblées, propoſa enfin, pour ſortir de tous ces embarras, qu'il n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ſes Con-

ſeillers ; afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eut point tant à cœur l'entrepriſe de Mexique, & qui fût plus aiſé à gouverner. Il diſoit qu'ils pourroient alors ſe retirer ſous l'autorité de ce nouveau General, ſans ſe noircir de la tache de deſerteurs ; & faire valoir ce ſervice à Velaſquez, dont ils pouvoient eſperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Eſpagne, feroit paſſer leur crime pour un ſervice rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé : ils embraſſerent Villafagna ; & leurs applaudiſſemens furent comme le ſignal de la ſedition. On dreſſa d'abord une acte ſigné par tous ceux qui étoient preſens, qui s'obligerent à ſuivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat : & cette affaire fut conduite avec tant d'adreſſe, que le nombre de ceux qui ſignerent l'acte devint conſiderable, juſques à faire apprehender que cette ſecrete & maligne contagion, ne devint un mal incurable dans les eſprits.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet apporté de Verá-Cruz, avec des lettres d'Eſpagne, & de le donner au General lorſqu'il ſeroit à table au milieu de tous ſes Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, ſous pretexte d'apprendre des nouvelles ; & lorſque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il ſeroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, luy & tous ſes amis: aprés quoi ils avoient reſolu de ſortir enſemble, & de de courir par les ruës, en criant liberté. Ils ſe figuroient que ce mouvement ſuffiroit à faire entrer toute l'Armée dans leurs ſentimens, afin qu'on fit la même éxecution ſur tous ceux qui leur étoient ſuſpects. Ceux qui devoient mourir étoient, ſuivant le compte de leur aveugle paſſion, Olid, Sandoval, Alvarado & ſes freres, Tapia, & les deux Intendans ordinaires Loüis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques

ques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement, sur François Verdugo, qui ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction: mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'oserent luy communiquer leur dessein, jusques à ce qu'ayant commis le crime, il se vid forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la declaration de ce Soldat, qui demanda la vie, en recompense de sa fidelité; parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez resolut d'assister en personne à la prise de Vallafagna, & aux premieres diligences qui étoient necessaires pour le convaincre de son crime; puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procedures, que l'on repand ou des lumieres, ou des tenebres sur la verité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le General, aprés qu'on l'eût arrêté par son ordre, fit signe que tout le monde se retirât, sous pretexte de l'éxaminer en secret; & se servant des connoissances qu'on luy avoit données, il tira du sein de ce coupable, l'acte du traité signé de tous les Conjurez. Il le lût, & y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidelité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce secret à aucun de ses amis: & aprés avoir fait conduire en une autre prison ceux qu'on avoit

trouvez auprés du criminel, Cortez ſe retira; recommandant aux Officiers de Juſtice, d'inſtruire cette affaire le plus promtement qu'il ſeroit poſſible, ſans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris ſur luy, & croyant que ſes amis l'avoient livré, confeſſa ſon crime: ſurquoy on abregea les procedures, ſuivant le ſtile de la Juſtice militaire; & on prononça contre luy la ſentence de mort. Il eut le tems de ſatisfaire à tous les devoirs d'un Chrêtien; & la ſentence étant éxecutée dés la nuit-même, ſon corps pendu à une fenêtre de ſon logis, déclara en même-tems ſon crime, & le châtiment qu'on en avoit fait: l'éxemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de ſa trahiſon.

Cortez n'avoit pas moins de colere, que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour ſatisfaire à la juſtice, en perdant tant de Soldat au commencemen d'une expedition. Ainſi afin de s'épargner la fâcheuſe neceſſité de punir les coupables, & les terribles conſequences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de ſon ſein un papier déchiré en pluſieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les ſeings des Conjurez; aprés quoy il fit aſſembler ſes Capitaines & tous ſes Soldats. Il leur expoſa l'horrible projet que Villafagna avoit dreſſé, en conſpirant contre ſa vie, & contre celle de pluſieurs autres Officiers & Soldats: ajoûtant qu'il s'eſtimoit fort heureux, d'ignorer ſi ce crime envelopoit quelques complices; quoyque l'empreſſement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne luy permit pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître;

tre ; mais seulement qu'il demandoit à ses amis, comme une grace, qu'ils employassent tous leurs soins à s'informer s'il couroit entre les Espagnols, quelque plainte contre sa conduite; parce qu'il désiroit sur toutes choses, de donner une entiere satisfaction à ses Soldats ; & qu'il étoit prêt à corriger les defauts qui auroient besoin d'être reformez, comme il sçauroit bien recourir aux voies de la rigueur & de la justice, si la moderation du châtiment affoiblissoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ses sentiments, confirmée par le soin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même sur son visage, aux autres coupables, acheva de leur persuader que Cortez ignoroit leur crime : & ils le servirent depuis, avec d'autant plus d'empressement, que cette éxactitude étoit necessaire à démentir les soupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut sans doute un trait de prudence consommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre signature ; afin de n'être point reduit à la dure necessité de perdre tant de Soldats Espagnols, dont on avoit besoin : mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez se fit, pour leur cacher son ressentiment, & s'assûrer de leur confiance. C'est l'effort d'une raison dégagée, & d'un empire absolu sur ses passions; neanmoins, lorsqu'il fit reflexion que le bon sens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze Soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toûjours auprés de sa personne ; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçût sans surprise ce nouvel appui qu'il donnoit à son autorité,

Peu de jours aprés, un autre incident donna un nouvel éxercice à ſa conſtance ; puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece differente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſedition. Xicotencal Commandant des premieres troupes qui étoient ſorties de Tlaſcala, ſoit par quelque dégoût, attiré par la fierté de ſon humeur bizarre, ſoit qu'il eût gardé dans ſon cœur quelques reſtes de la haine paſſée, ſe reſolut de ſe retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances, à l'aſſiſter en ſa deſertion. Il choiſit une nuit pour l'éxecuter ; & le General, qui l'apprit au même inſtant des Tlaſcalteques mêmes, fut ſenſiblement piqué d'une action de ſi pernicieuſe conſequence, en un Chef tres-conſiderable entre ces Nations, au moment qu'il faloit tirer l'épée pour commencer une entrepriſe. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'eſſayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque-tems, juſques à ce qu'il eût propoſé ſes raiſons. La réponſe de Xicotencal ne fut pas ſeulement abſoluë ; mais encore incivile & mépriſante : en ſorte que Cortez indigné ; détacha auſſi-tôt deux ou trois Compagnies d'Eſpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco ; avec ordre de prendre ce deſerteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas ſe rendre. Ce dernier ordre fut éxecuté. Xicotencal ſe défendit juſques au dernier ſoupir ; & les Tlaſcalteques, qui le ſuivoient contre leur gré, mollirent en cette occaſion, & revinrent avec les Eſpagnols à l'Armée, laiſſant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'eſt ainſi que Bernard Diaz rapporte cette action ; au lieu que Herrera pretend qu'on amena Xicotencal priſonnier à Tezeuco, où Cortez uſant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlaſcala, le fit prendre en public. Ce recit approche

proche moins du vrai-semblable ; puisque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une execution de cette force, à la vûë d'un si grand nombre de Tlascalteques, qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux suplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soûtiennent que les Espagnols détachez aprés Xicotencal, le tuerent, par un ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoy qu'il en soit, il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prevoir dans les évenemens, qu'il avoit preparé celuy-ci d'une maniere, que les Tlascalteques de l'Armée, ni leur Republique, ni le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort : car le General ayant découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entrepriſe contre Mexique entre ceux de sa Nation, il fit part de cette reconnoissance aux Senateurs de Tlascala ; afin qu'ils le rappellassent, sous pretexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce desordre, par leur autorité. Le Senat, en presence du pere de Xicotencal, répondit : *Que suivant les Statuts de la Republique, le crime de soûlever les Armées contre leur General, meritoit le dernier suplice ; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder ; s'il étoit necessaire, à toute rigueur contre leur Commandant, ainsi qu'ils en useroient eux mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non-seulement en sa personne, mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient.* On void bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal, quoyqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le reduire par les voies de la douceur : mais on a toûjours plus de penchant à croi-

re

re que ſa mort arriva hors de Tezeuco, ſuivant la Relation de Bernard Diaz, puiſque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la difference qui eſt entre la vûë d'une action qui donne de ſi terribles idées, & le recit du même fait, aprés qu'il eſt arrivé: & que c'eſt une maxime conſtante, que les plus fortes impreſſions que nôtre eſprit reçoive, ſont celles qui le frapent par les yeux; au lieu que le ſens de l'oüie ne les reçoit jamais ſi fortement, ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XX.

On met à l'eau les brigantins; & aprés avoir partagé l'Armée, pour attaquer en même tems, par les chauſſées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance ſur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUoyque ces accidens euſſent occupé une partie des ſoins du General, il n'avoit pas laiſſé de s'appliquer à tout ce qui étoit neceſſaire à ſon expedition. Les brigantins ſe trouvoient en état d'être mis à l'eau; ce qui fût fait heureuſement, par l'induſtrie de Martin Lopez, qui donna ainſi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la celebration d'une Meſſe de Saint Eſprit, où Cortez communia, avec tous les Eſpagnols. Le Prêtre benit les corps des vaiſſeaux, en leur donnant à chacun un nom, ſuivant l'uſage de la marine: & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'au-

d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'uſage, les Eſpagnols paſſerent en revûë ſous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armez d'arquebuſes & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-ſix Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus groſſes de fer; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition neceſſaire de poudre & de bales.

Cortez mit ſur chaque brigantin, vingt-cinq Eſpagnols ſous un Capitaine, douze Rameurs, ſix de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Eſtremadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Chriſtophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Caravajal, de Zamora; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque: Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent auſſi-tôt, chacun bien preparé à défendre ſon vaiſſeau, & à ſecourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le lac étant diſpoſée de cette ſorte, le General, ſuivant l'avis de tous ſes Officiers, reſolut de s'emparer en même tems, des trois principales chauſſées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, ſans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la deſunion de ſes troupes, & de les tenir en des poſtes où elles puſſent recevoir ſes ordres avec moins de difficulté. Ainſi il partagea ſon armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine general de cette attaque.

que. Alvarado conduiſoit avec ſoy cent cinquante Eſpagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, ſous les Capitaines George d'Alvarado, Gutierez de Badayoz, & André de Montaraz, ſoûtenus de trente mille Tlaſcalteques, & de deux pieces d'Artillerie. Le Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauſſée de Cuyoacan, avec cent ſoixante Eſpagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'Artillerie, & environ trente mille Indiens alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Loüis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui ſervirent aux trois attaques, nous ſuivons le ſentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux, que huit mille Tlaſcalteques, & repete ſouvent qu'ils cauſerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de ſervice, ſans nous apprendre où on laiſſa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au ſiege de Mexique; ſurquoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Eſpagnols; ce qu'il fait, à nôtre avis, avec peu de reflexion, puiſqu'il rend incroyables les évenemens qu'il tâche d'exagerer, lorſque la verité ſeule leur tenoit lieu de toute ſorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent enſemble, pour ſe ſeparer à Tacuba, où ils allerent loger, ſans qu'on leur en diſputât l'entrée, tous les lieux contigus au lac étant déja abandonnez; parce que leur Habitans qui étoient en état de porter les armes,

armes, étoient allez pour défendre la Ville Capitale. Les autres s'étoient retirez sur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains avoient assemblé une Armée considerable, à demi-lieuë de-là, à dessein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avoit reçûë du mouvement des Espagnols; voulant conserver les canaux qui fournissoient toute l'eau douce que l'on employoit à Meque.

Il y avoit sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusez, soûtenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les avenuës qui y conduisoient: mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, & quoi qu'ils trouvassent une resistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'aqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits; en sorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le Lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les assiegez à la fâcheuse necessité de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Aprés cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan, & Cortez laissant à Sandoval le tems dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir l'œil à tout & de courir au secours quand il seroit necessaire. Il mena avec

soy

ſoy Dom Fernand Roi de Tezeuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'eſprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque tems aprés, avec le nom de Dom Charles, comme ſujet de l'Empereur. Le General laiſſa à Tezeuco une garniſon ſuffiſante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courſes, afin d'aſſûrer la communication des quartiers : & il s'embarqua, aprés avoir rangé ſur une meme ligne les treize brigantins parez de bannietes, de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet exterieur, à donner du relief à ſes forces, & attirer la conſideration de l'ennemi, par la nouveauté,

Le deſſein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître abſolu ſur le lac, & de ſe rabatre ſur Iztacpalapa, où l'entrepriſe de Sandoval luy donnoit de l'inquietude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour ſe rendre maître des ruës du côté de la Ville fondées dans le lac, qui ſervoient continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là ; le General apperçut une petite Iſle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé conſiderablement au deſſus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un Château aſſez ſpacieux, étoit gardé par des Mexicains, ſans autre deſſein, que celuy de provoquer les Eſpagnols par des injures & des menaces, d'un poſte qui leur paroiſſoit hors du riſque d'être inſulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de ſouffrir cette inſolence à la vûë de Mexique, dont les terraſſes & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour obſerver les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines ſe trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Iſle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Eſpagnols, qu'il

qu'il partagea en deux ou trois ſentiers qui conduiſoient ſur la hauteur. Ils monterent en combatant, avec beaucoup de fatigue; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils ſe défendoient en braves gens, juſques à ce qu'aïant perdu l'eſperance de conſerver toute la hauteur, ils ſe retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leur armes, tant ils étoient preſſez, & où il en perit beaucoup, quoyqu'on fit quartier à la plus grande partie; les Eſpagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le ſang de ces miſerables qui ſe rendoient à eux, mépriſant d'ailleurs l'embarras des priſoniers, qui leur étoit à charge.

Aprés ce petit retardement emploïé à châtier ces Mexicains, les Eſpagnols revinrent aux brigantins; & on ſe diſpoſoit à mettre le cap ſur la route d'Iztacpalapa, lorſqu'un nouvel incident fit prendre d'autres meſures. On vid ſortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient ſur le lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous momens: Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de tems, ceux qui ſortirent de la Ville & ceux qui ſe joignirent à cette flotte de tous les lieux voiſins, firent un ſi grand nombre qu'à les compter par rapport à l'eſpace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille: & le ſpectacle formé par ce grand nombre de vaiſſeaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque choſe de beau, & en même tems de terrible aux Eſpagnols, qui voïoient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ſes brigantins en forme de demi lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combatre avec plus de liberté. Il ſe confioit en la valeur de ſes Soldats & en

en la force de ſes bâtimens, dont un ſeul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette aſſûrance, le General s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refuſoit pas la bataille: & lorſqu'il s'en vid à quelque diſtance, il fit ceſſer de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de reſpiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faiſoit ce jour-là, laiſſant toute l'étenduë à la force de leurs bras. Les Mexicains, pouſſez peut-être par un même motif; firent la même manœuvre: cependant la divine Providence, qui s'étoit ſi ſouvent déclarée en faveur des Eſpagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impreſſion neceſſaire à ſe laiſſer tomber ſur cette épaiſſe foule des canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juſte diſtance, commencerent le fracas, que les brigantins à voile & à rame augmenterent, en écraſant tout ce qui ſe trouva devant eux. Les Arquebuſiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, ſans perdre un ſeul coup: le vent même combatoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action: ils fracaſſoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, ſans craindre leur choc, à cauſe de leur foibleſſe. Les Nobles Mexicains qui rempliſſoient les cinq cens canots de l'avant garde, ſoûtinrent neanmoins le combat avec beaucoup de valeur: Tout le reſte ne fut qu'un deſordre & une confuſion ſi horrible, qu'ils ſe renverſoient les uns les autres, en fuïant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats; & leur flotte fut rompuë & défaite ſi entierement, que

que les brigantins en ſuivirent les miſerables débris, juſques à les pouſſer à coups d'artillerie, ſur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extréme conſequence, à cauſe de la reputation d'inſoûtenables, que les brigantins s'acquirent en cette occaſion, & qui répandit ſes influences ſur toutes les autres. Elle abatit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces qui conſiſtoit en l'adreſſe & en l'agilité du manîment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu conſiderable, à l'égard de la quantité qui leur reſtoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun uſage, & qu'ils ne pouvoient ſoûtenir un choc auſſi violent que celuy des brigantins. Ainſi les Eſpagnols devinrent les maîtres de la navigation: & Cortez s'avança juſques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de ſon triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terraſſes de la Ville, pour voîr le ſuccez du combat; & le plaiſir d'avoir frapé leurs yeux par la vûë de leur perte, luy fit paroître ce nombre, quoyqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit neanmoins pour des témoins de ſa victoire: Complaiſance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelque fois les plus moderez, ſoit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une ſuite de leur bonheur.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit necessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

LE General choisit un poste auprés de Tezeuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sureté. Au point du jour, comme les brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considerable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours à l'endroit où le peril pressoit. On ne pût attraper la flotte des ennemis; mais on arriva peu de tems aprés, lors qu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & reduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez; en sorte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La necessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusques à la Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez, afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fos-

sez

re les Canots des Mexiqains.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ſez pleins d'eau, à deſſein d'empêcher les approches. C'eſt ainſi qu'ils avoient fortifié les trois chauſſées en pluſieurs endroits, où ils craignoient l'inſulte des Eſpagnols ; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes meſures pour ſurmonter ces difficultez. Les Arquebuſiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroiſſoient au haut de la tranchée, durant qu'on faiſoit paſſer de main en main des fâcines pour combler le foſſé : aprés quoi on faiſoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le paſſage ; & les débris de la premiere fortification ſervoient à remplir le foſſé de la ſuivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lors que les canots des Mexicains arriverent ; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du Lac, firent force de rames pour fuïr ; & ils perdirent ſeulement ceux qui ſe trouverent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croyoient être en ſureté de l'autre côté de la digue, combatoient encore, le General fit ouvrir le foſſé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid ; en ſorte que trois ou quatre brigantins ayant paſſé tous ces canots prirent la fuïte : & les ennemis qui défendoient la tranchée oppoſée de front aux Eſpagnols, ſe voyant expoſez aux bateries en tête & par les flancs, par terre & par eau, ſe retirerent en deſordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, ſans abandonner ce qu'elles avoient gagné ſur la chauſſée ; & au jour on continua la marche ſans aucun obſtacle, juſques au dernier pont, qui donnoit un paſſage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais ; & toutes les ruës que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un ſi grand nombre de gens armez, qu'on vid bien le riſque que

l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir enviſagé le peril, il crut qu'il expoſeroit ſon honneur, en ſe retirant ſans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miſerables, qui étoient accourus en foule aux avenuës des ruës. Cependant Olid travailloit à combler le foſſé, & à rompre les fortifications de la chauſſée ; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Eſpagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna aſſez de terrein pour donner lieu aux Alliez qui combattoient ſous lui, de ſe mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au ſecours de leurs gens, & firent de tous côtez une furieuſe reſiſtance : neanmoins elles lâchoient le pied inſenſiblement, lors que Cortez, qui ne pût ſouffrir la lenteur de leur retraite, ſauta à terre avec trente Soldats Eſpagnols, & échauffa ſi fort le combat par ſa preſence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General ſe rendit maître de la principale rue de Mexique ; ceux mêmes qui occupoient les terraſſes & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrez, le haut & le bas de ce Temple étoient ſi couverts de Soldats, que toute la maſſe paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes entaſſées. Ils défioient les Eſpagnols par des cris auſſi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre choſe que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçoient mal à propos ; &

& bien-tôt aprés il fâlut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainſi tout ce quartier demeura libre; parce que ceux qui combatoient des terraſſes & des balcons, ſuivirent la fuite des autres; & l'Armée s'avançant s'empara du Temple ſans reſiſtance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte: on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flâmes éclairerent la victoire des Eſpagnols. Le General tres ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poſte fort avantageux, reſolut non ſeulement d'y paſſer la nuit avec ſes troupes, mais encore de le mettre en défenſe pour le garder; afin de reſſerrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ſes Capitaines ſon deſſein, & les raiſons que le premier mouvement de ſon inclination lui fourniſſoit: mais ils lui repreſenterent tout d'une voix, que comme on ne ſçavoit pas le progrez que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait a leurs attaques, ce ſeroit une temerité de s'expoſer à perdre le paſſage des chauſſées, & en même tems l'eſperance des vivres & des munitions, dont on avoit beſoin pour conſerver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puis qu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils ſe trouvoient alors: qu'ainſi ils ſeroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une diſtance où on ne pourroit les recevoir ni les tranſporter ſans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'Armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviſer les forces des ennemis, & ſe donner la main juſques à ce qu'ils priſſent enſemble leurs quartier dans la Ville. Enfin que les reſolutions priſes du conſentement de tous les Officiers ſur la conduite de ce ſiege, ne devoient

point s'alterer ſans une mure conſideration ; & qu'il ne faloit point entrer de gayeté de cœur en cet engagement, ſans autre raiſon que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter : d'autant plus que les conſequences que l'on tire d'un heureux ſuccez, ne ſont pas toûjours bien fondées ; puiſqu'à la maniere des flateries, elles abuſent ſouvent la prudence, en réjoüiſſant l'imagination. Cortez vid bien que ce conſeil étoit le plus ſage ; & une de ſes meilleures qualitez étoit de ſe dégager auſſi aiſément de l'amour qu'on a pour ſes opinions, qu'il embraſſoit avec plaiſir le parti de la raiſon. Il ſe retira donc le jour ſuivant à Cuyoacan, eſcorte des brigantins qui ôterent aux ennemis la hardieſſe de venir l'inquieter en ſa marche.

Le General paſſa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval reduit à la derniere extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit ſur la digue & avoit logé les troupes, aprés s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ſes ennemis, retirez dans une maiſon ſur le Lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas ſur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maiſons, & repouſſé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maiſon qui n'étoit pas éloignée de la chauſſée, il reſolut de s'en ſaiſir, à deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter pluſieurs fâcines dans l'eau, afin de rendre le paſſage plus aiſé ; & il s'engagea dans la maiſon avec une partie des Eſpagnols : mais à peine fut-il dedans, que pluſieurs canots qui étoient en embuſcade, s'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les fâcines, couperent à Sandoval le chemin de ſa retraite. Ainſi ils le te-

tenoient assiegé de tous côtez, & tiroient sur ses gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras, lors que le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les ruës sur le Lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüer son artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuïr avec tant d'empressement pour gagner le chemin du Lac par les ruës écartées, & en si grand desordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuïte aveugle dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces: & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers; & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjoüir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencontrées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de se servir de la chaussée, sans ruïner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau: mais comme le retardement étoit dangereux en l'état où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la resolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celuy de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à

manquer, & qu'ils recevoient par ce passage On executa aussi-tôt cette resolution ; & Sandoval alla par terre, escorté des brigantins, qui rangeoient le bord du Lac, jusques à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, & qu'il y eût logé ses troupes sans resistance, parce qu'il étoit abandonné : aprés quoy Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte ; & ce fut une victoire de moins pour lui en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succez, en battant des ramparts, & en comblant des fossez de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne : mais quoi qu'Alvarado eut remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fut avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il avoit perdu huit Espagnols lors que Cortez arriva ; & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçût alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé ; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites à une espece de guerre, qui consumoit le tems, & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité, qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voye des chaussées avoit de grandes difficultez, à cause des remparts & des fossez, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toûjours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter ; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entrepriſe.

Il fit donc cesser les attaques, jusques à nouvel ordre

ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en reserve aux Villes & Bourgs de ses Alliez, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & aprés les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soûtenus des brigantins ; dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado, & pour sa personne il alla se joindre avec les cinq qui restoient, au Maître de Camp Christophle d'Olid.

Dés ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cesserent ; le General ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le Lac & coutussent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoissance de la necessité où la Ville étoit reduite. Olid s'avança jusques à ruïner les maisons des Fauxbours de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrez, chacun à son attaque ; & les heureux succez de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles esperances ; & les simples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entrepriſe, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gayeté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'esperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelquefois avec les vainqueurs.

CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en uſage divers ſtratagêmes pour leur défenſe. Ils dreſſent une embuſcade de leurs canots contre les brigantins. Cortez eſt batu dans une occaſion conſiderable, & pouſſé juſques à Cuyoacan.

LA diligence & l'induſtrie que les Mexicains employerent à défendre leur Ville, ne ſont pas ſeulement remarquables; mais encore, en quelques circonſtances, dignes d'admiration. Il eſt vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez dans l'éxercice des armes, qui étoient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignitez: mais en cette occaſion ils paſſerent de la vaillance; aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient beſoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui ſe pratiquoit en ce Païs-là.

Ils tirerent mêmes quelques coups aſſez juſte, pour s'acquerir la reputation d'eſprits éclairez au-delà du commun. On a rapporté l'adreſſe dont ils avoient uſé à fortifier leurs digues: celle qu'ils mirent depuis en uſage, n'étoit pas moindre, lorſqu'ils envoyerent par de longs détours, des canots chargez de pionniers; afin de nettoyer les foſſez que les Eſpagnols avoient comblez, & tomber ſur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de ſe retirer. Ce ſtratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées: & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puiſque contre leurs coûtumes mêmes, ils s'aviſerent de faire leurs ſorties durant la nuit,

dans

dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquiétude ; & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état, avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les desunissant. Pour cet effet ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches en maniere de pavesades : afin de combatre à couvert derriere cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit, avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le Lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt impenetrable à la vûë. Leur dessein étoit de provoquer les Brigantins, dont il y en avoit toûjours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient preparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins ; & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau ; afin que le choc mît en pieces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagême fait assez connoître que les Mexicains sçavoient raisonner juste, tant sur les moyens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis, & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plûtôt à ces maximes si peu raisonnables, dont neanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là, commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils pousserent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'aprés avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut éxecuté si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni àvancer, ni reculer.

En même-tems, les pirogues des ennemis sortirent, & vinrent à la charge avec une resolution desesperée. Les Espagnols se virent alors en un tres-grand peril: mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soûtinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantin. Ils eurent ainsi la liberté de ce manier, & de faire joûer leur Artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant aprés cela à coups de canon, celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse: mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraitez, & plusieurs Espagnols blessez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, aprés avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire, par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperitez, & d'un Soldat brave sans emportement, & sage sans foiblesse.

Le

Le General ne fut pas long-tems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant réparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, se cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau; croyant fort temerairement, qu'on donneroit dans le même piege, sans qu'ils luy donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi: & comme il cherchoit à hâter autant qu'il se pourroit, la vengeance de sa perte, il envoya six brigantins à la file, se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modele de leur stratagême, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour; & qu'aprés avoir témoigné par differentes courses, qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres; il s'approcha des pirogues ennemies, autant qu'il seroit necessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par sa fuite, au lieu de la contre embuscade. La chose reüssit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues, pousserent vivement le brigantin qui fuyoit, celebrant sa prise, qu'ils croyoient assurée, par de grands cris de joie, & avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les salüerent de leur Artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti, ils perirent presque tous, avec leurs bâtimens, à la seconde décharge. Ainsi le General ne vangea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte

des ennemis ; reconnoiſſant qu'il avoit appris des Mexicains la metode de dreſſer des embuſcades ſur l'eau, mais avec une grande ſatisfaction d'avoir ſçû les copier ſi parfaitement pour les bien batre.

On recevoit en ce tems là pluſieurs avis de ce qui ſe paſſoit dans Mexique, par le moyen des priſonniers que l'on faiſoit aux attaques : & le General ſçachant que la faim & la ſoif commençoient à tourmenter les aſſiegez, & excitoient pluſieurs bruits parmi la Populace, & diverſes opinions dans l'eſprit des Soldats, il donna tous ſes ſoins à leur couper de toutes parts le paſſage des vivres ; & afin d'autoriſer encore davantage la juſtice de ſes armes, il envoya deux ou trois Nobles choiſis entre les priſonniers, à Guatimozin, pour luy dire : *Qu'il l'invitoit à faire la paix, en luy offrant des partis avantageux, qui étoient, de luy laiſſer ſon Empire & toute ſa Grandeur, pourvû ſeulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Eſpagnols, dont le droit étoit appuyé entre les Mexicains, par la tradition de leurs ancêtres, & par le conſentement de tous les ſiecles.* C'eſt en ſubſtance ce que Cortez propoſa, & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extréme regret de ſe voir forcé à détruire une Ville ſi belle & ſi opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de ſon Prince.

Guatimozin reçut cette propoſition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainſi que d'autres priſonniers le rapporterent quelque tems aprés. Il aſſembla le Conſeil de ſes Officiers & de ſes Miniſtres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix dans les déliberations ſur les affaires publiques. Il fonda ſa propoſition ſur l'état miſerable où la Ville ſe trouvoit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les

& les plaintes du Peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer, & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix; afin d'emporter leurs sentimens par flaterie, ou par respect. Cela luy reüssit si bien, que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on luy offroit, & à se menager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les seuls Sacrificateurs s'opposerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs Idoles, qui les asseüroient de la victoire: l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour un verité dans l'esprit de leurs Ministres: parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & soufflioit aux oreilles de ces miserables, des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats. Quoy qu'il en soit, leurs remontrances, armées du zele de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis: & quoyque Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déja quelques presages de sa ruine, il conclut neanmoins à continuer la guerre; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville; sans en excepter les Sacrificateurs même, qui devoient soûtenir plus constamment que les autres, le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant sçû cette resolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chaussées en même-tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette Ville: & aprés

avoir envoyé ſes ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure preciſe, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Chriſtophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les foſſez, & élevé des ramparts à leur maniere ordinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aiſément les fortifications au même-tems qu'on combloit les foſſez. Ainſi l'Armée paſſa ſans aucun obſtacle conſiderable. On trouva neanmoins une difficulté d'une autre eſpece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chauſſée de ſoixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce foſſé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de groſſes planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverſes. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient preſque inombrables. Cependant les premiers coups de canon briſerent cette machine; & les ennemis, dont pluſieurs furent tuez par les pieces du débris, ſe voyant découverts & expoſez à l'Artillerie, ſe retirerent dans la Ville, ſans tourner le viſage, & auſſi ſans ceſſer de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le General voulant gagner du tems, commanda d'abord les Soldats Eſpagnols pour s'en ſaiſir, en ſe ſervant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie paſſerent par la même voie, avec trois pieces d'Artillerie, qui parurent ſuffiſantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui ſe montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les ruës; le General ordonna au Treſorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le foſſé, & aux brigantins de s'appro-

s'approcher des quais, afin de faire le plus mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderete entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrez des Espagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, ne fut trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion: laissant cette fonction à un autre, qui ne sçut l'executer, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdelegué, & décrié par celuy-là même qui le luy commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il comandoit le suivit au combat; & ce fossé qu'on n'avoit sçû passer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains soûtinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de sang répandu: & le danger fut encore plus grand, quand on eut passé les maisons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Lorsque la fureur des combatans étoit au plus haut point, on sentit les ennemis mollir tout d'un coup; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrain avec precipitation: & selon les presomtions verifiées ensuite, Guatimozin étoit l'Auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné; & sur cet avis, il envoye ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le General entra en soupçon de ce mouvement: & parce qu'il ne se voyoit que le tems necessaire pour retourner à son quartier, il commença sa retraite, aprés avoir fait abatre & brûler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servit pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les assaillans.

Les

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frapées par le ſon terrible & mélancolique d'un inſtrument qu'ils appelloient la trompette ſacrée, parce qu'il n'étoit permis de le ſonner qu'aux ſeuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le ſon de l'inſtrument étoit bruſque, & compoſé de tons lamentables en maniere de chanſon, qui inſpiroit à ces Barbares un nouvelle ferocité, en conſacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dés ce moment, le bruit inſupportable de leurs cris commença; & à la ſortie de la Ville, une multitude effroïable de Soldats déterminez, & choiſis exprés pour cette action, vint tomber ſur l'arriere-garde, où les Eſpagnols étoient.

Les Arquebuſiers ſoûtenus dès Arbalêtriers, leur firent tête; & Cortez ſuivi des Cavaliers, les repouſſa: mais aïant apris la difficulté du foſſé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, ſans le pouvoir faire; parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de ſe retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confuſément; en ſorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obeït pas.

Pluſieurs paſſoient à la chauſſée ſur les brigantins, & ſur les canots. Il y en avoit encore davantage qui ſe jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étoufoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à ſoûtenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers; & ſon cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le ſien au General, ſi malheureuſement, qu'il fut accablé & fait pri-

prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins; sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut tres grande. Cortez en penetroit toutes les suites, & faisoit là-dessus de tristes reflexions; mais les sentiments de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet évenement cruel, mais inevitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.

CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont plusieurs desertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre; & on prend la resolution de ce poster dans la Ville même.

SAndoval & Alvarado entrerent en même tems dans la Ville, & trouverent par tout une égale resistance: avec peu de difference au succez

cez de leurs attaques. Ils forcerent des paſſages, ils comblerent des foſſez, percerent juſques dans les ruës, où ils ruïnerent des maiſons, & ſouffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Neanmoins comme ils n'eſſuyerent pas le cruel contre tems que le General trouva en ſon chemin, leur perte fut moindre, quoi qu'ils euſſent trouvé à redire vingt Eſpagnols aux deux attaques; & c'eſt ſur ce nombre qu'on a compté, lors qu'on a dit que Cortez perdit ſoixante Eſpagnols à celle de Cuyoacan.

Le Treſorier Julien d'Alderete reconnut ſa faute, à la vûë de la perte que ſa deſobeïſſance avoit cauſée. Il ſe preſenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de ſa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une tres-ſevere reprimande, & ne le punit point autrement; parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager les Soldats par le châtiment que cet Officier meritoit. Il falut alors par neceſſité ſuſpendre les attaques; & l'on ſe reduiſit à ſerrer la Place de plus prés, & à empêcher le paſſage des vivres durant qu'on s'appliquoit à penſer les bleſſez, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui étoient échapez ſans bleſſures.

Ce fut en cette occaſion que l'on reſſentit l'effet d'une grace ſinguliere, en la perſonne d'un ſimple Soldat nommé Jean Catalan qui ſans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, gueriſſoit les plaïes en ſi peu de tems, que cela paroiſſoit ſurnaturel. C'eſt cette eſpece de remede que le vulgaire apelle en Eſpagnol *Curar por Enſalmo*, ſans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques verſets des Pſeaumes de David dans les benedictions. Quoi que la Morale rejette preſque toûjours cette pratique ou cette connoiſſance, comme dangereuſe; neanmoins elle

la

la permet quelque fois, lorſqu'elle a paſſé par la rigueur d'un examen tres-éxact : mais dans le cas dont il s'agit, ce n'eſt peut être pas une temerité de croire que le Ciel fut Auteur de ce merveilleux ſecours ; la grace de rendre la ſanté étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiquez aux hommes: & il ne paroît pas vrai-ſemblable, que le concours du Demon ſervit à ces moïens, qui procuroient la gueriſon de tant d'Eſpagnols, lorſqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la ſuggeſtion de ſes Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Eſpagnole nommée Iſabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons ſuivi Bernard Diaz, qui y étoit preſent : Et quoyque ce ſoit un malheur à celuy qui compoſe une Hiſtoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il ſuit, il ne doit pas toûjours en faire la diſcuſſion ; puiſque le fait étant certain, la difference des moïens eſt de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebroient leur victoire par de grandes réjoüiſſances. On vid durant la nuit, de tous les quartiers des Eſpagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vaſes pleins de parfums ; & dans le plus grand dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le ſon de leurs inſtrumens militaires en differens chœurs, dont le deſaccord avoit quelque choſe d'affreux. Ils ſolemniſoient par cet appareil, le barbare ſacrifice des Eſpagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, aprés avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miſerables reſtes de leur ſang encore tout chaud, à la cruelle aſperſion de cet horrible ſimulacre. C'eſt ce qu'on preſuma du ſujet de cette fête : & le Temple étoit ſi éclairé par la quantité des torches, qu'on diſtinguoit fort bien l'affluence du Peuple ; & même quelques Soldats s'avancerent, juſques à dire qu'ils entendoient les cris des vic-

victimes, & qu'ils reconnoiſſoient ceux qui les pouſſoient: Pitoïable ſpectacle, qui veritablement frapoit encore moins les yeux, que l'imagination; mais ſi funeſte & ſi ſenſible en cette partie, que Cortez ne put retenir ſes larmes, ni tous ceux qui étoient auprés de luy, ne pûrent s'empecher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la ſatisfaction d'avoir appaiſé leur faux Dieu par le ſacrifice des Eſpagnols, rendit les Mexicains ſi fiers; que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers; croïant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Eſpagnols, qu'ils ſçavoient être bleſſez pour la plus grande partie, & extrémement fatiguez. C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs reflexions; mais ils n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. la trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une reſolution deſeſperée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe preparerent à la défenſe ſi à propos, qu'ils repouſſerent les Mexicains, en pointant ſeulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens; en ſorte qu'elles batoient au long des chauſſées. Les Mexicains venoient brutalement, ſi preſſez & en ſi grand nombre, que les coups de ces bateries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardieſſe.

Le jour ſuivant, Guatimozin tira plus heureuſement de ſon propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué ſur la digue, en ſe retirant; ce qui ſervoit à entretenir le Peuple dans l'eſperance de ſe voir promtement délivrez. Il envoïa par toutes les Villes voiſines, les têtes des Eſpagnols ſacrifiez; afin que ces témoignages ſenſibles de ſa victoire achevaſſent de ra-

me-

mener ceux qui s'étoient detachez de ſon obeïſſance. En dernier lieu, il publia que la Divinité ſouveraine entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le ſang du cœur des ennemis, luy avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui mépriſeroient cet avis, y periroient. Il avançoit cette impoſture, ſur la preſomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Eſpagnols; & il eut l'adreſſe d'introduire des perſonnes inconnuës dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de ſa fauſſe Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre luy: Stratagême tres-remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques, & deſolez par la mort des Eſpagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit ſi bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens ſe perſuaderent aiſément l'infaillibilité de ſes menaces. Les huit jours marquez ſi préciſément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un ſi grand deſordre en leur imagination, qu'ils ſe déterminerent à deſerter de l'armée: & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits; cette maudite crainte étant ſi puiſſante ſur l'eſprit de ces Nations, que les Alliez de Tlaſcala même & de Tezeuco, ſe débanderent avec le même deſordre; ſoit qu'ils apprehendaſſent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils ſe laiſſaſſent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins; mais la perte de leur vie les touchoit moins auſſi, que celle de leur honneur.

Cet

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'alloit pas à moins, qu'à luy faire abandonner son entreprise : mais du moment qu'il se fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoïa aprés ces deserteurs, leurs Commandans mêmes, à dessein de suspendre leur apprehension, jusques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant passez, ils reconnussent l'imposture de cette prediction, & qu'ils en fussent plus disposez à retourner à l'armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant passez sans peril les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans un cœur desabusé de la crainte.

Don Hernan Roi de Tezeuco envoïa aux troupes de sa Nation, son frere, qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'oserent aller jusques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposez. Ils attendirent l'évenement des predictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, aprés la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même tems qu'ils furent détrompez de leur sote credulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçûs du General.

Ces nouvelles recrûës, qui augmenterent considerablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusques à ce tems-là, neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considerables fut celle des Otomies, Peuple feroce & indomté, qui

à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des Alliez, à dessein de servir en cette occasion ; aïant toûjours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soûmis à ses ordres, passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agreable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit, au bras du Tout-puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les averstitez, afin de réveiller en nôtre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilitez de la part de leurs ennemis : ils firent de frequentes sorties, étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers, dont neanmoins ils furent toûjours repoussez, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal, ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville : que le Peuple étoit au desespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau ; & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits, qu'on beuvoit. Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échaper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagez également entre les Grands ; ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient jusques à faire craindre pour sa fidelité. Cortez assembla ses Officiers, afin d'examiner sur ces avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'état present de la Ville & de l'armée.

Il repreſenta le peu d'eſperance qu'on devo
ávoir, que la force de la neceſſité obligeât les aſſi
gez à ſe rendre ; à cauſe de la haine implacabl
qu'ils avoient contre les Eſpagnols, & des répon
ſes de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du De
mon. Il marqua que ſon ſentiment étoit de reveni
à la voie des armes par ces raiſons qu'il avoit alle
guées, & encore par la crainte de ſouffrir une au
tre deſertion de la part des Alliez, Peuples aiſez
ébranler, & qui étant fort propres au ſervice en u
jour de combat, prenoient des inquietudes for
dangereuſes durant l'oiſiveté d'un ſejour ; parc
qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, &
n'étoient pas capables de concevoir qu'un ſiege
comme on le faiſoit, fut une veritable guerre ; n
que ces tréves qu'on donnoit à la colere des Sol
dats, tournaſſent au dommage des ennemis

Tous les avis ſe reduiſirent donc à continue
d'attaquer la Place de vive force, ſans abandonne
le ſiege: & Cortez qui reconnut au ſuccez de la der
niere occaſion ce qu'on ſouffroit en ces retraites
toûjours expoſées aux inſultes des ennemis, qui
faiſoient alors leurs plus grands efforts, reſolut de
mettre une forte garniſon dans les trois quartiers
& aprés cela, de faire une attaque generale par tou
tes les chauſſées en même tems, à deſſein de pren
dre des poſtes dans la Ville, que l'on garderoit à
toutes riſques ; chaque corps ayant ordre de s'a
vancer de ſoir côté juſques à la grande Place du
Marché appellée Tlateluco, où ils devoient ſe
joindre enſemble, & agir ſuivant les occaſions.
L'entrepriſe auroit été mieux pouſſée, & peut-
être à bout, ſi on avoit pris d'abord cette reſolu
tion : mais la prevoyance humaine eſt ſi bornée,
que ce n'eſt pas un mediocre effort du jugement,
de tirer des leçons d'un mauvais ſuccez ; puis que
nous ſommes ſouvent obligez à fonder nos maxi
mes ſur la correction de nos erreurs.

CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même-tems ; & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours, dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.

APrés avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit necessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla ; & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soûtenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levez, les fossez ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez : & aprés quelque retardement, les trois corps arriverent à la Ville presqu'en même-tems. On gagna facilement le bout des ruës, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, resolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses : mais les Espagnols n'employerent ce premier jour, qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons ; & établissant sa sûreté par de bons corps de-gardes, & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains : elle desarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite ; & elle precipita les remedes necessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à se retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure-même les moyens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince : & quelques uns opinoient à déloger par force les Espagnols, des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejettant celuy qui conseilloit d'abandonner la Place, il prit la resolution de mourir avec ses Sujets, & commanda que tout le monde se tînt prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent ; à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs, parurent un peu aprés le lever du Soleil, à la vûë de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'Artillerie qui batoit sur toutes les avenuës, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent executer les ordres de leur Empereur, & ils furent bien-tôt desabusez de la creance qu'ils avoient, que cette entreprise pût reüssir. Ainsi, sans en venir de plus prés à l'attaque, ils commencerent à fuir ; en feignant de se retirer : & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ

libre

libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusques à en venir aux coups de main, & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodement pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez suivirent cet heureux succez; parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de batre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des ruës. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces factions; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûë de la place de Tlatelu-co, par les differens chemins qui y conduisoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivoit essayerent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loisir: & ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuyent. Ainsi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & se retirerent en desordre aux ruës qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit assez prés de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrez étoient occupez par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laisser derriere soy, y envoya quelques Compagnies pour les attaquer, & se saisir de ce poste, ce qu'elles firent sans difficulté, parce que ceux qui le défendoient meditoient déja leur retraite, à l'éxemple des autres. Ainsi ce Capitaine mit tout son gros en bataille dans la place, afin de faire un logement; & ordonna en même-tems, qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissemens de la diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le General en personne, arriva peu de tems aprés à la place ; & la foule des Mexicains qui fuyoient devant eux, vint se jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuyards y perirent, étant batus de tous côtez ; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussez par les troupes de Sandoval, qui se rendit bien tôt aprés au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les ruës qui conduisoient aux autres places de leur Ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement, pour défendre la personne de l'Empereur ; s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au General de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les ruës qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la sûreté de son Armée de ce côté-là ; & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se presentoit quelque chose de considerable.

On fut obligé d'abord à débarrasser la place, des corps morts des Mexicains ; à quoy on employa quelques Compagnies des Alliez, qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols ; afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur miserable charge ; pour en faire ces abominables festins de chair humaine ; qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Neanmoins, avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excez ; & la dissimulation en couvrit la tolerance.

On vid venir cette même nuit diverses troupes de Païsans à demi-morts, qui venoient vendre leur

leur liberté pour leur subsistance : & quoyqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassez comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siege ; ordonna qu'on leur fournit des rafraîchissemens ; afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour, on vid les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoient pas suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut ; parce qu'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vrai-semblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiez, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vid retirer les troupes disposées à la défense des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses Soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac ; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenuës, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de fàcines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au-devant un fossé plein d'eau & tres-profond, qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les ruës en terre-ferme, afin

de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour ſuivant, Cortez ſuivi de la plus grande partie des Eſpagnols, s'avança juſques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude preſque inombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui ſe reduiſoient à retenir le ſon de leurs inſtruments de guerre, & le bruit de leurs crîs. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Eſpagnols, ſans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baiſſoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traitez qui produiſoient cette eſpece de tréve, ne leur étoient pas deſagreable.

On remarqua en même-tems, les efforts qu'ils faiſoient de cacher la neceſſité qu'ils enduroient, & de marquer avec oſtentation, que s'ils ſouhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement ſur leurs terraſſes, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz; afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reſte: & de tems en tems, on voyoit ſortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat ſingulier les plus braves des Eſpagnols. Mais leurs inſtances duroient peu; & ils retournoient bien-tôt, auſſi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroiſſoit être un des principaux, à ſa parure; & ſes armes étoient une épée & un bouclier de quelque Eſpagnol qu'ils avoient ſacrifié. Il repeta pluſieurs fois ſon défi avec une extréme arrogance; en ſorte que Cortez fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, luy fit dire par ſon Truchement: *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec ſoy, on permettroit*

mettroit

mettroit que cet Eſpagnol les combatit tous enſemble. En diſant cela le General luy montroit le Page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain ſentit bien ce trait de mépris: neanmoins, ſans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir ſeize ou dix ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit; puiſqu'il étoit déſigné pour le faire: & il ſe déroba ſi adroitement d'auprés du General, ſans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'ayant paſſé le foſſé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne poſture. Nugnez para ſon coup du bouclier, & luy porta de même tems une eſtocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ſes pieds. Cette action fut celebrée de tous les Eſpagnols par de grands applaudiſſemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de ſon Maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu: & Cortez extrémement ſatisfait de voir tant de valeur en une ſi grande jeuneſſe, l'embraſſa pluſieurs fois, & luy ceignit de ſa main l'épée qu'il avoit gagnée, luy confirmant ainſi le titre qu'il avoit acquis par ſon courage, & qui luy donna une eſtime au-deſſus de ſon âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette ſuſpenſion d'armes dura, le Conſeil de Guatimozin s'aſſembla pluſieurs fois, pour déliberer ſur les propoſitions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit, à entrer en quelque traité, par la conſideration de l'extrême miſere où ils ſe trouvoient reduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis ſur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti: & ces infames Sacrificateurs, dont les conſeils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion; mêlant les promeſſes

de la victoire, avec quelques menaces miſterieuſes prononcées en manieres d'Oracles., qui échauferent les eſprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainſi tout le Conſeil reſolut de reprendre les armes; & Guatimozin ſe rendit à cet avis, donnant à ſon obſtination le titre d'obeïſſance: neanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toutes les pirogues & les canots ſe rendiſſent à une eſpece de port que le Lac formoit en cet endroit là; afin de ſe preparer une retraite, en cas qu'on ſe vîd pouſſé à la derniere extrémité.

Cet ordre fut éxecuté; & une multitude effroyable de toute ſorte d'embarcations entra dans ce port, ſans être remplis d'autres perſonnes, que des rameurs. Les Capitaines Eſpagnols qui étoient ſur le Lac, informerent auſſi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aiſément que les Mexicains prenoient ces meſures, afin de ſauver la perſonne de leur Prince. Il dépêcha auſſi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'aſſieger le port, & de prendre ſur ſon compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ſes troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications, des ennemis, & hâter les reſolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déja reçû l'ordre de ſe mettre en défenſe; & avant que l'avant-garde des Eſpagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains ſe preparerent au combat, avec beaucoup de hardieſſe; mais ils reconnurent bient-tôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batérie firent de leurs foibles remparts. Ils ne vîrent plus que le peril qui les menaçoit; & ſelon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin: parce qu'ils ne furent pas long tems ſans montrer quelques drapeaux blans, repetant pluſieurs fois le nom de *Paix*.

On

On leur fit entendre par les Truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette asſûrance, trois ou quatre Mexicains en habit de Miniſtres, ſe preſenterent de l'autre côté du foſſé; & aprés avoir fait, ſuivant leur coûtume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: *Que la Majeſté Souveraine du puiſſant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'Elle les avoit envoyez, afin qu'aprés avoir écouté ce que le Capitaine des Eſpagnols leur propoſeroit, ils revinſſent l'informer des articles de la capitulation.* Le General répondit: *Que la paix étoit l'unique but de ſes armes; & qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loy à ceux qui étoient ſi longtems à connoître la raiſon, il faiſoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu: mais que des affaires de cette qualité s'ajuſtoient difficilement, par la voie d'un tiers; & qu'ainſi il étoit neceſſaire que leur Prince ſe laiſsât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ſes Miniſtres & de ſes Conſeillers, afin de les conſulter ſur le champ, s'il ſe preſentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre deſſein, que d'accepter tous les partis qui ne bleſſeroient point l'autorité ſouveraine de ſon Prince; & qu'à cette fin il engageoit ſa parole* (qu'il confirma par un ſerment) *non-ſeulement de faire ceſſer les actes d'hoſtilité; mais d'employer pour le ſervice de l'Empereur de Mexique, toute l'attention neceſſaire à procurer la ſeureté de ſa perſonne, & le reſpect qui luy étoit dû.*

Les Envoyez ſe retirerent avec cette reponſe, fort ſatisfaits en apparence, & revinrent le même jour, aſſûrer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ſes Miniſtres & ſes Officiers; afin de prendre lui-même, communication des articles du traité de paix. Leur deſſein étoit d'entretenir cette negociation, ſous divers pretextes, juſques à ce que tous leurs bâtimens fuſſent prêts, pour

aſſûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient reſoluë. Ainſi les mêmes Envoyez revinrent à l'heure deſignée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour ſuivant, à cauſe d'un accident qui luy étoit arrivé. On remit aprés cela l'entrevûë, ſous pretexte d'ajuſter quelques formalitez ſur la ſeance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours ſe paſſerent en ces pourparler; & Cortez ne découvrit l'artifice, que plus tard qu'on ne devoit attendre d'un eſprit auſſi éclairé: mais il étoit ſi perſuadé qu'ils ſouhaitoient la paix, en ſe fondant ſur l'état auquel ils étoient qu'il avoit déja pris des meſures d'éclat & d'oſtentation pour recevoir Guatimozin; & lorſqu'il apprit ce qui ſe paſſoit ſur le Lac, il eut quelque honte ſecrete, d'avoir ſoûtenu ſa bonne-foi contre tant de remiſes, & il ne pût s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre ſon ennemi; faiſant ſervir ſa colere à cacher ſa confuſion, & trouvant apparamment quelque difference entre l'aveu d'une offenſe qu'on nous a faite, & celuy d'une tromperie dont nous avons été ſurpris.

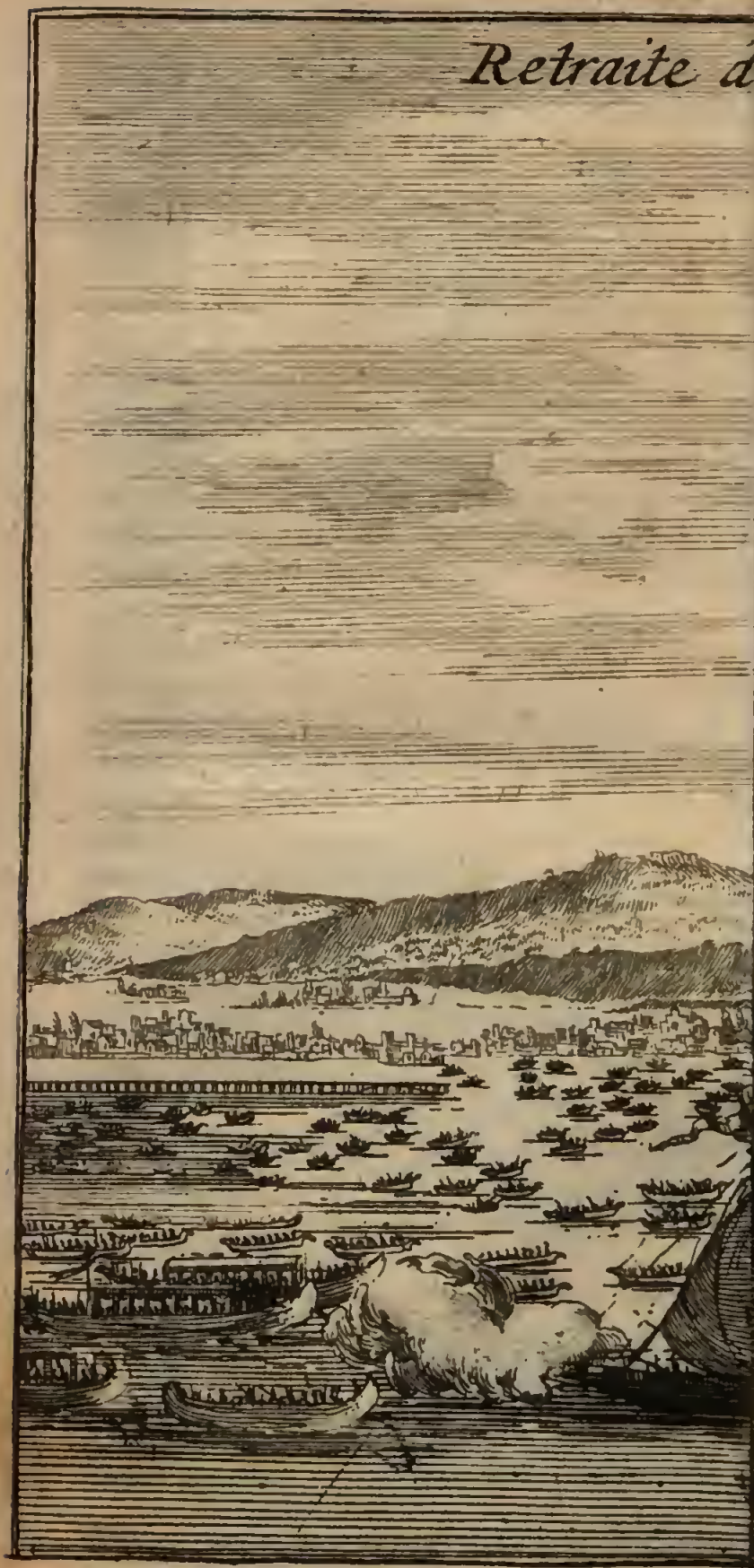
CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour ſe retirer par la voie du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à deſſein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il eſt enfin pris, & la Ville ſe rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour ſon entrevûë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte, ſur les canots qui étoient dans le port.

Il

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


Retraite d

Il en avertit auſſi-tôt le General, & aſſembla ſes brigantins ſeparez en differens poſtes ; afin de pouvoir ſe ſervir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis ſe mirent à la rame. Ils portoient toute la Nobleſſe Mexicaine, & preſque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes ; parce qu'ils s'étoient déterminez à faire un furieux effort contre les brigantins, & à ſoûtenir le combat à toutes riſques, juſques à ce que la perſonne de l'Empereur fût miſe en ſûreté, durant cette diverſion des forces ennemies : aprés quoy chacun devoit prendre differentes routes pour le ſuivre. C'eſt ainſi qu'ils l'éxecuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que ſans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent juſques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combatoient ainſi d'une extréme fureur, Sandoval remarqua que ſix ou ſept pirogues s'échapoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné : & il ordonna au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chaſſe avec ſon brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il luy ſeroit poſſible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoiſſoit ſa valeur & ſon activité, qu'à cauſe de la legéreté de ſon brigantin, qui conſiſtoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que ſa conſtruction le rendoit plus coulant ; ce qui importe beaucoup en cette ſorte de bâtimens. Ce Capitaine, ſans employer d'autre tems que celuy qu'il faloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux Rameurs, les pouſſa enſuite ſi vigoureuſement par ſa diligence, qu'en peu de tems il gagna aſſez d'avantage pour tourner la proüe, & ſe laiſſer tomber ſur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroiſſoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes en même-tems,

& hauſſerent les rames quand elles ſe virent inveſties : & les Mexicains qui étoient ſur la premiere, crierent qu'on ne tirât pas, parce que la perſonne de l'Empereur étoit ſur ce vaiſſeau ; ce qui fut entendu par des Eſpagnols, qui ſçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baiſſerent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonſtrations de gens qui ſe ſoûmettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue ; & Holguin, avec quelques Eſpagnols, ſe jetta ſur les priſonniers. Guatimozin s'avança le premier ; & reconnoiſſant le Capitaine, à la déference qu'on luy rendoit : *Ie ſuis* ; luy dit-il, *vôtre priſonnier ; & j'irai où vous voudrez : Ie vous prie ſeulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de ſa ſuite.* Auſſitôt il paſſa dans le brigantin, & donna la main à ſa femme, pour lui aider à monter, avec une ſi grande preſence d'eſprit que connoiſſant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il luy dit : *Ne vous inquietez point de ces gens de ma ſuite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet, au premier ſigne qu'il fit, ils laiſſerent tomber leurs armes, & ſuivirent le brigantin, comme priſonniers par devoir.

Cependant Sandoval combatoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur reſiſtance, la qualité de ceux qui les rempliſſoient, & le courage de cette Nobleſſe, qui avoit pris à tâche de répandre tout ſon ſang, pour faciliter la liberté de ſon Prince. Neanmoins le combat ceſſa bien-tôt, quand ils reçûrent la nouvelle de ſa priſon : & paſſant en un inſtant, de la ſurpriſe au deſeſpoir, les cris de guerre ſe tournerent en pleurs, & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non ſeulement ils ſe rendoient avec peu ou point de reſiſtance ; mais encore pluſieurs No-

Nobles s'empreſſerent à paſſer dans les brigantins, afin de ſuivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, aprés avoir envoïé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & ſans s'approcher de trop prés du brigantin de Sandoval, il luy fit part comme en paſſant, de cet heureux ſuccez : aprés quoy, voïant ce Commandant fort diſpoſé à ſe charger d'un priſonnier de cette importance, il ſuivit ſa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre precis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obeïr, ne ſe tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les défendre, afin de faire une diverſion de ce côté-là, combatirent avec une conſtance & une hardieſſe ſurprenantes, juſques à ce qu'aïant appris par leurs ſentinelles, le débris des pirogues qui eſcortoient Guatimozin, ils ſe retirerent confuſément ; ſans neanmoins paroître lâches, mais ſeulement étonnez.

On connut bien-tôt la raiſon de ce mouvement, lorſque l'avis portoit, que le canot dépêché par Holguin, arriva. Le General leva les yeux au Ciel, comme vers la ſource de tout ſon bonheur ; & manda auſſi-tôt à tous les Commandans des attaques, de ſe maintenir à la vûë des remparts, ſans s'engager plus avant, juſques à nouvel ordre. En même-tems, il envoïa deux Compagnies d'Eſpagnols à la deſcente, avec ordre de s'aſſûrer de la perſonne de Guatimozin ; & ſortit aſſez loin hors de ſon logis, pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces démonſtrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produiſant la reconnoiſſance, pour couvrir ſon dépit.

Lorſqu'ils furent à la porte du logis, toute la ſuite de l'Empereur s'arrêta ; & ce Prince entra le

premier, avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit aussi-tôt, avec sa femme; & un moment aprés il se leva, pour faire asseoir le General; se possedant si bien en ces commencemens, que reconnoissant les Truchemens, au poste qu'ils occupoient, il commença la conversation, en disant à Cortez: *Qu'attendez vous, genereux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté? Des prisonniers de ma sorte ne servent que d'embarras aux vainqueurs. Sortez en promtement; & que j'aie le bonheur de mourir par vos mains, puisque je n'ai pas obtenu celuy du mourir pour ma Patrie.*

En cet endroit toute sa constance l'abandonna; & les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la resistance de ses yeux, expliquerent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de reserve; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle luy causoit. Il laissa quelque tems à la douleur de ces affligez, & répondit enfin à l'Empereur: *Qu'il n'étoit pas son prisonnier; & que sa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareille disgrace, indigne d'Elle: mais qu'il étoit prisonnier d'un Prince si puissant, qu'il ne reconnoissoit point de Superieur en ce monde; & si bon, que Guatimozin ne pouvoit pas seulement esperer sa liberté, de la roïale clemence de ce grand Prince, mais encore l'Empire de ses ancêtres, augmenté du glorieux titre de son amité. Qu'en attendant le tems qu'il faloit pour recevoir ses ordres sur ce sujet, il seroit servi & respecté par les Espagnols, de maniere qu'il ne trouveroit point de difference entre leur obeïssance, & celle de ses Sujets.* Il voulut passer de là, à quelques motifs de consolation, fondez sur l'exemple des Souverains tombez en de semblables disgraces; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes, & le General apprehenda de le mortifier sans le résoudre; parce qu'on

qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossedez, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la resignation, en un esprit qui manquoit de la veritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge, il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée; haute sans foiblesse, & robuste sans difformité. On voïoit sur son teint une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroissoit comme Etranger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagreable: ils marquoient neanmoins beaucoup de fierté; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres: & son visage, moins delicat qu'il ne convient à une Dame, avoit neanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soûtenoit pas; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou, selon quelques Auteurs, sa fille: & lorsque Cortez l'eût appris, il luy renouvella les offres de son service; se tenant encore plus étroitemet obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soûmettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore, ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement, de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein

ſein de luy faire quelque priere en faveur de ſes Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur: *Qu'il ne ſouffrit point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fît aucune injure; puiſqu'il ſuffiſoit pour les obliger à ſe rendre, qu'ils ſçuſſent que leur Empereur étoit pris.* Il avoit le jugement ſi libre, qu'il penetra la raiſon qui obligeoit Cortez à ſe retirer: & ce ſoin, digne veritablement d'une ame Roïale, trouva place entre des déplaiſirs ſi touchans. Quoyque le General luy eût promis toute ſorte de bon traitement en faveur de ſes Sujets, il ſouhaita neanmoins qu'un de ſes Miniſtres l'accompagnât: ordonnant par ce Miniſtre, aux Soldats & au reſte de ſes Vaſſaux, d'obeïr au Capitaine des Eſpagnols; puiſqu'il n'étoit pas juſte qu'ils irritaſſent un homme qui tenoit leur Prince en ſon pouvoir, ni de refuſer de ſe conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'armée étoit encore au même poſte où le General l'avoit laiſſée, ſans qu'il fût arrivé aucun mouvement conſiderable; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la priſe de leur Empereur les avoit jettez, ſe trouverent alors ſans vigueur pour ſe défendre, & ſans eſprit pour dreſſer des articles d'une capitulation. Le Miniſtre de Guatimozin entra dans leurs quartiers: & à peine leur eût-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y ſoûmirent, en proteſtant de leur obeïſſance.

On arrêta, par l'interpoſition du même Miniſtre, qu'ils ſortiroient ſans armes & ſans bagage; ce qu'ils éxecuterent avec tant d'empreſſement, que leur ſortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, aprés tant de pertes, ſurprit les Eſpagnols. Le General eut grand ſoin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement; & ſes ordres étoient ſi reſpectez, que l'on n'entendit pas même une ſeule parole injurieuſe entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Aprés

Aprés cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funeſtes d'une miſere horrible à la vûë, & qui inſpiroit de triſtes reflexions: des invalides, des malades qui n'avoient pû ſuivre les autres, & quelques bleſſez qui demandoient la mort, accuſant la pitié de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut ſi effroïable aux Eſpagnols, que certaines cours & maiſons deſertes, où ils avoient entaſſé les cadavres des hommes de conſideration qui étoient morts dans les combats; à deſſein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en ſortoit une odeur ſi inſuportable, qu'on craignoit même de reſpirer; & veritablement, il s'en faloit peu que l'air n'en fût empeſté: ce qui fit hâter la reſolution de la retraite. Le General aïant donc diſtribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit ſi dangereuſe, & donné tous les ordres qui luy parurent neceſſaires, ſe retira avec ſes priſonniers à Cuyoacan; menant avec ſoy les troupes conduites par Chriſtophle d'Olid, pendant qu'on nettoïoit la Ville de toutes ces horreurs Il y retourna quelques jours aprés, afin de déliberer ſur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête, pour l'établir & la maintenir ſûrement; enfin à ranger toutes les meſures, & épuiſer les réflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des ſuites d'un bonheur ſi ſurprenant.

La priſon de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de ſaint Hipolyte, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebre la Fête ſous le titre de Patron. Le ſiege dura quatre-vingt treize jours: & dans ſes divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la conſtan-

ſtance & la valeur de Cortez, le courage infatigable des Eſpagnols, & encore l'union & l'obeïſſance des Nations alliées; accordant aux Mexicains, la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Patrie & celle de leur Prince, juſques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Aprés la priſe de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs ſoûmiſſions. Les Caciques voiſins ſuivirent bien-tôt cet éxemple: ce que les uns donnerent à la reputation des Eſpagnols; & les autres, à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on forma en peu de tems cette vaſte Monarchie, qui a merité le nom de Nouvelle Eſpagne; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Hernan Cortez, qu'une Couronne digne de ſon auguſte front: Admirable conquête! & Capitaine tres illuſtre entre ceux que des ſiecles entiers ne produiſent qu'avec peine, & dont on voit ſi peu d'éxemples dans l'Hiſtoire.

FIN.

TA-

TABLE

Des choſes les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

A.

Adrien Florent Cardinal s'intereſſe fort pour Cortez, 231. Il eſt élû Pape, 237

Alonſe d'Avila envoyé par Cortez à l'Iſle de Saint Domingue, 229

Alonſe de Grado va pour Lieutenant de Sandoval à Vera-Cruz, 4, 5

Alonſe de Mendoſa vient deputé par Cortez en Eſpagne, 227

Ambaſſades des Ambaſſadeurs de Mexique viennent à Tlaſcala, 189

André de Duero s'embarque avec Narvaez, 43. Avec lequel il rompt mal-à-propos, 225. Il parle en Cour, en preſence des Miniſtres deputez par l'Empereur, en faveur de Velaſquez. 240

Armées. Nombre des Soldats qui compoſoient celle de Cortez, 248

Aſtrologues. Miſeres ordinaires à ces ſortes de Devins, 160, 161

B.

Barthelemi de las Caſas, Evêque de Chiapa, écrit mal à-propos contre les Eſpagnols des Indes, & ſans aucun fondement, 103.

Barthelemi d'Olmedo porte les dépêches de Cortez à Narvaez, 51. Tâche de reconcilier ces deux hommes, 53. 54. Maltraité enſuite par Narvaez, 54. Il revient enfin à Mexique avec la réponſe de ſa Commiſſion, 59. Renvoyé une ſeconde fois à Narvaez, pour traiter une paix ſolide, 70. Exhorte & anime les gens de Cortez contre Narvaez, 82. Veut perſuader à Motezuma, mais envain, de recevoir le Baptéme à l'article de la mort, 128. Aſſiſte Magiſcatzin à la mort, & lui fait recevoir le Baptême, 213, 214

Bataille fameuſe gagnée par Cortez dans la vallé d'Otumba, 176,177
Bernard Diaz del Caſtillo a écrit l'Hiſtoire de la Nouvelle Eſpagne avec beaucoup de paſſion, & ſe plaint fort d'Hernan Cortez, 32. Et ne veut pas avoüer le ſaut merveilleux que fit Alvarado d'un foſſé trés-large, 158. Il veut encore que Cortez ne ſe trouva point aux batailles de Guacachula & Yzucan, 213. Il avance que Cortez avoit mandié la faveur de ſes gens, afin qu'ils écriviſſent à l'Empereur pour lui, 228. Il va à l'aſſaut d'un Fort ſitué ſur la montagne de Suchimilco, 306. Et donne du ſecours à Cortez, combatant contre les Indiens à Quatlavaca. 313
Botello Aſtrologue : Ses predictions, 150. Il meurt en fuyant de Mexique, 160, 161
Brigantins. Cortez en fait conſtruire deux, afin que Motezuma les voye, 5. Et enſuite douze autres pour parvenir à la conquête de Mexique, 217. On les met à l'eau, 328, Deux de ces bâtimens ſortent d'un combat fort maltraitez, 346. Celui de Garcia de Holguin prend l'Empereur Guatimozin. 372

C.

Cacumazin Roi de Tezeuco conſpire contre les Eſpagnols, 13. Diſcours qu'il fait aux Conjurez, 14. Il eſt pris, & conduit à Mexique, 18
Capiſtlan. Deſcription de cette Ville, 300. Grand carnage qui arriva à la priſe de cette Place, 301
Capitaines. Il importe beaucoup qu'ils ſoient heureux, 261
Charles V. Prince d'Eſpagne empêche qu'on ne vende comme eſclaves les Indiens qu'on avoit pris dans le combat, 203. Il revient en Eſpagne ; & ſon retour appaiſe les troubles, 238. Ordonne une aſſemblée de quelques Miniſtres, pour terminer les differens qui étoient entre Cortez & Velaſquez, 239. Et il honore celui là du titre de Gouverneur & Capitaine General de tous les Païs qu'il avoit conquis, 245. Il reprend & blâme Velaſquez & François de Garay, ſur leur procedé contre Cortez, 244
Chalco montagne. La Province de ce nom demande du ſecours à Cortez contre les Mexicains, 274. Ses Habitans contractent amitié avec ceux de Tlaſcala, 277
Châteaux ou tours de bois, qu'on menoit aiſément ſur des roües, conſtruits par Cortez. 115

Chechimecal Chef des Tlaſcalteques, accompagne les brigantins de Cortez, 281. Etant perſuadé de ſon courage, il refuſe d'attendre le reſte de l'armée qui le ſuivoit ; mais il ſe rend enfin à obſerver les ordres de Cortez, 282. Il diſpute avec Sandoval le commandement de l'avant-garde, 284

Cheval. Les Eſpagnols furent un jour obligez dans les Indes de ſe ſervir de la chair d'un cheval mort pour leur nourriture, 170

Chriſtophle d'Olea donne du ſecours à Cortez dans un danger preſſant, 316

Chriſtophle d'Olid va avec une armée au ſecours de Guacachula, 207. Il ſe defie du ſecours que lui amene le Cacique de Guacocingo, 208. Il ſe rend au ſiege de Mexique par la chauſſée de Cuyoacan, 330. Rompt l'aqueduc & les tuyaux qui portent l'eau douce à Mexique, 331 Et gagne le dernier foſſé de la chauſſée, 338

Clemence, vertu fort recommandable dans les Capitaines, 278

Communautez de Caſtille. Elles ſe trouvent dans de grands mouvemens, attendu la ſortie de l'Empereur, 234. Inſolence des mutins dans cette occaſion, *ibid.* Le tout s'appaiſe à la nouvelle qu'on reçût que ce Prince ſeroit bien-tôt de retour, 235

Confiance. Il eſt dangereux d'en avoir trop à la guerre, 70, Inconveniens qui l'accompagnent ordinairement, 152

Conſeil de Miniſtres aſſemblés par Charles-Quint, pour entendre les differens qui étoient entre Cortez & Velaſquez, 239. Ce Conſeil juge en faveur de Cortez, 240. Divers jugemens ſur les raiſons qu'apportoient l'un & l'autre pour avoir juſtice, 241, 242

Conſpiration du Roi de Tezeuco contre les Eſpagnols, 14. Autre conſpiration de Villafagna contre Cortez & tous ſes Conſeillers. 321, 322

Contributions Voyez *Tributs.*

D.

Danſes ſur la corde fort frequentes dans les Indes, 185

Demon. Cet eſprit malin fait tous ſes efforts pour mettre Motezuma en colere contre les Eſpagnols, 34

Deſcriptions particulieres de l'armée des Mexicains prés d'Otumba, 173. De la Ville de Capiſtlan, 300. Du Bourg de Quatlavaca, 311. Du Jardin enfin, & du Palais du Cacique de Guaſtepeque, 310

Deſeſpoir. On doit tenir cette furie pour un grand manque de cœur, & une lâcheté parfaite, 129

Diego d'Ordaz va reconnoître la Ville de Mexique, & l'armée ennemie qui y étoit, & court grand riſque de ſa vie, 107, 108. Cortez ne dédaigne pas dans une occaſion dangereuſe de faire ce qu'Ordaz fit en ſe retirant du mauvais pas de Mexique, 112. Il eſt envoyé en Eſpagne par ce General, qui lui confie ſes depêches, 227

Diego Velaſquez Gouverneur de l'Iſle de Cuba, envoye une armée pour détruire Cortez, & en confie la conduite à Narvaez, 39. Inſtruction qu'il donne à Narvaez Chef de cette armée, 40. Il lui envoye un vaiſſeau pour le renforcer, 215. Et lui écrit que ſi Cortez n'eſt pas mort, il le prenne, & le lui envoye avec bonne eſcorte, 216. L'Empereur deſapprouve les violences & le procedé de Velaſquez, 245. Sa mort, 243

Diego Velaſquez le jeune a un démêlé avec Jean Velaſquéz de Leon ſur quelques paroles lâchées contre Cortez, 72. Il eſt fait priſonnier de guerre à Vera-Cruz, 88

Digreſſions. Elles ſont quelquefois permiſes aux Hiſtoriens; ce qu'on prouve par des exemples. 246

Diſcours d'Hernan Cortez à ſes Soldats pour les animer contre Narvaez, 79. Réponſe qu'il fit à Motezuma, qui le preſſoit de ſe retirer de Mexique, 118. Diſcours à ſes troupes, les animant à entrer une ſeconde fois dans cette Ville, 251. Diſcours qu'il fit aux Vaſſaux du nouveau Roi de Tezeuco, 265. Celui enfin qu'il fit aux priſonniers à Chalco, pour les porter à traiter la paix entre lui & les Mexicains, 278, 279

Diſcours de Motezuma aux principaux de ſes Etats, pour les induire à reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain, 26, 27. A ſes Vaſſaux pour les empêcher de faire la guerre aux Eſpagnols, 124

Diſcours du Roi de Tezeuco à ceux qui avoient conſpiré contre Motezuma, 14

Diſcours de Magiſcatzin à quelques Conjurés qu'il avoit ſoûlevés contre Cortez, 192

Diſcours d'un vieillard de Tezeuco, touchant la tyrannie de Cacumazin, 264

Diſſimulation. Elle eſt un vice trés-honteux, quand elle ſe rencontre dans la perſonne des Rois, 29

E.

Embûches dreſſées à Cortez dans Iztacpalapa, 271. Elles ſont non-ſeulement utiles, mais juſtes, quand on les emploie pour une juſte défenſe, 273, 274

Envoyez de Cortez en Eſpagne, 227. Leur arrivée à Seville, 233. Ils ſe retirent à Medellin, ennuyés des longueurs

gueurs de la Cour, *ibid.* L'Empereur remet leur affaire entre les mains du Cardinal Adrien, 231. Ils refuſent d'avoir pour Juge l'Evêque de Burgos, 236. On compoſe exprés une aſſemblée de Miniſtres, pour les entendre, 239. Et ils ſont enfin dépêchés favorablement, 242

Erudition. Il eſt fort difficile d'accorder la varieté avec l'érudition, quand on ſe mêle d'écrire l'Hiſtoire, 100

Eſpagnols. Ils aiment & reſpectent tout enſemble Motezuma, & pourquoi, 1. Deux Soldats Eſpagnols traveſtis en Indiens, entrent dans le quartier de Narvaez, & en apportent des nouvelles à Cortez, 69. Quelques Eſpagnols allant à Mexique avec l'armée de Cortez, & marchant par des routes égarées, ſouffrent beaucoup de faim & de ſoif, 404 Valeur des Eſpagnols dans la retraite qu'ils firent de Mexique, 155. Ils mangent dans la neceſſité la chair d'un cheval mort, 170. Ceux d'entr'eux qui ayant abandonné Narvaez, avoient ſuivi Cortez, ſe retirent à Cuba. 224

Etendart. Deſcription de l'Etendart Royal des Mexicains, 173. Cortez gagne cet Etendart dans une fameuſe bataille, 175, 176

F.

Fontaines-d'eau douce qui couloient dans la Ville de Mexique. Chriſtophle d'Olid & Pierre d'Alvarado en rompent les canaux, 331. Autre Fontaine, où les Eſpagnols ſe refraîchirent en entrant dans la Province de Tlaſcala, 180

Fortune. Comment eſt ce que les Anciens entendoient ce nom *Fortune*, 12. Comment on doit l'entendre à preſent, 262

François Alvarez Chico eſt envoyé par Cortez à l'Iſle de Saint Domingue, 229

François Verdugo ne trempe point dans la conſpiration qu'avoit tramé Villafagna contre Cortez, 323

François de Garay. Ses troupes l'abandonnent, & ſe rangent ſous les enſeignes de Cortez, 223. L'Empereur n'approuve pas ſon procedé, & lui défend de rien attenter ſur la Nouvelle Eſpagne, 244

François de Guſman pris priſonnier par les ennemis avec plus de quarante Eſpagnols, & par eux ſacrifiés tous enſemble à leurs Idoles. 353

François de Lugo reçoit ordre de Cortez de faire mettre à terre les vaiſſeaux de Narvaez, & l'execute, 92. Il va mener du ſecours à ceux de la Province de Chalco & d'Otumba, 275. Et bat les Mexicains, qui avoient

avoient deſſein de maltraiter ces deux Provinces, 277

François de Montexo eſt mal reçû à la Cour ; mais il eſt enfin écouté favorablement de l'Empereur, 230, 231

G.

Garcias d'Holguin donne la chaſſe à quelques pirogues qui fuyoient de Mexique, 371. Prend priſonnier l'Empereur Guarimozin ſur ſa pirogue. 372. Il ne veut pas remettre cet illuſtre priſonnier entre les mains de Sandoval, qui le ſouhaitoit ainſi, & le conduit lui-même à Cortez. 373

Gonzale de Sandoval eſt fait Gouverneur de la Ville de Vera-Cruz. 4. Il ſe ſaiſit des Envoyés de Narvaez, & les fait traduire à Mexique, 45, 46. Laiſſe Vera-Cruz, & va avec ſa troupe & quelques Soldats de Narvaez joindre Cortez, 68. Il mene du ſecours à ceux de la Province de Chalco, 275. Il contribuë de ſon côté à faire une bonne paix entre ceux de cette Province & les Tlaſcalteques, 278. Il va eſcorter les brigantins qu'on amenoit de Tlaſcala, 281. Venge en paſſant à Zulepeque la mort de quelques Eſpagnols qu'on avoit tués dans cette Ville. 282 283. Cortez lui donne le Couvernement de Tezeuco, & le charge de faire avancer la conſtruction des brigantins, 285. Va une ſeconde fois ſecourir la Province de Chalco, 297. Se ſaiſit de la Place de Guaſtepeque, 99. Il revient à Tezeuco pour y avoir ſoin de ce qui appartient à la guerre, 304 Il ſe rend au ſiege de Mexique par Iztacpalapa, 331. Il ſe trouve aſſiegé lui-même dans un poſte que les Mexicains avoient abandonné, 340. Il reçoit ordre de Cortez d'aſſieger avec tous les brigantins le port de Mexique, 368. Il combat contre tous les canots des Mexicains. qui vouloient ſauver la perſonne de leur Empereur, 371. Et donne la commiſſion à Garcias d'Holguin, de donner la chaſſe à quelques pirogues qui portoient Guatimozin, *ibid.*

Guacachula. Cette Province demande du ſecours à Cortez contre les Mexicains, 206

Guaſtepeque. Sandoval ſe ſaiſit de cette Ville, 99. Son Cacique loge fort commodément l'armée de Cortez, 310. Deſcription du jardin de Cacique, *ibid.*

Guatimozin. Les Mexicains l'éliſent Empereur, 204, 205. Son application aux choſes qui concernent la guerre, *ibid.* Il fait ſon poſſible pour ôter aux Eſpagnols la communication de

de Tlascala & de Vera-Cruz, 297. Il fait accroire ensuite que Cortez est mort, & à quelle fin, 356, *& seq.* Et donne à entendre aux Peuples, que les Dieux lui avoient annoncé que la guerre finiroit dans huit jours, ibid. Il se retire au quartier le plus fort & le plus éloigné des ennemis, dans le tems qu'il est assiegé dans Mexique, 362. Il prend ensuite la resolution de se batre, pour avoir le tems de se sauver, 367. Il se rend prisonnier à Garcias d'Holguin; & on rapporte les paroles qu'il lui dit en se remettant entre ses mains, 372. La maniere dont il se comporta, étant arrivé en presence de Cortez, 374. Son portrait, & celui de l'Imperatrice sa femme, 375

Guacotingo. Cette Province envoye une armée au secours des Espagnols, 208

Guerison presque miraculeuse de toutes sortes de plaies, operée par un simple Soldat Espagnol, 354

Guerre. Le succés de la guerre dépend de Dieu, & c'est par là qu'il châtie quelquefois, ou qu'il punit les Princes. 177

H.

Hernan Cortez passe dans l'esprit des Mexicains pour le favori de leur Empereur, 4. Il s'informe des limites & de l'étenduë de l'Empire Mexicain, 7. Il se rend garant à ces Peuples, d'une pluie miraculeuse, 10. Le Roi de Tezeuco conspire contre Cortez & son armée, 13. Motezuma veut se débarrasser de Cortez, & ce par un artifice que cet Espagnol ne connoissoit pas, 22, 23. Et ce General cherche à differer son départ, sous pretexte de faire construire des vaisseaux, 33. Il apprend des nouvelles de l'armée que Diego Velasquez envoyoit contre lui, 37 Et envoye le Pere Barthelemi d'Olmedo, avec des lettres pour Narvaez, 51. Il prend la resolution de se mettre en campagne, pour s'opposer aux desseins de Narvaez, 60. André de Duero vient visiter Cortez de la part de Narvaez, & l'avertit d'une embuscade qu'on lui dresse, 73. Surquoi il déclare la guerre à ce Commandant, 75. Il pretend attaquer Narvaez dans son quartier, 79 Il l'y bat, & le prend prisonnier, 85, 86. Et les gens de celui-ci s'enrollent avec Cortez, 87. Il apprend que ceux de Mexique se sont revoltés contre lui, 94, Il va dans cette Ville, & y entre sans resistance, 98. Il fait une sortie sur ces mutins qui l'attaquoient, 112, Et une autre ensuite, 116. Il est blessé à une main. 117. Il reçoit un

grand chagrin d'apprendre que Motezuma avoit été bleſſé, voulant appaiſer ces ſeditieux, 125, 126. Il envoye le corps de cet Empereur mort dans la Ville, 129. Se ſaiſit d'un Temple que ſes ennemis avoient occupé, 138. Il s'engage trop avant dans le combat, 141 Il prend la reſolution de ſe retirer de Mexique pendant la nuit, 149. Il permet à ſes Soldats d'emporter tout ce qu'il leur plairoit, de l'or & de l'argent qu'ils avoient ramaſſé, 153. Il perd beaucoup de ſes Soldats dans cette retraite, 157. Se ſaiſit en ſe retirant d'un Temple, & s'y met à l'abri de ſes ennemis, 163, 164. Il combat contre une armée trés-nombreuſe dans la vallée d'Otumba, 174, 175. Prend l'Etendart Royal; & remporte la victoire, 176. Il entre à Tlaſcala comme en triomphe, 183, 184. Il ſe trouve en grand danger, à cauſe de la bleſſure qu'il avoit reçûë, 185, 186. Il appaiſe la mutinerie des Soldats de Narvaez, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins, 195, 196. Il défait les Mexicains à Tepeaca, 200. Et enſuite à Guacachula, 210. Il ſe reſout à faire de nouveaux brigantins, pour retourner à Mexique, 217. Il prend le deuil en entrant à Tlaſcala, attendu la mort de Magiſcatzin, 219 Il envoye d'autres Deputez en Eſpagne, 226. Ce que firent en cette Cour tant ceux-ci que les premiers qu'il y avoit envoyez, 238. *& ſeq.* Nombre des Soldats qui accompagnoient Cortez à la conquête de Mexique, 249. Il s'en va droit à cette Ville, 252. Et ſe rend maître en paſſant de celle de Tezcuco, 261. Il offre la paix à l'Empereur du Mexique, 279. Va reconnoître lui-même le païs qui eſt autour du lac & de la Ville de Mexique, 285, 286. Donne bataille aux Mexicains prés d'Ialcotlan, 288, Il paſſe avec ſon armée à Tacuba, 290, 291. Danger qu'il courut ſur une chauſſée prés de cette Ville. 293, 294. Difficultez qu'il rencontre pour entrer à Suchimilco, 305, 306. Autre difficulté ſur le même ſujet, qu'il ſurmonte pourtant, 313, 314. Il ſe rend le maître de cette Ville, & ſe void expoſé à un grand danger, 315, 316. Antoine de Villafagna conſpire contre la vie de Cortez, 321, *& ſeq.* Et il eſt puni, 324. Cortez fait tuer Xicorencal, qui avoit envie de deſerter, 326. Il ſepare ſon armée en trois corps, 329. Il entre dans le lac de Mexique avec ſes brigantins, 332. Il met en deſordre les canots des Mexicains; 334. Il envoye du ſecours à Chriſtophle d'Olid, 336. Fr paſſe lui-même à Iztacpalapa pour ſecourir

courir Gonzale de Sandoval, 340. Il fait passer Sandoval à Tedeaquilla, 341, Separe les brigantins en trois esquadres, & les poste en trois differentes attaques, 343. Dresse une embuscade aux pirogues des Mexicains, 347. Il fait de nouveau proposer la paix à Guatimozin, 348. Il suspend pour un jour les attaques de la Place, & pourquoi, 354. Moyen dont il se servir pour remettre ses Alliez dans leur devoir, & leur ôter toute sorte d'apprehension, 358 Il forme le dessein d'entrer dans Mexique par trois endroits differens, & l'execute, 360, 361. Ses gens se rendent les maîtres de la Place de Tlateluco, & s'y postent, 363. Il fait encore un effort pour arriver à la paix, 365. Donne le commandement de tous les brigantins à Sandoval, pour avoir soin du lac, 368. Il se trompe, croyant que Guatimozin souhaite la paix, 370. La maniere dont il reçût Guatimozin quand il fut pris, & qu'il vint en sa presence, 374. Il entre dans Mexique, 377. Et se retire avec ses prisonniers à Cuyoacan. ibid.

D. *Hernan* nouveau Roi de Tezeuco, reçoit solemnellement le Baptême, & prend le nom d'Hernan, 268, Cortez le laisse dans Tezeuco, pour avoir soin de ce qui concerne le civil, 304.

Historiens. Ils attribüent aux Espagnols beaucoup de cruautés dans la conquête de ce Païs, 102

S. *Hipolyte.* La Ville de Mexique fut prise le jour de la Fête de ce Saint, 377

I.

S. *Jaques.* Quelques Auteurs ont écrit que ce Saint avoit combatu pour les Espagnols à la bataille d'Otumba, 177

Jardins. Description de celui du Cacique de Guastepeque, 310, 311

Idole. Il n'est pas vrai-semblable qu'on abatit celles de Mexique dans le tems que le rapporte Diaz, 8

Jean Catalan guerit presque miraculeusement toutes les playes, 354

Jean Dominguez, Soldat fort adroit à dresser les chevaux, meurt dans un combat pour ceux de Chalco & de Thamanalco, 298

Jean Juste est massacré à Zulepeque par les Indiens, 283

Jean Nugnez de Mercado tue en duel un Indien, qui avoit osé défier le plus brave des Espagnols, 367

Jean Portillo meurt dans une ambuscade que les Indiens avoient dressée sur le lac de Mexique, 346

Jean Rodrignez de Fonseca Evêque de Burgos. Les informations faites par cet Evêque contre Cortez, sont fort prejudiciables à celui-

celui-ci, 231, 232. De ſorte que les Envoyez furent obligez à le recuſer pour Juge dans cette affaire, 237
Jean de Salamanque met entre les mains de Cortez l'Etendart Royal de Mexique, 176
Jean Velaſquez de Leon. Cortez l'envoye vers Narvaez pour traiter d'accommodement, 71. Il tire l'épée contre Diego Velaſquez le Jeune, & pourquoi, 72. Il meurt dans la retraite que fait Cortez de la Ville de Mexique, 159
Jean Volante rapporte le Drapeau que les Mexicains lui avoient enlevé dans un combat, 294
Indes. Pluſieurs perſonnes ſe trompent lourdement dans la croyance qu'ils ont de pouvoir faire leur fortune dans ces Païs éloignés, 247
Indiens. Ils n'étoient pas ſi faciles à domter qu'on pourroit ſe l'imaginer, 273
Iztacpalapa. Cortez s'en ſaiſit par force, 270. Il eſt obligé de s'en retirer, à cauſe d'une inondation que les Habitans avoient procurée, 271

L.

D. *Laurent Magiſcatzin* ſe fait baptiſer, & appeller *Laurent*, 220
Lezcan Soldat Eſpagnol, meurt dans un combat, 109
Luc Vaſquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, envoyé à Velaſquez, pour l'obliger à deſarmer, 41. Il s'embarque ſur la flotte du même Velaſquez, & à quel deſſein, 42. Il eſt arrêté honteuſement par Narvaez & traduit à l'Iſle de Cuba, 56

M.

Magiſcatzin loge Cortez, 184. Sa maladie, ſon Baptême, & ſa mort. 213. 214. Son fils prend aprés la mort de ſon pere le Gouvernement du principal quartier de ſon Païs, 219, 220
Marchandiſes. Leur prix devient exceſſif dans les Indes, 247
D. *Marina* tâche de perſuader Motezuma de ſe faire Chrêtien, 128
Martin Cortez retourne à la Cour d'Eſpagne avec les quatre Envoyés de la Nouvelle Eſpagne, 233. L'Empereur l'honore de beaucoup de marques de ſa bien-veillance. 244
Martin Lopez facilite la conſtruction des brigantins de Cortez. 218
Mécontentement. Ceux qui avoient abandonné Narvaez ne ſont pas plus contens de Cortez, 195. Autre mécontentement de quelques Soldats, qui les porte juſques à conſpirer contre la vie de ce General. 320
Medecine. Uſage qu'en faiſoient les Mexicains, 186
Mexa & Montan ſe hazardent ſur

ſur le Volcan pour en tirer du ſouffre pour faire de la poudre, dont l'armée manquoit, 218

Mexicains. Ils s'imaginent que Cortez eſt le Favori de Motezuma, 4. Ils ſe plaignent de ce que leur Prince ſe rend Vaſſal du Roi d'Eſpagne, 27. Ils prennent les armes contre les Eſpagnols, 101. Ils attaquent leur quartier, & y mettent le feu, 111, 112. Ils reviennent à l'attaque, 122. Ils maltraitent Motezuma, & le bleſſent, 125. *& ſeq.* Ils font les funerailles de ce Prince, 130. Ils éliſent Quatlavaca pour leur Empereur, 136. Et quelque tems aprés Guatimozin. 204, 205. Ils ſe retranchent dans un Temple, & s'y défendent, 137. Deux Mexicains tentent de precipiter Cortez du haut de ce Temple, & de ſe jetter avec lui en bas, 139. L'armée de ces Peuples maſſacre par mégarde les deux fils de Motezuma, 161, Elle ſe diviſe en pluſieurs corps pour occuper plus facilement la vallée d'Otumba. 172, Et eſt miſe en déroute par les Eſpagnols, 175, 176. La maniere dont ils défendent les chauſſées du Lac de Mexique, 345. Ils mettent en uſage divers ſtratagémes pour défendre leur Ville, 344. Ils ſacrifient les Eſpagnols qu'ils prennent en vie, 355. Leur effort pour cacher la neceſſité où *ils* étoient pendant le Siege de Mexique, 366. Quelques-uns d'entre eux invitent les Eſpagnols à un combat particulier, *ibid.* Leur douleur quand ils apprirent que leur Empereur avoit été fait priſonnier, 372. Ils ſortent enfin de Mexique ſans armes & ſans bagage, 376

Mexique. Miſeres qu'on ſouffroit dans cette Place, lors qu'elle fut priſe, 377

Motezuma. Cortez lui donne permiſſion de ſortir de la priſon, pour viſiter ſes Temples, 2. Il fait faire une Carte de tous ſes Etats, 8. Il fait ſaiſir par artifice le Roi de Tezeueo, 18. Il répond avec adreſſe à l'Ambaſſadeur de Cortez, 22, 23. Il propoſe à ſa Nobleſſe de ſe rendre Vaſſaux du Roi d'Eſpagne, 26, 27. Richeſſes qui furent données au Roi d'Eſpagne, en vertu de cette reconnoiſſance, 30. Ce Prince preſſe Cortez de ſortir de ſes Etats, 32. Et l'entretient de la diſcorde qui regnoit entre lui & Narvaez, 61, Il garde religieuſement la parole qu'il avoit donnée à Cortez, même dans le tems que celui ci eſt abſent, 99. Il tâche d'appaiſer ſes Sujets armés contre les Eſpagnols, 124. Il eſt bleſſé à la tete par ces mutins, 125. Et meurt obſtiné dans ſa ſuperſtition, 128 Son portrait, 133, *& ſeq.*

Ses enfans, & leurs deſcendans, 134

N.

Nobleſſe Mexicaine reconnoit le Roi d'Eſpagne pour ſon Souverain, 25

O.

Otomies, Peuples barbares, qui bornoient l'Empire Mexicain du Nord, ſervent Cortez dans ſon armée, 358, 359

Otumba. Inſigne bataille donnée dans la vallée de ce nom, 174, 175. La Province demande du ſecours à Cortez contre les Mexicains, 274

P.

Pamphile de Narvaez va pour Chef de l'armée deſtinée contre Cortez, 40. Il arrive à Vera-Cruz, & veut traiter avec Sandoval, afin qu'il lui remette cette Place, 43. Il paſſe à Zempoala, & pille les effets de Cortez dans la Maiſon du Cacique, 52. Maniere dont il reçut le Pere Barthelemi d'Olmedo, 53. Il fait enlever Luc Vaſquez d'Aillon, & le fait conduire à Cuba, 56. Il n'eſt pas poſſible que ce Commandant ait eu correſpondence avec Motezuma, 57. Ses gens inclinent fort à faire une bonne paix avec Cortez, 72, 73. Il prepare une embuſcade à Cortez, dont celui-ci eſt averti, 74 Il ſe met en campagne, & il eſt obligé de rentrer dans ſon quartier, à cauſe du mauvais tems, 77. Sa negligence dans ſon quartier, 83, 84. Il court au combat, & y perd un œil, 85. Paroles qu'il dit à Cortez dans ſa priſon, 88. Il eſt envoyé priſonnier à Vera-Cruz, 89

Paroles. Elles ont aſſez de force pour obliger les Rois, 93

Paſſions humaines. Elles croiſſent dans les hommes à meſure que leur pouvoir augmente, 39

Peintures que firent les Mexicains de l'attaque que donnerent les Eſpagnols à un de leurs Temples, 143

Peuple. Le Peuple n'eſt ordinairement qu'un monſtre à pluſieurs têtes, 109

Pierre d'Alvarado. Cortez le laiſſe à Mexique pour ſon Lieutenant, 63. Il attaque les Mexicains le jour qu'ils celebroient une Fête, & Cortez l'en blâme, 105, 106. Il avoüe lui-même qu'il avoit manqué, 117. Il reçoit ordre de Cortez d'attaquer Mexique par la chauſſée de Tacuba, 329, Ce qu'il fit étant ſur la chauſſée de cette Capitale, 342. Il arrive le premier à la place de Tlateluco, 363

Pierre de Barba commande un vaiſſeau chargé de munitions de guerre & de bouche

bouche que Velasquez envoye à Narvaez, 215. Il est pris avec son vaisseau par Pierre Cavallero, & mis entre les mains de Cortez, 215, 216. Il court grand risque sur la montagne de Suchimilco, 307. Il meurt dans une embuscade que les Mexicains avoient dressée avec leurs pirogues, 346

Pierre Cavallero, Capitaine de la côte de Saint Jean d'Ulüa, prend prisonnier Pierre de Barba, 215, 216. Et peu aprés se saisit de Rodrigue Moreïon, 217

Pierre Sanchez Farfan creve un œil à Narvaez avec un coup de pique, 85

Pirogues. Embuscade dressée aux Espagnols avec ces sortes de bateaux, 345. Les Mexicains en mettent plusieurs sur leur Lac pour servir à la retraite de leur Empereur, 368

Poudre. Cortez en fit faire avec du soufre tiré du Volcan de Popocatepec, 218

Prêtres. Ceux des Idoles ne veulent point que les Indiens vivent en paix avec les Espagnols, 349

Q.

Quatlavaca, Bourg trés-peuplé dans la Nouvelle Espagne : sa description, 311, Le Cacique & les principaux Habitans de ce lieu se rendent, 313.

Quatlavaca élû Empereur du Mexique, 136. Son peu d'habileté au Gouvernement, & sa mort, 204

R.

Rodrigue Rangel demeure à Vera-Cruz, comme Lieutenant de Sandoval, 95

Rois. Les Rois doivent garder inviolablement leur parole à leurs Vassaux, 93

S.

Salvatierra, Capitaine sous Narvaez & grand ennemi de Cortez, 69. Il est prisonnier à Vera-Cruz, 88

Segura de la Frontera. Fondation de cette Ville dans la Province de Tepeaca. 202

Soldats. Ils doivent obeir aveuglement aux ordres de leurs Commandans sans raisonner, puisque leur raisonnement jette quelquefois une armée dans de grands inconveniens, 284. Les nouveaux croyent ordinairement avoir de la valeur, & cela sans aucun fondement, 287. Ceux qui ne vont pas volontiers à la guerre, sont ordinairement inutiles dans les armées, 224

Succez. Ceux qui commandent dans les armées doivent tirer de bonnes leçons des mauvais succés, 360

Superieurs. Ils doivent d'ordinaire marcher sur les traces de leurs predecesseurs. 112

T.

Tacuba. Reſiſtance que les Habitans de ce Païs firent aux Eſpagnols, 291. L'entrée que fit Alvarado par la chauſſée de cette Ville, 329
Tepeaca. Cette Province conſpire contre celle de Tlaſcala, 189. Elle reſiſte à Cortez, qui vouloit attacher ſes Habitans à ſon ſervice, 198. Elle eſt reduite à l'obeïſſance de ce General, 200, 201. Et on y bâtit la Ville nommée *Segura de la Frontera,* 202
Tezenco. Cortez la choiſit pour faire une Place d'armes, 248. Son Roi conſpire contre les Eſpagnols, 13. Il dépêche enſuite une Ambaſſade à Cortez, à deſſein de le tromper, 258, 259, Il échape à Cortez, & ſe va joindre à l'armée des Mexicains, 260, 261. La Nobleſſe de cette Ville ſe ſoûmet à ce General, 263. Le couſin du Roi fugitif porte la parole pour eux, *ibid. & ſeq.* Et Cortez lui donne l'inveſtiture de ce Royaume, 265. Ce jeune Prince reçoit le Baptême, & ſert beaucoup à Cortez pour entrer dans Mexique, 269, 270
Tlaſcala. Les Mexicains envoyent des Ambaſſadeurs à cette Republique, 189. 190. Et le Senat leur répond en faveur de Cortez, 191. Pluſieurs converſions ſe font dans cette Ville, 216, 221
Tlaſcalteques: Secours qu'ils donnerent à Cortez au ſiege de Mexique, 97. Ces Peuples s'eſtimoient heureux de mourir à la guerre, 184, 185. Leur conſternation, quand ils apprirent le danger que couroit Cortez, à cauſe de ſa bleſſure, 186, 187. Le remede qu'ils apportent à ce mal, & la maniere dont ils ſe ſervoient pour ſe guerir, 186, Leur fidelité remarquable, 193, 194. Ils ſe reconcilient avec ceux de Chalco, 277

V.

Valeur, Elle a cela de propre, qu'elle ſe fait admirer par ceux-là mêmes qu'on a vaincus, 89, 90
Vera-Cruz. Le Tribunal de cette Ville écrit à l'Empereur en faveur de Cortez, 218
Volcan de Popocatapec. Cortez en fait tirer du ſoufre pour en faire de la poudre. 218

X.

Xicotencal le Vieux viſite Cortez à Gualipar, 181, Loge chez ſoi Pierre d'Alvarado, 184. Il condamne ouvertement le procedé de ſon fils, 193. Il ſe fait baptiſer, 221
Xicotencal le Jeune Son air farouche & trop fier. 182. Il fait une conjuration con-

contre les Espagnols, 192. Il est condamné par le Senat, à cause de cette conspiration, *ibid.* Il se reconcilie avec Cortez, qui intercede pour lui, 194. Il sert Cortez dans la guerre de Tepeaca, 204. Il va ensuite au siege de Mexique, & fait passer ses Soldats en revûë, 249. Il fait deserter plusieurs de ses Soldats de l'armée de Cortez, & se retire, 326. Cortez le fait tuer, *ibid.* Et il n'est pas vrai-semblable qu'il ait été pendu à la vûë des Tlascalteques, *ibid. & seq.*

Y.

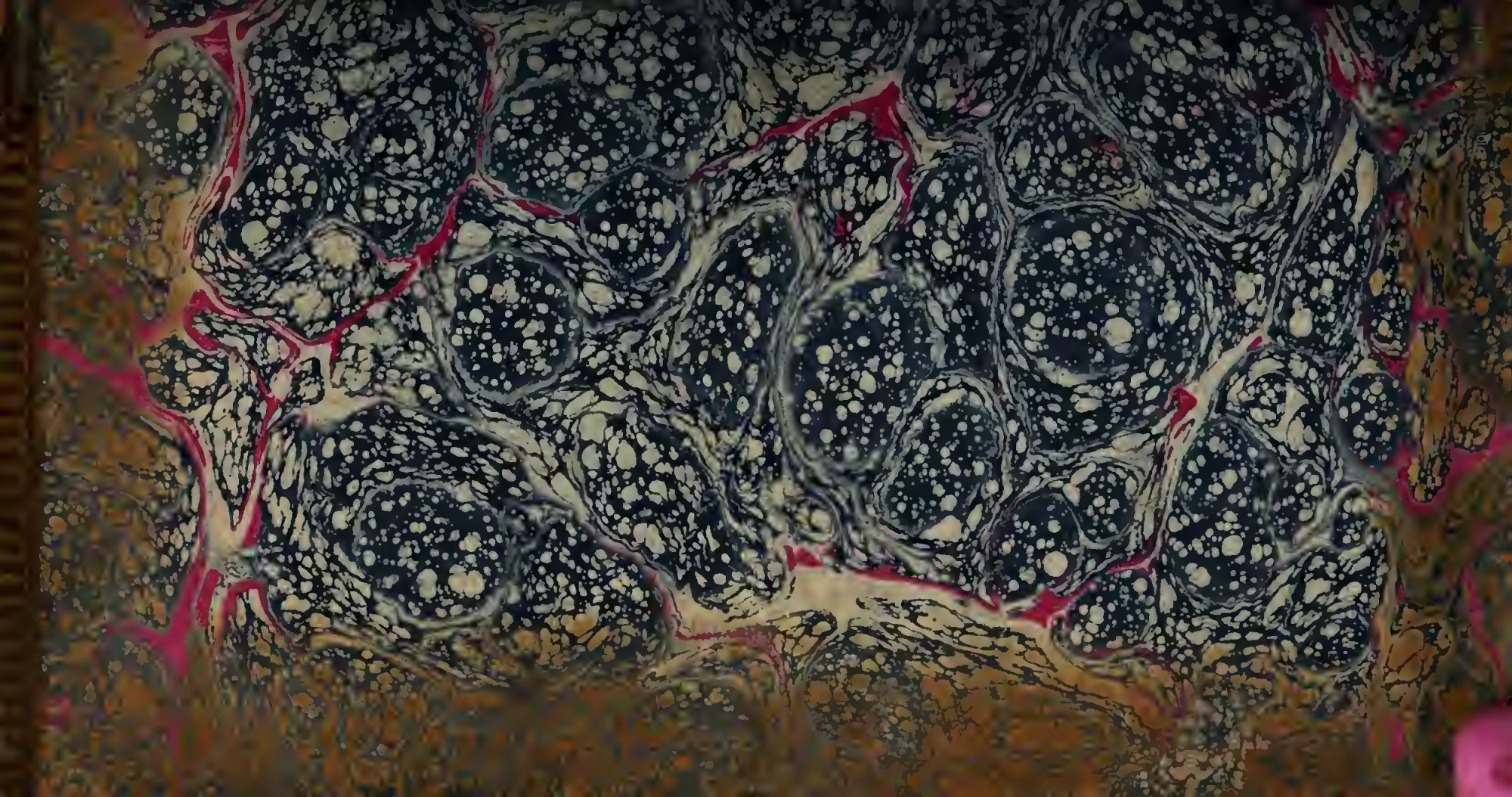
Yxucan, Hernan Cortez prend cette Ville sur les Mexicains, 210

Z.

Zempoala. Méfiance entre ceux de Zempoala & Narvaez, 52

Zulepeque. Lieu où quelques Espagnols furent massacrés, 282, On trouve dans ce lieu leurs têtes sechées au feu & à la fumée, 283

FIN.

40 000

n. 7